Ernest Hemingway

# Paris est une fête

Ernest Hemingway

# Paris est une fête

*Traduit de l'anglais*
*par Marc Saporta*

*Titre original :* A MOVEABLE FEAST

© Ernest Hemingway Ltd, 1964.
© Éditions Gallimard, 1964, pour la traduction française.

Ernest Hemingway est né en 1899 à Oak Park, près de Chicago. Tout jeune, en 1917, il entre au *Kansas City Star* comme reporter, puis s'engage sur le front italien. Après avoir été quelques mois correspondant du *Toronto Star* dans le Moyen-Orient, Hemingway s'installe à Paris et commence à apprendre son métier d'écrivain. Son roman, *Le soleil se lève aussi*, le classe d'emblée parmi les grands écrivains de sa génération. Le succès et la célébrité lui permettent de voyager aux États-Unis, en Afrique, au Tyrol, en Espagne.

En 1936, il s'engage comme correspondant de guerre auprès de l'armée républicaine en Espagne, et cette expérience lui inspire *Pour qui sonne le glas*. Il participe à la guerre de 1939 à 1945 et entre à Paris comme correspondant de guerre avec la division Leclerc. Il continue à voyager après la guerre : Cuba, l'Italie, l'Espagne. *Le Vieil Homme et la mer* paraît en 1953.

En 1954, Hemingway reçoit le prix Nobel de littérature.

Malade, il se tue, en juillet 1961, avec un fusil de chasse, dans sa propriété de l'Idaho.

Paris est une fête, *ouvrage posthume, évoque la jeunesse de l'auteur à Paris, au lendemain de la Première Guerre mondiale.*

*1921 : Un jeune journaliste américain arrive à Paris avec sa charmante épouse qui l'a suivi dans cette aventure. Le couple vit d'amour et de vin frais… Mais ce point de départ n'est pas celui d'un conte bleu. Tout de suite, le cadre s'élargit, les personnages se multiplient, s'imposent. : il y a Gertrude Stein qui règne en despote sur le petit monde des bohèmes américains de Paris ; le poète Ezra Pound que ses enthousiasmes généreux conduisent aux pires erreurs ; voici que passe, fou et charmant, Scott Fitzgerald…*

*Est-ce là une chronique ? L'auteur lui-même nous met en garde, dans une note liminaire, et autorise son lecteur à tenir le livre pour un roman. Au demeurant, Hemingway était trop imaginatif pour ne pas romancer ses souvenirs.*

*Roman, donc, ou chronique, on en discutera. Les équipées du narrateur, ses difficultés matérielles,* ses *amours,* ses *amitiés,* ses *antipathies forment un savoureux ensemble de notations et de récits dans la manière la plus hemingwayenne.*

*Et ce livre prend un sens particulier quand on songe à la mort étrange du romancier. Pendant ses quatre dernières années, en effet, cet homme comblé, entouré d'amis, parvenu au seuil de la vieillesse après une vie sentimentale agitée, revit par la pensée et par la plume son grand amour : celui de la délicieuse Hadley, qu'il décrit avec une tendresse infinie et une sorte de passion exubérante. Le livre s'achève sur le prélude de la rupture qui va séparer les jeunes époux. Hemingway n'a-t-il pu survivre à cette seconde séparation, tout imaginaire et revécue trente ans après l'événement ? Le récit est si prenant que plus d'un lecteur partagera cette opinion, après avoir suivi les aventures tragi-comiques du chef de file de la « génération perdue ».*

# NOTE

*Ernest a commencé la rédaction de ce livre à Cuba, pendant l'automne de 1957 ; il y a travaillé à Ketchum (Idaho), au cours de l'hiver de 1958-1959, l'emporta en Espagne, lors de notre voyage d'avril 1959, et le rapporta avec lui, à Cuba, puis à Ketchum, vers la fin de l'automne. Il termina le livre à Cuba, au printemps de 1960, après l'avoir abandonné durant un certain temps pour écrire un autre livre,* The Dangerous Summer, *sur la violente rivalité qui opposait Antonio Ordonez à Luis Miguel Dominguin dans les arènes espagnoles, en 1959. Il apporta quelques corrections au manuscrit pendant l'automne de 1960, à Ketchum. Le livre a trait aux années 1921-1926, à Paris.*

Mary Hemingway.

# PRÉFACE

*Pour des raisons que l'auteur juge suffisantes, il a omis de faire figurer dans ce livre nombre de gens, de lieux, d'observations et d'impressions. Certains étaient inconnus et d'autres connus de tous, et chacun a écrit déjà son mot là-dessus et sans doute écrira davantage encore.*

*Il n'est pas fait mention, ici, du Stade Anastasie, où les boxeurs servaient les consommateurs attablés sous les arbres et où le ring était dressé dans le jardin. Ni des séances d'entraînement avec Larry Gains, ni des grands combats en vingt rounds, au Cirque d'Hiver. Ni de bons amis tels que Charlie Sweeney, Bill Bird et Mike Strater, ni d'André Masson, ni de Mir ó. Il n'y est pas fait mention de nos voyages dans la Forêt-Noire, ni des explorations qui nous menaient, pour un jour, dans les forêts que nous aimions, autour de Paris. Il eût été heureux de les trouver évoqués dans ce livre, mais il faudra nous en passer pour le moment.*

*Si le lecteur le souhaite, ce livre peut être tenu pour une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait.*

Ernest Hemingway.
*San Francisco de Paula, Cuba. 1960.*

# UN BON CAFÉ,
# SUR LA PLACE SAINT-MICHEL

Et puis, il y avait la mauvaise saison. Elle pouvait faire son apparition du jour au lendemain, à la fin de l'automne. Il fallait alors fermer les fenêtres, la nuit, pour empêcher la pluie d'entrer, et le vent froid arrachait les feuilles des arbres, sur la place de la Contrescarpe. Les feuilles gisaient, détrempées, sous la pluie, et le vent cinglait de pluie les gros autobus verts, au terminus, et le café des Amateurs était bondé derrière ses vitres embuées par la chaleur et la fumée. C'était un café triste et mal tenu, où les ivrognes du quartier s'agglutinaient, et j'en étais toujours écarté par l'odeur de corps mal lavés et la senteur aigre de saoulerie qui y régnaient. Les hommes et les femmes qui fréquentaient les Amateurs étaient tout le temps ivres ou tout au moins aussi longtemps qu'ils en avaient les moyens, surtout à force de vin qu'ils achetaient par demi-litre ou par litre. Nombre de réclames vantaient des apéritifs aux noms étranges, mais fort peu de clients pouvaient s'offrir le luxe d'en consommer, sauf pour étayer une cuite. Les ivrognesses étaient connues sous le nom de *poivrottes*[1] qui désigne les alcooliques du sexe féminin.

Le café des Amateurs était le tout-à-l'égout de la rue Mouffetard, une merveilleuse rue commerçante, étroite et très passante, qui mène à la place de la Contrescarpe. Les vieilles maisons, divisées en appartements, comportaient, près de l'escalier, un cabinet à la turque par palier, avec, de chaque côté du trou, deux petites plates-formes de ciment en forme de semelle, pour empêcher quelque *locataire* de glisser ; des pompes vidaient les fosses d'aisances pendant la nuit, dans des camions-citernes à chevaux. En été, lorsque toutes les fenêtres étaient ouvertes, nous entendions le bruit des pompes et il s'en dégageait une odeur violente. Les citernes étaient peintes en brun et en safran et, dans le clair de lune, lorsqu'elles remplissaient leur office le long de la rue du Cardinal-Lemoine, leurs cylindres montés sur roues et tirés par des chevaux évoquaient des tableaux de Braque. Aucune ne vidait pourtant le café des Amateurs où les dispositions et les sanctions contenues dans la loi concernant la répression de l'ivresse publique s'étalaient sur une affiche jaunie, couverte de chiures de mouches, et pour laquelle les consommateurs manifestaient un dédain à la mesure de leur saoulerie perpétuelle et de leur puanteur.

Toute la tristesse de la ville se révélait soudain, avec les premières pluies froides de l'hiver, et les toits des hauts immeubles blancs disparaissaient aux yeux des passants et il n'y avait plus que l'opacité humide de la nuit et les portes fermées des petites boutiques, celles de l'herboriste, du papetier et du marchand de journaux, la porte de la sage-femme – de deuxième classe – et celle de l'hôtel où était mort Verlaine et où j'avais une chambre, au dernier étage, pour y travailler.

Ce dernier étage était le sixième ou le huitième de la maison ; il y faisait très froid, et je savais combien coûteraient un paquet de margotins, trois bottes de petit bois lié par un fil de fer et pas plus longues qu'un demi-crayon, pour alimenter la flamme des margotins et enfin un fagot de bûches à moitié numides qu'il me faudrait acheter pour faire du feu et chauffer la chambre. Je me dirigeai donc vers le trottoir opposé pour examiner le toit, de bas en haut, afin de voir si quelque cheminée fumait et dans quelle direction s'envolait la fumée. Mais il n'y avait aucune fumée et j'imaginai combien la cheminée devait être froide et ce qui se passerait si elle ne tirait pas et si la chambre se remplissait de fumée, de sorte que je perdrais et mon combustible et mon argent par la même occasion, et je me remis en route sous la pluie. En descendant la rue, je dépassai le lycée Henri-IV et la vieille église Saint-Étienne-du-Mont et la place venteuse du Panthéon, tournai à droite, en quête d'un abri et finalement parvins au boulevard Saint-Michel, sur le trottoir protégé du vent, et je poursuivis mon chemin, descendant au-delà de Cluny, traversant ensuite le boulevard Saint-Germain, jusqu'à un bon café, connu de moi, sur la place Saint-Michel.

C'était un café plaisant, propre et chaud et hospitalier, et je pendis mon vieil imperméable au portemanteau pour le faire sécher, j'accrochai mon feutre usé et délavé à une patère au-dessus de la banquette, et commandai un *café au lait*. Le garçon me servit et je pris mon cahier dans la poche de ma veste, ainsi qu'un crayon, et me mis à écrire. J'écrivais une histoire que je situai, là-haut, dans le Michigan, et comme la journée était froide et dure, venteuse, je décrivais dans le conte une journée toute semblable. J'avais assisté successivement à bien des fins d'automne, lorsque j'étais enfant, puis adolescent, puis jeune homme, et je savais qu'il est certains endroits où l'on peut en parler mieux qu'ailleurs. C'est ce que l'on appelle se transplanter, pensai-je, et une transplantation peut être aussi nécessaire aux hommes qu'à n'importe quelle autre sorte de créature vivante. Mais, dans le conte, je décrivais des garçons en train de lever le coude, et cela me donna soif et je commandai un rhum Saint-James. La saveur en était merveilleuse par cette froide soirée et je continuai à écrire, fort à l'aise déjà, le corps et l'esprit tout réchauffés par ce bon rhum de la Martinique.

Une fille entra dans le café et s'assit, toute seule, à une table près de la vitre. Elle était très jolie, avec un visage aussi frais qu'un sou neuf, si toutefois l'on avait frappé la monnaie dans de la chair lisse recouverte d'une peau toute fraîche de pluie, et ses cheveux étaient noirs comme l'aile du corbeau et coupés net et en diagonale à hauteur de la joue.

Je la regardai et cette vue me troubla et me mit dans un grand état d'agitation. Je souhaitai pouvoir mettre la fille dans ce conte ou dans un autre, mais elle s'était placée de telle façon qu'elle pût surveiller la rue et l'entrée du café, et je compris qu'elle attendait quelqu'un. De sorte que je me remis à écrire.

Le conte que j'écrivais se faisait tout seul et j'avais même du mal à suivre le rythme qu'il m'imposait. Je commandai un autre rhum Saint-James et, chaque fois que je levais les yeux, je regardais la fille, notamment quand je taillais mon crayon avec un taille-crayon tandis que les copeaux bouclés tombaient dans la soucoupe placée sous mon verre.

Je t'ai vue, mignonne, et tu m'appartiens désormais, quel que soit celui que tu attends et même si je ne dois plus jamais te revoir, pensais-je. Tu m'appartiens et tout Paris m'appartient, et j'appartiens à ce cahier et à ce crayon.

Puis je me remis à écrire et m'enfonçai dans mon histoire et m'y perdis. C'était moi qui l'écrivais, maintenant, elle ne se faisait plus toute seule et je ne levai plus les yeux, j'oubliai l'heure et le lieu et ne commandai plus de rhum Saint-James. J'en avais assez du rhum Saint-James, à mon insu d'ailleurs.

Puis le conte fut achevé et je me sentis très fatigué. Je relus le dernier paragraphe et levai les yeux et cherchai la fille, mais elle était partie. J'espère qu'elle est partie avec un type bien, pensai-je. Mais je me sentais triste.

Je refermai le cahier sur mon récit et enfouis le tout dans la poche intérieure de ma veste, et je demandai au garçon une douzaine de *portugaises* et une demi-carafe de son vin blanc sec. Après avoir écrit un conte je me sentais toujours vidé, mais triste et heureux à la fois, comme après avoir fait l'amour, et j'étais sûr que j'avais fait du bon travail ; toutefois je n'en aurais la confirmation que le lendemain en revoyant ce que j'avais écrit.

Pendant que je mangeais mes huîtres au fort goût de marée, avec une légère saveur métallique que le vin blanc frais emportait, ne laissant que l'odeur de la mer et une savoureuse sensation sur la langue, et pendant que je buvais le liquide frais de chaque coquille et savourais ensuite le goût vif du vin, je cessai de me sentir vidé et commençai à être heureux et à dresser des plans.

Maintenant que la mauvaise saison était revenue, nous pourrions quitter Paris pour quelque temps et nous réfugier en quelque endroit où, au lieu de la pluie, la neige tomberait entre les pins, recouvrant la route et les hautes pentes, et à une altitude où nous pourrions l'entendre craquer, le soir, sous nos pas, au retour de nos promenades. En deçà des Avants, il y avait un chalet où l'on pouvait prendre

pension et être admirablement soigné, et où nous pourrions vivre ensemble, et emporter nos vieux livres, et passer les nuits, tous deux, bien au chaud, dans le lit, devant la fenêtre ouverte et les étoiles étincelantes. C'était là que nous pourrions aller. Voyager en troisième classe ne coûterait pas cher. Le prix de la pension serait à peine plus élevé que nos dépenses parisiennes.

J'abandonnerais la chambre d'hôtel où j'écrivais et n'aurais à payer que l'infime loyer de l'appartement, 74, rue du Cardinal-Lemoine. J'avais publié des articles dans un journal de Toronto, dont j'attendais le paiement. Je pourrais faire cette sorte de travail n'importe où et dans n'importe quelles conditions et nous avions assez d'argent pour le voyage.

Peut-être, loin de Paris, pourrais-je écrire sur Paris, comme je pouvais écrire à Paris sur le Michigan. Je ne savais pas que c'était encore trop tôt parce que je ne connaissais pas encore assez bien Paris. Mais c'est ainsi que je voyais les choses, en l'occurrence. De toute façon, nous partirions si ma femme était d'accord ; je finis de déguster mes huîtres et le vin et réglai l'addition, et rentrai par le plus court chemin, en remontant la Montagne Sainte-Geneviève, sous la pluie. Ce n'était plus, pour moi, que le mauvais temps parisien, et il n'y avait pas de quoi changer ma vie ; je parvins au plateau, sur le sommet de la colline.

« Je crois que ce serait merveilleux, Tatie », dit ma femme. Elle avait un visage joliment modelé, et ses yeux et son sourire s'illuminaient comme si mes projets étaient autant de présents que je lui offrais. « Quand partons-nous ?

— Quand tu voudras.

— Oh ! je veux partir tout de suite. Tu ne t'en doutais pas ?

— Peut-être qu'il fera beau et que le temps sera clair, quand nous reviendrons. Il peut faire très beau si le temps est froid et sec.

— Je suis sûre qu'il fera beau, dit-elle. Tu es tellement gentil d'avoir pensé à ce voyage. »

# MISS STEIN FAIT LA LEÇON

Quand nous rentrâmes à Paris, le temps était sec et froid et délicieux. La ville s'était adaptée à l'hiver, il y avait du bon bois en vente chez le marchand de bois et de charbon, de l'autre côté de la rue, et il y avait des braseros à la terrasse de beaucoup de bons cafés pour tenir les consommateurs au chaud. Notre propre appartement était chaud et gai. Dans la cheminée nous brûlions des *boulets*, faits de poussière de charbon agglomérée et moulée en forme d'œufs, et dans les rues la lumière hivernale était merveilleuse. On s'habituait à voir se détacher les arbres dépouillés sur le fond du ciel, et l'on marchait sur le gravier fraîchement lavé, dans les allées du Luxembourg, sous le vent sec et coupant. Pour qui s'était réconcilié avec ce spectacle, les arbres sans feuilles ressemblaient à autant de sculptures, et les vents d'hiver soufflaient sur la surface des bassins et les fontaines soufflaient leurs jets d'eau dans la lumière brillante. Toutes les distances nous paraissaient courtes, à notre retour de la montagne.

À cause du changement d'altitude, je ne me rendais plus compte de la pente des collines, sinon pour prendre plaisir à l'ascension, et j'avais même plaisir à grimper jusqu'au dernier étage de l'hôtel, où je travaillais dans une chambre qui avait vue sur tous les toits et les cheminées de la haute colline de mon quartier. La cheminée tirait bien dans la chambre, où il faisait chaud et où je travaillais agréablement. J'apportais des mandarines et des marrons grillés dans des sacs en papier et j'épluchais et mangeais de petites oranges semblables à des mandarines et jetais leurs écorces et crachais les pépins dans le feu tout en les mangeant, ainsi que les marrons grillés, quand j'avais faim. J'avais toujours faim à cause de la marche et du froid et du travail. Là-haut, dans la chambre, j'avais une bouteille de kirsch que nous avions rapportée de la montagne et je buvais une rasade de kirsch quand j'arrivais à la conclusion d'un conte ou vers la fin d'une journée de travail. Quand j'avais achevé le travail de la journée, je rangeais mon cahier ou mes papiers dans le tiroir de la table et fourrais dans mes poches les oranges qui restaient. Elles auraient gelé si je les avais laissées dans la chambre pendant la nuit.

C'était merveilleux de descendre l'interminable escalier en pensant que j'avais eu de la chance dans mon travail. Je travaillais toujours jusqu'au moment où j'avais entièrement achevé un passage et m'arrêtais quand j'avais trouvé la suite. Ainsi, j'étais sûr de pouvoir poursuivre le lendemain. Mais parfois, quand je commençais un nouveau récit et ne pouvais le mettre en train, je m'asseyais devant le feu et pressais la pelure d'une des petites oranges au-dessus de la flamme et contemplais son crépitement bleu. Ou bien je me levais et regardais les toits de Paris et pensais : « Ne t'en fais pas. Tu as toujours écrit jusqu'à présent, et tu continueras. Ce qu'il faut c'est écrire une seule phrase vraie. Écris la phrase la plus vraie que tu connaisses. » Ainsi, finalement, j'écrivais une phrase vraie et continuais à partir de là. C'était facile parce qu'il y avait toujours quelque phrase vraie que j'avais lue ou entendue ou que je connaissais. Si je commençais à écrire avec art, ou comme quelqu'un qui annonce ou présente quelque chose, je constatais que je pouvais aussi bien déchirer cette fioriture ou cette arabesque et la jeter au panier et commencer par la première affirmation simple et vraie qui était venue sous ma plume. Là-haut, dans ma chambre, je décidai que j'écrirais une histoire sur chacun des sujets que je connaissais. Je tâchai de m'en tenir là pendant tout le temps que je passais à écrire et c'était une discipline sévère et utile.

C'est dans cette chambre que j'appris à ne pas penser à mon récit entre le moment où je cessais d'écrire et le moment où je me remettais au travail, le lendemain. Ainsi, mon subconscient était à l'œuvre et en même temps je pouvais écouter les gens et tout voir, du moins je l'espérais ; je m'instruirais, de la sorte ; et je lirais aussi afin de ne pas penser à mon œuvre au point de devenir incapable de l'écrire. En descendant l'escalier, quand j'avais bien travaillé, aidé par la chance autant

que par ma discipline, je me sentais merveilleusement bien et j'étais libre de me promener n'importe où dans Paris.

Si je descendais, par des rues toujours différentes, vers le jardin du Luxembourg, l'après-midi, je pouvais marcher dans les allées, et ensuite entrer au musée du Luxembourg où se trouvaient des tableaux dont la plupart ont été transférés au Louvre ou au Jeu de Paume. J'y allais presque tous les jours pour les Cézannes et pour voir les Manets et les Monets et les autres Impressionnistes que j'avais découverts pour la première fois à l'Institut artistique de Chicago. Les tableaux de Cézanne m'apprenaient qu'il ne me suffirait pas d'écrire des phrases simples et vraies pour que mes œuvres acquièrent la dimension que je tentais de leur donner. J'apprenais beaucoup de choses en contemplant les Cézannes mais je ne savais pas m'exprimer assez bien pour l'expliquer à quelqu'un. En outre, c'était un secret. Mais s'il n'y avait pas assez de lumière au Luxembourg, je traversais le jardin et gagnais le studio où vivait Gertrude Stein, 27, rue de Fleurus.

Ma femme et moi avions été nous présenter à Miss Stein, et celle-ci, ainsi que l'amie qui vivait avec elle, s'était montrée très cordiale et amicale et nous avions adoré le vaste studio et les beaux tableaux : on eût dit l'une des meilleures salles dans le plus beau musée, sauf qu'il y avait une grande cheminée et que la pièce était chaude et confortable et qu'on s'y voyait offrir toutes sortes de bonnes choses à manger et du thé et des alcools naturels, fabriqués avec des prunes rouges ou jaunes ou des baies sauvages. C'étaient des liqueurs odorantes, incolores, renfermées en des carafons de cristal taillé, et servies dans de petits verres, et qu'il s'agît de *quetsche,* de *mirabelle* ou de *framboise,* toutes avaient le parfum du fruit dont elles étaient tirées, converti en un feu bien entretenu sur votre langue, pour la délier et vous réchauffer.

Miss Stein était très forte, mais pas très grande, lourdement charpentée comme une paysanne. Elle avait de beaux yeux et un visage rude de juive allemande, qui aurait aussi bien pu être *friulano,* et elle me faisait penser à quelque paysanne du Nord de l'Italie par la façon dont elle était habillée, par son visage expressif, et sa belle chevelure, lourde, vivante, une chevelure d'immigrante, qu'elle relevait en chignon, sans doute depuis le temps où elle était à l'université. Elle parlait sans cesse et surtout des gens et des lieux.

Sa compagne, qui avait une voix très agréable, était petite, très brune, avec des cheveux coiffés à la Jeanne d'Arc – comme sur les tableaux de Boutet de Monvel – et un nez très crochu. Elle travaillait à une tapisserie la première fois que nous la vîmes, et tout en s'occupant de son ouvrage elle veillait à la nourriture et à la boisson et bavardait avec ma femme. Elle pouvait entretenir une conversation et en suivre deux autres en même temps tout en interrompant souvent l'une de ces dernières. Elle m'expliqua ensuite qu'elle faisait toujours la conversation avec les épouses. Les épouses, comme ma femme et moi le comprimes aussitôt, n'étaient que tolérées. Mais nous aimions Miss Stein et son amie, bien que cette amie fût terrifiante. Les tableaux et les gâteaux et l'*eau-de-vie* étaient de vraies merveilles. Les deux hôtesses semblaient nous avoir pris en sympathie, elles aussi, et nous traitaient comme des enfants très sages et bien élevés dont on pouvait beaucoup attendre, et je sentis qu'elles nous pardonnaient d'être mariés et amoureux – le temps arrangerait cela – et, lorsque ma femme les convia à prendre le thé, elles acceptèrent.

Elles semblèrent nous aimer plus encore lorsqu'elles vinrent nous voir dans notre appartement : peut-être en raison de l'exiguïté des lieux qui nous rapprochait davantage. Miss Stein s'assit sur le lit, posé à même le plancher, et demanda à voir les nouvelles que j'avais écrites et elle dit qu'elle les aimait, sauf celle que j'avais intitulée : *Là-haut, dans le Michigan.*

« C'est bon, dit-elle, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais c'est *inaccrochable*. Je veux dire que c'est comme un tableau peint par un artiste qui ne peut pas l'accrocher dans une exposition et personne ne l'achètera non plus parce que nul ne trouvera un endroit où l'accrocher.

— Mais pourquoi, s'il n'y a rien de grossier dans le texte et si l'on essaie simplement d'utiliser les

mots dont tout le monde se sert dans la vie courante ? Si ce sont les seuls mots qui peuvent introduire de la vérité dans un récit, et s'il est nécessaire de les utiliser, il faut les utiliser ?

— Mais vous n'y êtes pas du tout, dit-elle. Vous ne devez rien écrire qui soit *inaccrochable*. Cela ne mène à rien. C'est une erreur et une bêtise. »

Elle voulait elle-même être publiée dans l'*Atlantic Monthly*, me dit-elle, et elle y parviendrait. Elle me dit aussi que je n'étais pas un assez bon écrivain pour être publié dans cette revue ou dans le *Saturday Evening Post*, mais que je pourrais devenir un écrivain d'un genre nouveau, à ma façon, mais que la première chose que je devais retenir, c'était de ne rien écrire qui fut *inaccrochable*. Je n'en discutai pas et ne tentai pas non plus de lui expliquer à nouveau ce que je tentais de faire en matière de dialogues. C'était ma propre affaire et je préférais de beaucoup écouter. Cet après-midi-là, elle nous apprit aussi comment acheter des tableaux.

« Vous pouvez acheter soit des vêtements, soit des tableaux, dit-elle. C'est tout le problème. Sauf les gens très riches, personne ne peut acheter à la fois les uns et les autres. Ne faites pas attention à la façon dont vous êtes habillés et encore moins à la mode, et achetez des vêtements qui soient solides et confortables, et l'argent que vous aurez économisé vous servira à l'achat des tableaux.

— Mais même si je n'achetais plus jamais un seul costume, dis-je, je n'aurais jamais assez d'argent pour acheter le Picasso dont j'ai envie.

— Non, il n'est pas dans vos prix. Achetez les tableaux d'artistes de votre âge – des gens qui ont fait leurs classes, dans l'armée, en même temps que vous. Vous ferez leur connaissance. Vous en rencontrerez dans le quartier. Il y a toujours de bons peintres parmi les jeunes. Mais il ne s'agit pas tant de vos costumes à vous que des robes de votre femme. Ce sont les vêtements de femme qui coûtent cher. »

Je remarquai que ma femme s'efforçait de ne pas examiner les étranges oripeaux de Miss Stein, et elle parvint à se contenir. Quand nos visiteuses nous quittèrent, nous étions toujours bien en cour, pensai-je, et nous fûmes conviés à retourner au 27, rue de Fleurus.

Il se passa du temps avant que je fusse invité à me rendre au studio à n'importe quel moment après cinq heures, en hiver. J'avais rencontré Miss Stein au Luxembourg. Je ne me rappelle plus si elle promenait son chien ou non, ni si elle avait un chien en ce temps-là. Je sais que je me promenais moi-même, car nous ne pouvions pas nous payer un chien, alors, ni même un chat, et les seuls chats que je connaissais étaient ceux des cafés ou des petits restaurants, ou les gros chats que j'admirais à la fenêtre des loges de concierge. Plus tard, je rencontrai souvent Miss Stein avec son chien dans le jardin du Luxembourg, mais je crois que cette fois-là elle n'en avait pas encore.

J'acceptai donc son invitation, avec ou sans chien, et pris l'habitude de lui rendre visite, dans son studio, et elle m'offrait toujours quelque *eau-de-vie* fruitée, insistant pour remplir plusieurs fois mon verre, et je regardais les tableaux et nous bavardions. Les peintures étaient fort intéressantes et la conversation très instructive. C'était elle qui parlait surtout et elle m'initiait à la peinture et aux peintres modernes – insistant davantage sur la personnalité de ceux-ci que sur leur art – et commentait ses propres œuvres. Elle me montra de nombreux manuscrits qu'elle avait rédigés, et que sa compagne dactylographiait chaque jour. Écrire chaque jour la rendait heureuse, mais quand je la connus mieux, je compris que pour rester heureuse il lui faudrait bientôt voir publier le produit de son travail quotidien et persévérant – dont le volume variait d'ailleurs selon son énergie à l'ouvrage – et obtenir quelque consécration.

La situation n'était pas dramatique quand je fis la connaissance de Miss Stein, car elle avait publié trois nouvelles, aisément compréhensibles pour n'importe quel lecteur. L'une de ces nouvelles, *Melanctha*, était excellente, et des échantillons significatifs de ses œuvres expérimentales avaient été publiés sous forme de recueil et avaient été favorablement accueillis par des critiques qui l'avaient rencontrée ou la connaissaient. Elle avait une telle personnalité qu'elle pouvait mettre n'importe qui

de son côté, si elle le voulait, et qu'on ne pouvait lui résister, et les critiques qui l'avaient rencontrée ou qui avaient vu sa collection de tableaux prenaient ses œuvres au sérieux, même s'ils n'y comprenaient rien, tant ils étaient enthousiasmés par sa personne et avaient confiance en son jugement. Elle avait aussi découvert plusieurs vérités relatives au rythme et à l'emploi des répétitions ; ces découvertes étaient valables et utiles et elle en parlait avec persuasion.

Mais elle n'aimait ni peiner sur les corrections ni rendre sa prose intelligible, malgré son vif désir d'être publiée et d'obtenir une consécration officielle, tout particulièrement pour l'un de ses livres, incroyablement long, intitulé *Américains d'Amérique*.

Le début de ce livre était merveilleux et la suite était très bonne, jusqu'à un certain point, avec des morceaux extrêmement brillants, mais tout cela aboutissait à des répétitions interminables qu'un écrivain plus consciencieux ou moins paresseux aurait jetées dans la corbeille à papier. J'en vins à le connaître très bien, car j'incitai – obligeai plutôt – Ford Madox Ford à le publier en feuilleton dans la *Transatlantic Review*, tout en sachant que la vie de la revue ne pourrait suffire à la publication. Il me fallut relire toutes les épreuves d'imprimerie moi-même, car c'était là un travail dont Miss Stein ne tirait aucune satisfaction.

Mais en ce jour froid où j'avais dépassé la loge du concierge et traversé la cour froide pour me réfugier dans la chaleur du studio, rien de tout cela n'était encore arrivé et il s'en fallait de plusieurs années. Cet après-midi-là, donc, Miss Stein faisait mon éducation en matière de vie sexuelle. À cette époque, nous étions très liés et j'avais déjà appris que tout ce que je ne comprenais pas avait sans doute quelque rapport avec la sexualité. Miss Stein pensait que j'étais trop ignare en la matière et je dois admettre que j'entretenais certains préjugés contre l'homosexualité, n'en ayant jamais eu qu'une connaissance fort primaire. Je savais que c'était la raison pour laquelle il fallait avoir un couteau et pouvoir s'en servir quand on se trouvait avec des vagabonds, lorsqu'on était encore un jeune garçon, à une époque où le mot « dragueur » ne désignait pas encore, en argot, l'homme obsédé par le désir d'une femme. Je connaissais bien des expressions et des mots *inaccrochables* que j'avais appris à Kansas City, ou des coutumes en usage dans certains quartiers de Chicago et sur les bateaux des Grands Lacs. Sous prétexte de l'interroger, j'essayai d'expliquer à Miss Stein qu'un jeune garçon, fourvoyé dans la compagnie des hommes, doit se sentir prêt à tuer un homme, et savoir comment le faire, et savoir aussi qu'il peut être vraiment amené à le faire pour ne pas être « embêté » par des hommes. Ce terme était *accrochable*. Si vous vous savez prêt à tuer, les autres le sentent très vite et vous laissent tranquille. Mais il est certaines situations dans lesquelles il ne faut pas se laisser mettre ni s'enferrer.

J'aurais pu m'exprimer de façon plus claire, en employant un dicton *inaccrochable* que les dragueurs citaient sur les bateaux des Grands Lacs : « Suffit pas de baiser, faut garer son cul. » Mais je surveillais toujours mon langage devant Miss Stein, même lorsqu'une phrase vraie aurait pu mettre en lumière ou mieux exprimer un préjugé.

« Oui, oui, Hemingway, dit-elle. Mais vous viviez au milieu de criminels et d'hommes pervertis. »

Je ne voulus pas en discuter, mais je pensai que j'avais vécu dans le monde tel qu'il est, où l'on trouve toujours toutes sortes de gens, et que j'avais essayé de les comprendre, même si je n'éprouvais aucune sympathie pour certains d'entre eux et haïssais même certains autres.

« Qu'auriez-vous dit de ce vieux monsieur qui avait de si belles manières et un grand nom et qui venait me voir à l'hôpital, en Italie, m'apportait une bouteille de marsala ou de campari et se conduisit de façon irréprochable jusqu'au jour où je dus demander à l'infirmière de ne plus le laisser entrer dans ma chambre ?

— Ces gens sont des malades et n'ont aucun empire sur eux-mêmes. Vous devriez en avoir pitié.

— Dois-je avoir pitié d'Untel ? demandai-je. (Je le désignai par son nom ce jour-là, mais il a tant de plaisir à se faire connaître lui-même que je n'éprouve pas le besoin de le nommer ici.)

— Non. Il est vicieux. C'est un corrupteur et il a le vice chevillé au corps.

— Mais on le tient pour un bon écrivain.

— On se trompe, dit-elle. Ce n'est qu'un cabotin ; il aime la corruption pour le plaisir de corrompre et il initie ses victimes à d'autres vices encore – la drogue par exemple.

— Et ce Milanais dont je devrais avoir pitié, n'essayait-il pas de me corrompre ?

— Ne soyez pas stupide. Comment pouvait-il espérer vous corrompre ? Est-ce qu'on peut corrompre un grand buveur comme vous, avec une bouteille de marsala ? Non, c'était un pauvre vieil homme pitoyable qui ne pouvait s'empêcher de faire ce qu'il faisait. Il était malade et n'y pouvait rien, et vous devriez avoir pitié de lui.

— J'ai eu pitié, à l'époque, dis-je. Mais il m'a déçu parce qu'il avait de si belles manières. »

Je bus une autre gorgée d'*eau-de-vie* et j'eus pitié du vieil homme et levai les yeux vers un « Nu » de Picasso : la fille au panier de fleurs. Ce n'était pas moi qui avais pris l'initiative de la conversation, et je pensais qu'elle devenait un peu dangereuse. Il n'y avait presque jamais de temps morts au cours d'une conversation avec Miss Stein, mais, cette fois, nous avions cessé de parler et elle avait quelque chose à me dire et je remplis mon verre.

« Vous ne savez vraiment rien de ces choses, Hemingway, dit-elle. Vous n'avez rencontré que des criminels, des malades ou des vicieux notoires. Ce qui importe, c'est que l'acte commis par les homosexuels mâles est laid et répugnant ; et après ils se dégoûtent eux-mêmes.

Ils boivent ou se droguent pour y remédier, mais l'acte les dégoûte et ils changent tout le temps de partenaire et ne peuvent jamais être vraiment heureux.

— Je vois.

— Pour les femmes, c'est le contraire. Elles ne font rien qui puisse les dégoûter, rien qui soit répugnant ; et après, elles sont heureuses et peuvent vivre heureuses ensemble.

— Je vois. Mais que diriez-vous d'Une Telle ?

— C'est une vicieuse. Elle est vraiment vicieuse, de sorte qu'elle ne peut jamais être heureuse si elle ne fait sans cesse de nouvelles conquêtes. Elle corrompt les êtres.

— Je comprends.

— Vous êtes certain de comprendre ? »

J'avais tant de choses à comprendre, en ce temps-là, que je fus heureux de changer de sujet.

Le parc était fermé et je dus longer les grilles et en faire le tour par la rue de Vaugirard. Le parc fermé et verrouillé semblait triste et j'étais triste moi-même d'avoir à le contourner au lieu de le traverser en hâte pour rentrer chez moi, rue du Cardinal-Lemoine. La journée avait si bien commencé. Le lendemain je travaillerais dur. Le travail guérissait presque tout. C'est ce que je croyais alors, et je le crois toujours. Je pensai que, selon Miss Stein, je devais me guérir de ma jeunesse et de mon amour pour ma femme. Je n'étais plus triste en arrivant chez moi, rue du Cardinal-Lemoine, et je fis part de mes nouvelles connaissances à ma femme. Mais, cette nuit-là, nous fûmes heureux, grâce à nos propres connaissances antérieures et à quelques nouvelles connaissances que nous avions acquises à la montagne.

# « UNE GÉNÉRATION PERDUE[2] »

J’avais pris la douce habitude de faire halte au 27, rue de Fleurus, vers la fin de l’après-midi, attiré par la chaleur ambiante, les œuvres d’art et la conversation. Souvent, il n’y avait pas d’autre visiteur que moi et Miss Stein se montrait toujours très amicale et même, pendant longtemps, elle me témoigna une réelle affection. Quand je rentrais de voyage, après avoir assisté à diverses conférences internationales, ou avoir parcouru le Moyen-Orient ou l’Allemagne pour le compte de mon journal canadien ou pour les agences de presse qui m’employaient alors, elle voulait que je lui raconte tous les détails amusants. Il m’était toujours arrivé quelque chose de cocasse et elle en était friande ; elle appréciait aussi l’humour noir, ce que les Allemands appellent de « bonnes histoires de gibet ». Elle voulait toujours voir le monde par son côté plaisant, sans jamais se préoccuper de la réalité ni de ce qui n’allait pas.

J’étais jeune et peu porté à la mélancolie et il m’arrivait toujours des choses étranges et comiques, même aux pires moments, et Miss Stein aimait les entendre conter. Le reste, je ne lui en parlais pas et m’en servais seulement lorsque j’écrivais.

Quand je n’avais pas fait de voyage récent et m’arrêtais, rue de Fleurus, après ma journée de travail, j’essayais parfois d’obtenir que Miss Stein me parlât de littérature. Quand j’écrivais quelque chose, j’avais besoin de lire après avoir posé la plume. Si vous continuez à penser à ce que vous écrivez, en dehors des heures de travail, vous perdez le fil et vous ne pouvez le ressaisir le lendemain. Il vous faut faire de l’exercice, fatiguer votre corps, et il vous est alors recommandé de faire l’amour avec qui vous aimez. C’est même ce qu’il y a de meilleur. Mais ensuite, quand vous vous sentez vide, il vous faut lire afin de ne pas penser à votre œuvre et de ne pas vous en préoccuper jusqu’au moment où vous vous remettrez à écrire. J’avais déjà appris à ne jamais assécher le puits de mon inspiration, mais à m’arrêter alors qu’il y avait encore quelque chose au fond, pour laisser la source remplir le réservoir pendant la nuit.

Pour tenir mon esprit éloigné de mes préoccupations littéraires propres, parfois, après avoir écrit, je lisais des auteurs qui étaient alors en pleine production, tels qu’Aldous Huxley, D. H. Lawrence ou d’autres dont je pouvais me procurer les livres à la librairie de Sylvia Beach ou sur les *quais.*

« Huxley est un cadavre, disait Miss Stein. Pourquoi vouloir lire les œuvres d’un cadavre ? Ne voyez-vous pas qu’il est mort ? »

Je ne voyais pas, alors, que c’était un cadavre et je dis que ses livres m’amusaient et m’empêchaient de penser.

« Vous ne devez lire que des livres vraiment bons ou franchement mauvais.

— J’ai lu des livres vraiment bons pendant tout l’hiver et tout l’hiver d’avant, et j’en lirai encore l’hiver prochain, et je n’aime pas les livres franchement mauvais.

— Pourquoi lisez-vous cette camelote ? Ce n’est que de la camelote prétentieuse. Hemingway. Huxley est un cadavre.

— J’aime voir ce que les autres écrivent, dis-je, et, pendant que je lis, cela m’empêche de penser à en faire autant.

— Qui d’autre lisez-vous, en ce moment ?

— D. H. Lawrence, dis-je. Il a écrit quelques bonnes nouvelles. L’une d’elles s’appelle *L’Officier prussien.*

— J’ai essayé de lire ses romans. C’est un homme impossible. À la fois pathétique et absurde. Il écrit comme un malade.

— J’ai aimé *Amants et fils* et *Le Paon blanc.* Peut-être celui-ci moins que l’autre. Je n’ai pas pu lire *Femmes amoureuses.*

— Si vous ne voulez pas lire ce qui est mauvais et si vous voulez quelque chose qui tiendra votre esprit en éveil, tout en étant merveilleux à sa façon, lisez Marie Belloc Lowndes. »

Je n'en avais jamais entendu parler, et Miss Stein me prêta *Le Locataire,* cette merveilleuse histoire de Jack l'Éventreur, et un autre livre qui parlait d'un crime commis près de Paris dans un endroit qui aurait pu être Enghien-les-Bains. Tous deux étaient de merveilleux livres à lire après une journée de travail ; les personnages étaient vraisemblables et l'action ne paraissait pas outrée, non plus que l'effet de terreur. C'était là une lecture parfaite pour quelqu'un qui avait achevé sa tâche quotidienne, et je lus toutes les œuvres de Mrs Belloc Lowndes que je pus trouver. Mais il y en avait beaucoup et aucune n'était aussi bonne que les deux premières que j'avais lues, et je ne trouvai plus jamais rien d'aussi bon à lire pour meubler les heures creuses de la journée ou de la nuit jusqu'à la parution des premiers bons livres de Simenon.

Je crois que Miss Stein aurait aimé les bons livres de Simenon – le premier que je lus devait être *L'Écluse numéro I* ou *La Maison du canal* – mais je n'en suis pas sûr, car au moment où je rencontrai Miss Stein elle n'aimait pas lire en français, bien qu'elle adorât parler cette langue. C'est Janet Flanner qui me donna les deux premiers Simenon que je lus. Elle adorait lire en français et elle avait lu Simenon au temps où il était journaliste, chargé des enquêtes criminelles.

Au cours des trois ou quatre années de notre bonne amitié, et autant que je m'en souvienne, Gertrude Stein ne dit jamais le moindre bien d'un auteur qui n'eût pas pris son parti, ou ne se fût efforcé de l'aider dans la carrière des lettres, exception faite de Ronald Firbank et, plus tard, de Scott Fitzgerald. Quand je fis sa connaissance, elle ne parlait jamais de Sherwood Anderson en tant qu'écrivain, mais s'évertuait à évoquer ses qualités d'homme, sa gentillesse, son charme et la beauté italienne de ses yeux profonds au regard chaleureux. Je me moquais éperdument de ses beaux yeux italiens mais aimais beaucoup certaines de ses nouvelles. Elles étaient écrites avec simplicité et parfois avec un grand art et il connaissait les gens dont il écrivait l'histoire et s'en souciait énormément. Miss Stein ne voulait jamais parler de ses œuvres mais seulement de sa personne.

« Que pensez-vous de ses romans ? » lui demandai-je. Elle ne voulait pas parler des œuvres d'Anderson non plus que de Joyce. Quiconque mentionnait Joyce deux fois devant elle se trouvait désormais banni. C'était comme faire l'éloge d'un général devant un autre général. On apprend à ne plus commettre pareille erreur dès qu'on l'a faite une seule fois. On peut toujours parler d'un général devant un autre général, certes, mais à condition que celui-ci ait battu celui-là. Le général vainqueur peut même faire, dans ce cas, l'éloge du général vaincu, et raconter allègrement, par le menu, comment s'est déroulée la bataille.

Les œuvres d'Anderson étaient trop bonnes pour faire l'objet de ce genre de conversation. J'étais prêt à dire à Miss Stein combien je trouvais ces œuvres mauvaises, mais cela n'aurait pas convenu non plus, car j'aurais alors critiqué l'un des plus loyaux adeptes de mon amie.

Il écrivit finalement un roman intitulé *Rire noir,* qui était terriblement mauvais, bête et affecté, de sorte que je ne pus m'empêcher de le parodier (dans *The Torrents of Spring),* et Miss Stein en fut très mécontente. J'avais attaqué l'une des personnalités de sa suite. Mais pendant longtemps, et avant cet incident, elle ne me chercha jamais querelle. Elle-même commença à dire beaucoup de bien de Sherwood, après que celui-ci eut sombré, en tant qu'auteur.

Elle en voulait aussi à Ezra Pound sous prétexte qu'il s'était assis trop précipitamment sur une petite chaise, fragile et sans doute inconfortable, qu'on lui avait probablement avancée, d'ailleurs, et qu'il avait cassée ou fêlée. Peu importait qu'il fût un grand poète et un homme courtois et généreux, et qu'il eût pu mieux s'accommoder d'une chaise de dimensions normales. Elle inventa, avec autant d'art que de malice, les raisons de son antipathie pour Ezra, bien des années plus tard.

Nous étions revenus du Canada et nous vivions dans la rue Notre-Dame-des-Champs, et Miss Stein et moi étions encore bons amis lorsqu'elle fit sa remarque sur la génération perdue. Elle avait eu des

ennuis avec l'allumage de la vieille Ford T qu'elle conduisait, et le jeune homme qui travaillait au garage et s'occupait de sa voiture – un conscrit de 1918 – n'avait pas pu faire le nécessaire, ou n'avait pas voulu réparer en priorité la Ford de Miss Stein. De toute façon, il n'avait pas été *sérieux* et le *patron* l'avait sévèrement réprimandé après que Miss Stein eut manifesté son mécontentement. Le *patron* avait dit à son employé : « *Vous êtes tous une génération perdue.* »

« C'est ce que vous êtes. C'est ce que vous êtes tous, dit Miss Stein. Vous autres, jeunes gens qui avez fait la guerre, vous êtes tous une génération perdue.

— Vraiment ? dis-je.

— Vraiment, insista-t-elle. Vous ne respectez rien, vous vous tuez à boire.

— Le jeune mécano avait-il bu ? demandai-je.

— Bien sûr que non.

— M'avez-vous déjà vu ivre ?

— Non, mais vos amis boivent.

— J'ai déjà été ivre, dis-je, mais je ne viens pas ici quand j'ai trop bu.

— Bien sûr que non. Je n'ai pas dit ça.

— Le patron de ce garçon avait probablement déjà bu un coup de trop, à onze heures du matin. C'est pourquoi il faisait d'aussi belles phrases.

— Ne discutez pas avec moi, Hemingway, dit Miss Stein. Cela ne vous vaut rien. Vous êtes tous une génération perdue, exactement comme l'a dit le garagiste. »

Plus tard, quand j'écrivis mon premier roman, j'adjoignis à la réflexion du garagiste, citée par Miss Stein, une citation de l'Ecclésiaste, pour rétablir l'équilibre. Mais, cette nuit-là, alors que je rentrais chez moi à pied, je pensai au garçon du garage et me demandai s'il avait jamais été transporté dans l'un de ces véhicules au temps où ils étaient convertis en ambulances. Je me rappelai comment les freins s'usaient jusqu'à devenir inutilisables, dans les descentes, en montagne, quand il y avait un plein chargement de blessés à bord, et comment il fallait freiner avec la boîte de vitesses et finalement utiliser la marche arrière pour s'arrêter, et comment les dernières de ces ambulances furent basculées, vides, dans les ravins, pour que nous puissions les faire remplacer par de grosses Fiat, avec de bons changements de vitesse du type H et des freins entièrement métalliques. Je pensai à Miss Stein et à Sherwood Anderson, et à l'égoïsme et à la paresse mentale, par opposition à la discipline, et je me demandai qui appelle qui une génération perdue ? Puis comme j'arrivais à la hauteur de la Closerie des Lilas, la lumière se reflétait sur mon vieil ami le maréchal Ney, statufié sabre au poing, et l'ombre des arbres jouait sur le bronze, et il était là, tout seul, sans personne derrière lui, avec le fiasco qu'il avait fait à Waterloo, et je pensai que toutes les générations sont perdues par quelque chose et l'ont toujours été et le seront toujours et je m'arrêtai à la Closerie pour tenir compagnie à la statue et pris une bière bien fraîche avant de rentrer à la maison, dans l'appartement au-dessus de la scierie. Mais une fois assis, là avec ma bière, tandis que je regardais la statue et me rappelais combien de fois Ney avait payé de sa personne, à l'arrière-garde, pendant la retraite de Russie, alors que Napoléon roulait en voiture avec Caulaincourt, je me rappelai combien Miss Stein était pour moi une amie affectueuse et chaleureuse, et comme elle avait merveilleusement parlé d'Apollinaire et de sa mort, le jour de l'armistice, en 1918, avec la foule qui hurlait : « À *bas Guillaume* », et Apollinaire qui, dans son délire, croyait qu'on s'en prenait à lui, et je pensai, je vais faire de mon mieux pour lui être utile et pour que soit reconnu le bon travail qu'elle a fait, aussi longtemps que je pourrai, avec l'aide de Dieu et de Mike Ney. Mais au diable ses idées sur la génération perdue et toutes ces sales étiquettes si faciles à accrocher. Quand je rentrai chez moi, et traversai la cour et montai l'escalier, et vis ma femme et mon fils et son chat, F. Minet, tous heureux, et le feu dans l'âtre, je dis à ma femme :

« Tu sais, Gertrude est gentille, malgré tout.

— Bien sûr, Tatie.

— Mais elle dit beaucoup de bêtises, parfois.

— Je ne l’entends jamais, dit ma femme. Je ne suis qu’une épouse. C’est son amie qui me fait la conversation. »

En ce temps-là, je n'avais pas d'argent pour acheter des livres. Je les empruntais à la bibliothèque de prêt de « Shakespeare and Company » ; la bibliothèque-librairie de Sylvia Beach, 12, rue de l'Odéon, mettait en effet, dans cette rue froide, balayée par le vent, une note de chaleur et de gaieté, avec son grand poêle, en hiver, ses tables et ses étagères garnies de livres, sa devanture réservée aux nouveautés et, aux murs, les photographies d'écrivains célèbres, morts ou vivants. Les photographies semblaient être toutes des instantanés, et même les auteurs défunts y semblaient encore pleins de vie. Sylvia avait un visage animé, aux traits aigus, des yeux bruns aussi vifs que ceux d'un petit animal et aussi pétillants que ceux d'une jeune fille, et des cheveux bruns ondulés qu'elle coiffait en arrière, pour dégager son beau front, et qui formaient une masse épaisse, coupée net au-dessous des oreilles, à la hauteur du col de la jaquette en velours sombre qu'elle portait alors. Elle avait de jolies jambes. Elle était aimable, joyeuse et pleine de sympathie pour tous, et friande de plaisanteries et de potins. Je n'ai jamais connu personne qui se montrât aussi gentil envers moi.

J'étais très intimidé quand j'entrai pour la première fois dans la librairie et n'avais même pas assez d'argent sur moi pour m'inscrire à la bibliothèque de prêt. Sylvia me dit que je pourrais verser le montant du dépôt de garantie quand j'en aurais les moyens, et me donna ma carte, et me dit que je pourrais emporter autant de livres que je voudrais.

Elle n'avait aucune raison de me faire confiance. Elle ne me connaissait pas, et l'adresse que je lui avais donnée, 74, rue du Cardinal-Lemoine, était, certes, des plus misérables. Mais Sylvia était délicieuse et charmante et hospitalière, et derrière elle, du haut en bas des murs, et en profondeur jusqu'à l'arrière-boutique qui prenait jour sur la cour intérieure de l'immeuble, il y avait, sur des étagères et des étagères, toutes les richesses de sa bibliothèque. Je commençai par Tourgueniev et pris les deux volumes des *Récits d'un chasseur* ainsi que l'un des premiers livres de D. H. Lawrence, je crois que c'était *Amants et Fils*, et Sylvia me dit de prendre d'autres livres encore si je voulais. Je choisis *La Guerre et la Paix* dans l'édition de Constance Garnett et *Le Joueur et autres contes* de Dostoïevski.

« Vous ne reviendrez guère avant longtemps si vous lisez tout cela, dit Sylvia.

— Je reviendrai payer, dis-je, j'ai de l'argent chez moi.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle, vous paierez quand cela vous conviendra.

— Quand Joyce vient-il ? demandai-je.

— Quand il vient, c'est généralement très tard dans l'après-midi, dit-elle. Vous ne l'avez encore jamais vu ?

— Nous l'avons vu déjeuner en famille chez Michaud, dis-je, mais il n'est pas poli de regarder les gens pendant qu'ils mangent, et Michaud est un restaurant cher.

— Vous prenez vos repas chez vous ?

— Souvent, en ce moment, dis-je. Nous avons une bonne cuisinière.

— Il n'y a pas de restaurant à proximité dans votre quartier, n'est-ce pas ?

— Non, comment le savez-vous ?

— Larbaud y a vécu, dit-elle, il aimait beaucoup le quartier, à ce détail près.

— Pour trouver un bon restaurant, pas cher, il faut aller jusqu'au Panthéon.

— Je ne connais pas ce quartier. Nous prenons nos repas à la maison. Vous et votre femme devriez venir un de ces jours.

— Attendez de voir si je vous paie, dis-je. Merci beaucoup quand même.

— Ne lisez pas trop vite », dit-elle.

Notre foyer, rue du Cardinal-Lemoine, était un appartement de deux pièces, sans eau chaude

courante, ni toilette, sauf un seau hygiénique, mais non pas entièrement dépourvu de confort pour qui était habitué aux cabanes du Michigan. C'était un appartement gai et riant, avec une belle vue, un bon matelas et un confortable sommier posé à même le plancher et des tableaux que nous aimions, accrochés aux murs. Quand je rentrai, ce jour-là, avec mes livres, je parlai à ma femme de la merveilleuse librairie que j'avais découverte.

« Mais, Tatie, il faut aller payer dès cet après-midi, dit-elle.

— Bien sûr, dis-je. Allons-y ensemble, et ensuite nous irons nous promener le long des quais.

— Descendons par la rue de Seine pour voir toutes les galeries de tableaux et les devantures des magasins.

— Bien sûr, nous pouvons aller n'importe où et nous arrêter dans un café où l'on ne nous connaîtra pas et où nous ne connaîtrons personne, pour prendre un verre.

— On pourra prendre deux verres.

— Et puis on pourra manger quelque part.

— Non. N'oublie pas que tu dois de l'argent à la librairie.

— Bon. Nous rentrerons dîner ici et nous ferons un gentil repas avec du vin de Beaune qu'on pourra acheter à la coopérative d'en face. On voit d'ici, par la fenêtre, le prix marqué à la devanture. Et après, nous lirons et nous irons nous coucher et nous ferons l'amour.

— Et nous n'aimerons jamais personne d'autre que toi et moi.

— Non. Jamais.

— Quel bon après-midi et quelle bonne soirée ! Maintenant on ferait mieux de déjeuner.

— J'ai très faim, dis-je. J'ai travaillé dans un café et n'ai pris qu'un *café crème.*

— Comment est-ce que ça a marché, Tatie ?

— Je crois que c'est bien. Je l'espère. Qu'est-ce que nous avons pour déjeuner ?

— Des petits radis et du bon *foie de veau* avec de la purée de pommes de terre et une salade d'endives. Une tarte aux pommes.

— Et nous pourrons lire tous les livres du monde et même les emporter si nous partons en voyage.

— Est-ce que ce serait honnête ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'elle a Henry James aussi ?

— Bien sûr.

— Seigneur ! dit-elle. Quelle chance que tu aies découvert cet endroit.

— Nous avons toujours de la chance », dis-je, et comme un imbécile je ne touchai pas de bois. Et dire qu'il y avait partout du bois à toucher dans cet appartement.

# LES GENS DE LA SEINE

Il y avait plusieurs chemins pour descendre, du haut de la rue du Cardinal-Lemoine, à la Seine. Le plus court était de suivre la rue, tout simplement, mais elle était raide et, une fois en terrain plat, lorsque vous aviez traversé le bas du boulevard Saint-Germain, très encombré en cet endroit, vous débouchiez sur une partie morne et venteuse des quais, avec la halle aux Vins à votre droite. Cette halle ne ressemblait à aucun autre marché de Paris ; c'était une sorte d'entrepôt où les vins étaient emmagasinés moyennant le paiement d'une taxe, et son aspect était aussi gai que l'abord d'une caserne ou d'un camp de détenus.

Mais de l'autre côté du bras de la Seine, se trouve l'île Saint-Louis avec ses rues étroites, ses vieilles maisons hautes et majestueuses, et vous pouviez vous y rendre directement ou bien tourner à gauche et longer le fleuve, face à l'île Saint-Louis, à Notre-Dame et à l'île de la Cité.

Dans les boîtes des bouquinistes, il était possible de trouver parfois des livres américains tout récemment parus et à des prix dérisoires. Au-dessus de la Tour d'Argent, il y avait en ce temps-là quelques chambres que le restaurateur louait à des gens qui bénéficiaient alors de conditions spéciales au restaurant. Et si les locataires laissaient derrière eux quelques livres, en partant, le *valet de chambre* allait les vendre à une bouquiniste toute proche, chez qui on pouvait les acquérir pour trois fois rien. Elle n'avait aucune confiance dans les livres écrits en anglais, les achetait pour des sommes infimes et les revendait le plus vite possible, moyennant un bénéfice minime.

« Est-ce que ça vaut quelque chose ? me demanda-t-elle un jour, après que nous fumes devenus amis.

— Il y en a parfois de bons.

— Comment savoir lesquels ?

— Je ne le sais qu'après les avoir lus.

— C'est une sorte de pari, quand même. Et combien de gens peuvent lire l'anglais ?

— Gardez-les-moi et laissez-moi les parcourir.

— Non, je ne peux pas vous les garder. Vous ne venez pas assez régulièrement. Vous restez absent trop longtemps, chaque fois. Il faut que je les vende aussi vite que je peux. S'ils ne valent rien, personne ne peut encore le savoir. Mais s'il arrive qu'ils ne vaillent vraiment rien, je ne pourrai plus jamais les vendre.

— Comment savez-vous si un livre français a de la valeur ?

— D'abord, il y a les images. Ensuite la qualité des images. Puis la reliure. Si le livre est bon, le propriétaire l'a fait relier comme il faut. Tous les livres anglais sont reliés et mal reliés. Il est impossible de savoir ce qu'ils valent. »

Au-delà de la boîte de cette bouquiniste, près de la Tour d'Argent, il n'y avait plus un seul livre anglais ou américain à acheter jusqu'au quai des Grands-Augustins. Mais à partir de ce point, et jusqu'au-delà du quai Voltaire, il y avait plusieurs bouquinistes qui vendaient des livres achetés aux employés des hôtels de la rive gauche, et tout particulièrement de l'hôtel Voltaire, qui possédait une clientèle plus riche que beaucoup d'autres. Je demandai un jour à une autre bouquiniste de mes amies si ce n'était jamais les propriétaires des livres qui les vendaient.

« Non, dit-elle, ce sont tous des livres que des gens ont jetés ; voilà pourquoi on sait qu'ils n'ont aucune valeur.

— Des amis les leur ont donnés à lire pendant la traversée.

— Sans doute, dit-elle. Ils doivent en laisser beaucoup à bord.

— En effet, dis-je. La compagnie les garde, les fait relier et les met dans la bibliothèque des bateaux.

— C’est astucieux, dit-elle. Au moins, ils sont bien reliés. Un livre comme ça prend de la valeur. »

Je flânais le long des quais après mon travail, ou quand j’essayais de trouver une idée.

Il était plus facile de réfléchir en marchant ou en faisant quelque chose ou en voyant les gens faire quelque chose qui était de leur ressort. À la pointe de l’île de la Cité, au-dessous du Pont-Neuf, où se trouvait la statue d’Henri IV, l’île finissait en pointe comme l’étrave aiguisée d’un navire, et il y avait là un petit parc, au bord de l’eau, avec de beaux marronniers, énormes et largement déployés, et dans les trous et les remous qu’engendrait le mouvement de l’eau contre les rives, il y avait d’excellents coins pour la pêche. On descendait dans le parc par un escalier pour regarder les pêcheurs qui se tenaient là et sous le grand pont. Les endroits poissonneux changeaient selon le niveau du fleuve, et les pêcheurs utilisaient de longues cannes mises bout à bout, mais péchaient avec de très bons avançons, des engins légers et des flotteurs de plume et ils amorçaient leur coin de façon fort experte. Ils attrapaient toujours quelque chose et faisaient souvent de fort bonnes pêches de *goujons*. Ceux-ci se mangent frits, tout entiers, et je pouvais en dévorer des platées. Leur chair était tendre et douce, avec un parfum meilleur encore que celui de la sardine fraîche, et pas du tout huileuse, et nous les mangions avec les arêtes, sans rien en laisser.

L’un des meilleurs endroits, pour en manger, était un restaurant en plein air, construit au-dessus du fleuve, dans le Bas-Meudon. Nous y allions quand nous avions de quoi nous payer un petit voyage hors du quartier.

On l’appelait « La Pêche miraculeuse » et l’on y buvait un merveilleux vin blanc qui ressemblait à du muscadet. Le cadre était digne d’un conte de Maupassant, et l’on y avait une vue sur le fleuve, comme Sisley en a peint. Mais ce n’était pas la peine d’aller si loin pour déguster une friture de goujons. Il y en avait de délicieuses dans l’île Saint-Louis.

Je connaissais plusieurs des pêcheurs qui écumaient les coins poissonneux de la Seine, entre l’île Saint-Louis et la place du Vert-Galant, et parfois, si le ciel était clair, il m’arrivait d’acheter un litre de vin, un morceau de pain et de la charcuterie et je m’asseyais au soleil et lisais l’un des livres que je venais d’acheter et observais les pêcheurs.

Les auteurs de récits de voyages ont décrit les pêcheurs de la Seine comme des fous qui ne prennent jamais rien. Mais leur industrie était sérieuse et profitable. La plupart d’entre eux étaient de petits retraités qui ne savaient pas encore que leurs pensions seraient réduites à rien par l’inflation, ou des passionnés qui y passaient leurs journées ou demi-journées de congé. On prenait plus de poisson à Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne, et à chaque extrémité de Paris, mais on pouvait faire de bonnes pêches à Paris même. Je ne péchais pas, faute de matériel, et je préférais économiser l’argent pour m’équiper en vue de mes parties de pêche en Espagne. À cette époque je ne savais jamais à quel moment j’aurais fini de travailler, ni quand je serais obligé de m’absenter et je ne voulais pas commencer à m’intéresser à la pêche qui a ses bons et ses mauvais moments. Mais je n’en observais pas moins avec attention les pêcheurs, cela m’intéressait et me profitait, et j’étais toujours heureux de constater que certains pouvaient pêcher dans la ville elle-même, avec tout le sérieux et l’application requis, et rapporter quelques bonnes *fritures* chez eux, à leurs familles.

Avec les pêcheurs et la vie sur le fleuve, les belles péniches et leurs mariniers, vivant à bord, les remorqueurs avec leurs cheminées qui se rabattaient d’avant en arrière au passage des ponts, tirant tout un train de péniches, les grands ormes sur les berges de pierre, le long du fleuve, les platanes, et, par endroits, les peupliers, je ne pouvais jamais me sentir seul au bord de la Seine. Il y avait tant d’arbres dans la ville, que vous pouviez voir le printemps se rapprocher de jour en jour jusqu’au moment où une nuit de vent chaud l’installerait dans la place, entre le soir et le matin. Parfois d’ailleurs les lourdes pluies froides le faisaient battre en retraite et il semblait qu’il ne viendrait jamais et que ce serait une saison de moins dans votre vie. C’était le seul moment de vraie tristesse à Paris, car il y avait là quelque chose d’anormal. Vous vous attendez à être triste en automne. Une

partie de vous-même meurt chaque année, quand les feuilles tombent des arbres dont les branches demeurent nues sous le vent et la froide lumière hivernale ; mais vous savez déjà qu'il y aura toujours un printemps, que le fleuve coulera de nouveau après la fonte des glaces. Aussi, quand les pluies froides tenaient bon et tuaient le printemps, on eût dit la mort inexplicable d'un adolescent.

Et même si le printemps finissait toujours par venir, il était terrifiant de penser qu'il avait failli succomber.

# UN FAUX PRINTEMPS

Quand le printemps venait, même le faux printemps, il ne se posait qu'un seul problème, celui d'être aussi heureux que possible. Rien ne pouvait gâter une journée, sauf les gens, et si vous pouviez vous arranger pour ne pas avoir de rendez-vous, la journée n'avait pas de frontières. C'était toujours les gens qui mettaient des bornes au bonheur, sauf ceux, très rares, qui étaient aussi bienfaisants que le printemps lui-même.

Comme d'autres matins de printemps, je m'étais mis au travail très tôt, tandis que ma femme dormait encore. Les fenêtres étaient grandes ouvertes et les pavés de la rue séchaient après la pluie. Le soleil séchait les façades humides des maisons en face de ma fenêtre. Les boutiques avaient encore leurs volets. Le troupeau de chèvres remonta la rue au son du pipeau et une voisine, au-dessus de nous, sortit sur le trottoir avec un grand pot. Le chevrier choisit l'une des chèvres laitières noires, aux pis lourds, pour la traire dans le pot, tandis que le chien poussait le troupeau vers le trottoir. Les chèvres regardaient autour d'elles, tordant le cou comme des touristes devant un paysage. Le chevrier prit l'argent, remercia la femme, et poursuivit sa route vers le haut de la rue en soufflant dans son pipeau et le chien guidait le troupeau hochant des cornes.

Je me remis à écrire et la voisine remonta l'escalier avec son lait de chèvre. Elle portait des chaussons à semelles de feutre qui servent à cirer les parquets et je n'entendis que sa respiration précipitée quand elle s'arrêta sur le palier, puis le bruit de sa porte. Le chevrier n'avait pas d'autre client dans notre immeuble.

Je décidai de descendre acheter un journal hippique du matin. Il n'y avait pas un seul quartier assez pauvre pour qu'on n'y pût trouver au moins un exemplaire d'un quotidien de ce genre, mais il fallait s'y prendre tôt, un jour comme celui-là. J'en trouvai un dans la rue Descartes, au coin de la place de la Contrescarpe. Les chèvres descendaient la rue Descartes et je respirai profondément et me dépêchai de rentrer et de grimper les escaliers pour finir mon travail à temps. J'avais été tenté de rester dehors et de descendre la rue matinale à la suite des chèvres. Mais avant de me remettre à la tâche, je jetai un regard sur le journal. Il y avait des courses à Enghien, dont le petit hippodrome, traître et charmant, était le paradis des outsiders.

Ce jour-là, donc, quand j'aurais achevé mon travail, nous irions aux courses. J'avais reçu quelque argent du journal de Toronto pour lequel j'écrivais, en qualité de correspondant, et nous avions besoin d'un bon tuyau s'il était possible d'en obtenir. Ma femme avait parié un jour, à Auteuil, sur un cheval nommé Chèvre d'Or, qui portait le numéro 121, et qui avait vingt longueurs d'avance quand il était tombé, au dernier obstacle, entraînant dans sa chute une bonne partie de nos économies… de quoi nous permettre de vivre six mois. Nous tâchions de ne jamais y penser. Nous avions du bénéfice, cette année-là, avant Chèvre d'Or.

« Avons-nous assez d'argent pour jouer comme il faut, Tatie ? demanda ma femme.

— Non. On rejouera ce qu'on aura gagné, au fur et à mesure. À moins que tu ne préfères dépenser l'argent pour autre chose.

— Bien, dit-elle.

— Je sais. C'est très dur, et j'ai été très pointilleux et très méchant pour l'argent.

— Non, dit-elle. Mais… »

Je savais combien j'avais été sévère et combien la vie avait été difficile. Celui qui fait son travail et en retire des satisfactions n'est pas aussi affecté par la pauvreté. Je pensais aux baignoires et aux douches et au tout-à-l'égout, comme à des choses dont jouissaient des gens qui nous étaient inférieurs ou dont nous profitions seulement quand nous étions en voyage, ce qui nous arrivait souvent. Il y avait quand même un établissement de bains publics au bas de la rue, près des quais. Ma femme ne s'était

jamais plainte de ces choses, pas plus qu'elle n'avait pleuré quand Chèvre d'Or était tombé. Elle avait pleuré pour le cheval, je m'en souvenais, mais pas pour l'argent. Je m'étais montré stupide au sujet de la veste d'agneau gris quand elle en avait eu besoin et j'avais adoré cette veste après qu'elle l'eut achetée. Je m'étais conduit stupidement en d'autres occasions aussi. Tout cela faisait partie de la lutte contre la pauvreté, une lutte qu'on ne pouvait gagner qu'en évitant de dépenser. Particulièrement quand on achète des tableaux au lieu d'acheter des vêtements. Mais, à cette époque, nous ne nous considérions pas comme des pauvres. Nous ne l'acceptions pas. Nous nous sentions supérieurs, et parmi les gens que nous regardions de haut et méprisions à juste titre, il y en avait qui étaient riches. Il ne m'avait jamais paru étonnant de porter des chemisettes en guise de sous-vêtements, pour avoir chaud. Seuls des riches auraient trouvé cela bizarre. Nous mangions bien et pour pas cher, nous buvions bien et pour pas cher, et nous dormions bien, et au chaud, ensemble, et nous nous aimions.

« Je crois que nous devrions y aller, dit ma femme. Il y a si longtemps que nous n'y sommes pas allés. Nous emporterons le déjeuner et du vin. Je préparerai de bons sandwiches.

— Nous irons en train. Ça ne coûte pas cher. Mais n'y allons pas si tu n'es pas d'accord. Quoi que nous fassions, ce sera toujours agréable. Il fait si beau !

— Je crois que nous devrions y aller.

— Tu ne préférerais pas dépenser l'argent pour autre chose ?

— Non », dit-elle avec arrogance. Elle avait de ravissantes pommettes haut perchées et arrogantes. « Nous sommes ce que nous sommes, après tout ? »

Ainsi, nous quittâmes Paris, par le train de la gare du Nord, à travers la partie la plus sale et la plus triste de la ville. Puis il fallut marcher, de la gare à l'oasis du champ de courses. Il était tôt et nous nous assîmes sur mon imperméable sur la pelouse fraîchement tondue, pour déjeuner et boire à notre bouteille de vin blanc et contempler la vieille tribune d'honneur et les petits kiosques de bois brun où l'on prenait les paris, l'herbe verte de la piste et le vert plus sombre des haies et l'éclat brun des rivières et les murettes de pierre blanchies à la chaux et les barrières et les poteaux blancs, le paddock sous les arbres aux feuilles toutes neuves et les premiers chevaux amenés au paddock. Nous bûmes encore un peu de vin et étudiâmes la liste des partants dans le journal et ma femme s'étendit sur l'imperméable pour dormir, face au soleil. Je partis à la découverte et rencontrai quelqu'un que j'avais connu dans le temps, à San Siro, l'hippodrome de Milan. Il me donna deux chevaux.

« Ça ne sera pas le gros paquet, remarque bien. Mais faut quand même pas laisser tomber. »

Le premier des deux rapporta douze contre un et nous avions misé sur lui la moitié de notre argent. Il avait magnifiquement sauté et pris le commandement à l'extérieur et gagné avec quatre longueurs d'avance. Nous mîmes la moitié de l'argent de côté pour risquer l'autre moitié sur le second cheval qui prit la tête dès le départ, franchit toutes les haies en première position, et conserva son avance sur le plat tout juste jusqu'à la ligne d'arrivée, tandis que le favori regagnait du terrain sur lui à chaque foulée et que les deux jockeys cravachaient à tour de bras.

Nous allâmes prendre une coupe de champagne au bar, sous la tribune, en attendant de connaître le rapport.

« Mon Dieu, c'est très éprouvant, les courses, dit ma femme. Tu as vu comme l'autre cheval rattrapait le nôtre ?

— J'en ai encore mal à l'estomac.

— Combien va-t-il rapporter ?

— La *cote* était de dix-huit contre un. Mais il peut y avoir eu des paris de dernière minute. »

Les chevaux revenaient ; le nôtre était trempé de sueur. Il ouvrait grands les naseaux pour respirer, et le jockey le flattait de la main.

« Le pauvre, dit ma femme. Nous, il nous suffit de miser. »

Nous les regardâmes passer, et nous bûmes une autre coupe de champagne et l'on annonça le

rapport : 85. Cela voulait dire qu'on paierait quatre-vingt-cinq francs pour une mise de dix francs.

« On a dû mettre un tas d'argent sur lui, juste à la fin », dis-je.

Mais nous avions gagné beaucoup d'argent, une somme très importante pour nous, et maintenant nous avions à la fois le printemps et l'argent. Je pensai qu'il ne nous en fallait pas plus. Après une journée comme celle-là, nous nous réservions, chacun, un quart des bénéfices pour nos dépenses personnelles, et affections le reste, c'est-à-dire la moitié, à un budget spécial, réservé aux courses. Un budget secret dont je tenais les comptes séparément.

Un autre jour, plus tard, la même année, au retour d'un de nos voyages, où nous avions eu de la chance encore une fois sur un champ de courses, nous nous étions arrêtés chez Prunier, pour prendre place au bar, après avoir examiné les merveilles aux prix dûment affichés à la devanture. Nous prîmes des huîtres et du *crabe à la mexicaine*, avec quelques verres de sancerre. Puis nous rentrâmes à pied par les Tuileries, dans la nuit tombante. Nous nous arrêtâmes pour contempler, par-dessous l'Arc du Carrousel, l'étendue sombre des jardins, avec les lumières de la Concorde au-delà de cette masse d'ombre, et, plus loin encore, le long chapelet lumineux qui montait vers l'Arc de Triomphe. Puis nous regardâmes le Louvre tout noir, derrière nous, et je dis :

« Crois-tu vraiment que les trois arcs sont sur la même ligne droite ? Ces deux-là et le *Sermione* de Milan ?

— Je ne sais pas, Tatie. On dit ça et ce sont des choses qu'on devrait pouvoir vérifier. Tu te rappelles, quand nous nous sommes retrouvés en plein printemps, sur le versant italien du Saint-Bernard après avoir fait toute l'ascension dans la neige, et quand toi et Chink et moi avons marché toute la journée, avec le printemps, jusqu'à Aoste ?

— Chink appelait cela « la traversée du Saint-Bernard en chaussures de ville ». Tu te rappelles tes chaussures ?

— Mes pauvres chaussures. Tu te rappelles la coupe de fruits que nous avons mangée chez Biffi, à la Calleria, avec du capri, et les pêches fraîches et les fraises des bois dans un grand verre à pied, avec de la glace ?

— C'est ce jour-là que j'ai commencé à me poser des questions au sujet des trois arcs.

— Je me rappelle le *Sermione*. Il ressemble à cet arc-ci.

— Tu te rappelles l'auberge d'Aigle, où Chink et toi vous étiez assis dans le jardin pour lire, pendant que je péchais ?

— Oui, Tatie. »

Je me rappelais le Rhône, étroit et gris, et charriant de la neige fondante, et les deux torrents à truites, de part et d'autre, le Stockalper et le canal du Rhône. Le Stockalper était vraiment clair, ce jour-là, et le canal encore plein de ténèbres.

« Tu te rappelles quand les marronniers étaient en fleur et comment j'essayais de me rappeler une histoire que Jim Gamble, je crois, m'avait racontée au sujet d'une glycine et dont je n'ai pas pu me souvenir ?

— Oui, Tatie, et toi et Chink vous parliez toujours de la façon dont un écrivain peut se rapprocher davantage de la vérité, en supprimant les descriptions pour ne garder seulement que l'action. Je me rappelle absolument tout. Parfois c'était lui qui avait raison, et parfois c'était toi. Je me rappelle les éclairages et les sujets, et les formes dont vous discutiez. »

Nous avions franchi les guichets du Louvre et, après avoir traversé la rue, nous étions sur le pont, penchés au-dessus du parapet pour regarder le fleuve.

« Tous les trois, nous discutions à propos de tout et toujours à propos de quelque chose de précis, et nous nous moquions les uns des autres. Je me rappelle absolument tout ce que nous avons fait et tout ce que nous avons dit au cours de ce voyage, dit Hadley. Vraiment. À propos de tout. Quand vous discutiez, Chink et toi, je participais toujours à la conversation. Je n'étais pas traitée en épouse,

comme chez Miss Stein.

— Je voudrais me rappeler l'histoire de la glycine.

— Ce n'était pas l'histoire qui importait, c'était la glycine, Tatie.

— Tu te rappelles que j'avais rapporté du vin d'Aigle, au chalet ? On me l'avait vendu à l'auberge. On m'avait dit que ça irait bien avec les truites. Nous l'avons enveloppé dans des numéros de *La Gazette de Lucerne*, je crois.

— Le vin de Sion était encore meilleur. Tu te rappelles comment Mme Gangeswisch a préparé les truites *au bleu*, quand nous sommes rentrés au chalet ? Elles étaient si bonnes, ces truites, Tatie, et nous avons bu le vin de Sion et déjeuné dehors, sur le perron devant les montagnes qui descendaient plus bas encore, et l'on pouvait voir jusqu'à l'autre rive du lac et regarder la Dent du Midi avec de la neige jusqu'à mi-hauteur, et les arbres à l'embouchure du Rhône, là où il se jette dans le lac.

— Nous regrettons toujours l'absence de Chink en hiver et au printemps.

— Toujours. Et je le regrette encore maintenant, après tout ce temps. »

Chink était un soldat de carrière qui était passé directement de l'École de Sandhurst au champ de bataille de Mons. Je l'avais rencontré pour la première fois en Italie et il avait été mon meilleur ami, puis notre meilleur ami, pendant longtemps. Il passait ses permissions avec nous.

« Il va tâcher d'obtenir une permission, au printemps prochain. Il a écrit de Cologne, la semaine dernière.

— Je sais. Mais il nous faut vivre le présent et ne pas en perdre une minute.

— Nous observons en ce moment l'eau qui heurte le pilier du pont. Regarde ce qu'on peut voir, là d'où vient le fleuve. »

Nous regardâmes, et tout était là : notre fleuve et notre ville, et l'île de notre ville.

« Nous avons trop de chance, dit-elle. J'espère que Chink viendra. Il veille sur nous, quand il est là.

— Ce n'est pas ce qu'il pense.

— Bien sûr que non.

— Il pense que nous explorons, tous ensemble.

— C'est vrai. Mais tout dépend de ce qu'on explore. »

Nous avions traversé le pont et nous étions maintenant sur l'autre rive, la nôtre.

« Est-ce que tu n'as pas de nouveau faim ? dis-je. Tout le temps en train de parler et de marcher !

— Bien sûr, Tatie. Tu n'as pas faim, toi ?

— Allons dans un magnifique endroit et faisons un dîner vraiment sensationnel.

— Où ?

— Chez Michaud ?

— Très bien, et c'est tout près. »

Ainsi nous remontâmes la rue des Saints-Pères jusqu'au coin de la rue Jacob en nous arrêtant pour regarder les tableaux et les meubles aux devantures. Nous fîmes halte devant le restaurant Michaud pour lire le menu affiché à l'entrée. La salle était pleine et nous attendîmes dehors le départ de quelque dîneur en surveillant les tables où l'on en était déjà au café.

La marche nous avait affamés de nouveau, et Michaud était un restaurant coûteux et troublant pour nous. C'était là que Joyce prenait ses repas avec sa famille – lui et sa femme assis, le dos au mur ; Joyce étudiant le menu à travers ses épaisses lunettes, brandissant la carte d'une seule main ; Nora, à côté de lui, mangeant avec appétit mais raffinement ; Giorgio, de dos, mince, trop élégant, la nuque luisante ; Lu ci a, fillette en pleine croissance, avec sa lourde chevelure bouclée – parlant tous italien.

Debout, devant ce restaurant, je me demandais si tout ce que nous avions ressenti sur le pont n'était pas dû à la faim. Je posai la question à ma femme, et elle dit :

« Je ne sais pas, Tatie. Il y a tant de sortes de faim. Et il y en a plus encore au printemps. Mais c'est fini maintenant. La mémoire est aussi une faim. »

Je devenais stupide et en voyant, à travers la porte vitrée, servir deux *tournedos*, je compris que j'avais simplement faim, le plus naturellement du monde.

« Tu as dit que nous avions eu de la chance aujourd'hui. C'est vrai. Mais nous avions des tuyaux et l'on nous avait bien conseillés. »

Elle rit.

« Je ne pensais pas aux courses. Tu prends tout au pied de la lettre. Je voulais parler d'une autre sorte de chance.

— Je ne crois pas que Chink s'intéresse aux courses, dis-je, sans m'appesantir sur ma stupidité.

— Non, ça ne l'intéresserait que s'il pouvait courir lui-même.

— Est-ce que tu ne veux plus aller aux courses ?

— Bien sûr que si. Et maintenant nous pourrons y retourner quand nous voudrons.

— Mais tu veux vraiment y aller ?

— Naturellement. Toi aussi, n'est-ce pas ? »

Nous fîmes un merveilleux repas chez Michaud, quand nous pûmes enfin pénétrer dans le restaurant ; mais quand nous eûmes terminé et qu'il ne fut plus question d'attribuer à la faim le sentiment qui ressemblait à une faim, et qui nous avait saisis lorsque nous nous trouvions sur le pont, ce sentiment subsistait en nous. Il subsistait alors que nous prenions l'autobus pour rentrer. Il subsistait quand nous entrâmes dans la chambre, et, alors même que nous étions couchés et que nous avions fait l'amour dans le noir, il subsistait encore. Quand je m'éveillai devant les fenêtres largement ouvertes et vis le clair de lune sur les toits des hautes maisons, il subsistait. J'abritai mon visage du clair de lune, dans l'ombre, mais je ne pouvais dormir et restai éveillé, l'esprit obsédé. Nous nous étions réveillés deux fois l'un et l'autre, au cours de la nuit, et ma femme dormait paisiblement, maintenant, le visage éclairé par la lune. Je tentai de bannir cette obsession. C'était trop stupide. La vie m'avait paru si simple ce matin-là, quand, au réveil, j'avais découvert le faux printemps et entendu le pipeau du berger conduisant ses chèvres, et lorsque j'étais sorti pour acheter le journal des courses.

Mais Paris était une très vieille ville et nous étions jeunes et rien n'y était simple, ni même la pauvreté, ni la richesse soudaine, ni le clair de lune, ni le bien, ni le mal, ni le souffle d'un être endormi à vos côtés dans le clair de lune.

# UNE OCCUPATION ABANDONNÉE

Nous allâmes courir ensemble bien souvent encore cette année-là et les années suivantes, quand j'avais fini mon travail assez tôt, le matin, et cela plaisait à Hadley, et parfois même elle se passionnait. Mais il ne s'agissait pas de courses en montagne, dans les alpages, au-dessus de la plus haute forêt, ni de retours, la nuit, vers le chalet, ni d'escalades avec Chink, notre meilleur ami, pour nous retrouver, au-delà d'un col, dans un autre pays. Il ne s'agissait même pas de courses à proprement parler. Nous appelions cela « courir », mais il s'agissait seulement de miser sur des chevaux.

Les courses ne nous séparèrent pas ; seuls les gens purent nous séparer ; mais, pendant longtemps, la passion des courses s'installa auprès de nous, comme une amie exigeante. C'était d'ailleurs là une façon indulgente de voir les choses. Moi qui étais si intransigeant quand il s'agissait des êtres et de leur pouvoir destructeur, je tolérais cette amie qui était la plus fourbe, la plus belle, la plus troublante, la plus vicieuse et la plus exigeante parce qu'elle pouvait nous être profitable. Mais pour la rendre profitable il eût fallu s'y consacrer à plein temps, et plus encore, et je ne disposais pas de mon temps. Mais je me justifiais vis-à-vis de moi-même en prétendant qu'elle m'inspirait, bien que, finalement, quand tout ce que j'avais écrit fut perdu, il n'en subsista qu'une seule histoire de courses, dont le texte s'était trouvé confié à la poste.

J'allais seul aux courses, plus souvent désormais, et je m'en occupais assidûment et même trop. Je travaillais sur deux hippodromes à la fois, au cours de leurs saisons respectives et dans la mesure du possible : Auteuil et Enghien. Pour essayer de miser intelligemment, il fallait s'en occuper toute la journée et cela ne rapportait guère. Les calculs n'étaient exacts que sur le papier. Il suffisait d'acheter un journal pour être tout aussi avancé.

Il vous fallait assister aux courses d'obstacles du haut de la tribune d'Auteuil et y grimper vite pour voir ce que faisait chaque cheval, et voir quel cheval aurait pu gagner, et pourquoi il n'avait pas gagné, et vérifier peut-être qu'il n'avait pas donné toute sa mesure. Il vous fallait surveiller les cotes et tous les éléments susceptibles de modifier le sort d'une course chaque fois qu'un cheval que vous suiviez prenait le départ et il vous fallait savoir comment il se comportait et finalement réussir à apprendre quand l'écurie miserait sur lui. Il pouvait toujours être battu, même dans ce cas, mais il vous fallait au moins connaître ses chances. C'était là beaucoup de travail, mais à Auteuil il était magnifique d'assister à chaque réunion, dans la mesure du possible, aux courses loyales, entre des chevaux réputés, et vous finissiez par connaître le champ de courses aussi bien que n'importe quel endroit que vous eussiez jamais fréquenté. Vous connaissiez beaucoup de monde, en fin de compte, des jockeys et des entraîneurs, et des propriétaires et trop de chevaux et trop de choses.

En principe, je ne jouais que si j'avais un cheval sur qui miser, mais je trouvais parfois des chevaux en qui nul n'avait confiance, sauf les hommes qui les entraînaient et les montaient, et qui gagnaient course sur course, alors que j'avais misé sur eux. J'abandonnai finalement cette occupation parce que cela me prenait trop de temps, que je m'y intéressais trop et que j'en savais trop long sur ce qui se passait à Enghien et aussi sur les hippodromes de plat.

Quand je cessai de m'intéresser professionnellement aux courses, je me sentis heureux, mais j'avais conscience d'un vide en moi. J'appris, à la même époque, que tout ce qu'on abandonne, bon ou mauvais, laisse un sentiment de vide. Mais si c'était quelque chose de mauvais, le vide se comblait tout seul. Dans le cas contraire, il fallait trouver quelque chose de meilleur pour refaire le plein. Je transférai au budget commun les fonds secrets destinés aux courses et me sentis détendu et plein de mérite.

Le jour où je renonçai aux courses, je traversai la Seine pour bavarder avec mon ami Mike Ward au

guichet des voyages de la banque Guaranty Trust qui se trouvait alors au coin de la rue des Italiens et du boulevard des Italiens. J'y déposai le montant des fonds secrets, sans en souffler mot à personne. Je n'inscrivis même pas l'opération sur mon chéquier, me contentant de m'en souvenir.

« On déjeune ensemble ? demandai-je à Mike.

— Pour sûr, mon vieux. Chic de pouvoir le faire. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas aux courses ?

— Non. »

Nous déjeunâmes, square Louvois, dans un très bon bistrot, tout simple, où l'on servait un merveilleux vin blanc. De l'autre côté du square, se trouvait la Bibliothèque nationale.

« Tu n'as jamais beaucoup fréquenté les champs de courses, Mike ? dis-je.

— Non. Pas depuis très longtemps.

— Pourquoi as-tu lâché ?

— Sais pas, dit Mike. Oui, je sais. Si tu as besoin de parier pour être empaumé par ce que tu vois, c'est que ça ne vaut pas la peine d'être vu.

— Tu n'y vas plus jamais ?

— Des fois, pour une grande course avec de très bons chevaux. »

Nous étalions du pâté sur le bon pain du bistrot et buvions le vin blanc.

« Tu t'y es vraiment beaucoup intéressé, Mike ?

— Oh ! oui.

— Qu'est-ce que tu as trouvé de mieux ?

— Les courses de vélos.

— Vraiment ?

— Tu n'as pas besoin de jouer. Tu ne fais que regarder.

— Les chevaux, ça prend du temps.

— Trop de temps. Tout le temps. Je n'aime pas les gens des champs de courses.

— Je les trouvais très intéressants.

— Sûrement. Tu t'en sors bien ?

— Très bien.

— Laisser tomber, c'est une bonne chose, dit Mike.

— J'ai laissé tomber.

— Pas commode. Écoute, vieux, on va aller aux courses de vélos, un de ces jours. »

C'était quelque chose de nouveau et de passionnant, et je n'y connaissais encore presque rien. Mais je ne commençai pas tout de suite. Cela vint plus tard. Cela devint une partie importante de notre existence quand la première partie de ce que nous avait apporté Paris s'en fut allée à vau-l'eau.

Mais, pour un temps, il nous parut déjà suffisant de nous retrouver dans notre quartier, loin des champs de courses, et de miser sur notre propre vie et sur notre travail et sur les peintres que nous connaissions, sans chercher à vivre du jeu en déguisant son nom. J'ai commencé à écrire beaucoup de récits sur les courses cyclistes, mais je n'ai jamais rien écrit d'aussi intéressant que les courses elles-mêmes, sur piste, couverte ou non, et sur route.

Mais j'évoquerai le Vélodrome d'Hiver, dans la lumière fumeuse de l'après-midi, et les pistes de bois très relevées et le crissement des pneus sur le bois, au passage des coureurs, l'effort et la tactique de chaque coureur grimpant et plongeant alternativement dans les virages, chacun faisant corps avec sa machine ; j'évoquerai la magie du *demi-fond,* le bruit des motos avec leurs rouleaux, montées par les *entraîneurs,* coiffés du casque pesant, contre les chutes, cambrés en arrière dans leurs lourdes combinaisons de cuir pour mieux abriter contre la résistance de l'air leurs coureurs, casqués plus légèrement, courbés très bas sur leurs guidons, leurs jambes tournant les grands pédaliers dentés, la roue avant, plus petite, frôlant le rouleau derrière la moto, qui offrait au coureur un abri, et les duels

qui étaient ce qu'on pouvait voir de plus poignant, le pat-pat des motos, et les coureurs épaule contre épaule, roue contre roue, montant, descendant dans les virages, tournant à une allure meurtrière, jusqu'à ce que l'un d'eux, incapable de suivre plus longtemps le train, lâchât prise, se heurtant soudain au mur épais de l'air dont il avait été protégé jusque-là.

Il y avait tant de sortes de courses différentes. Les courses de vitesse pures et simples, soit par manches, soit en une seule épreuve, où les concurrents faisaient du surplace pendant plusieurs secondes, en espérant que leur adversaire prendrait le commandement, avant de faire lentement un premier tour et plonger tout soudain dans la folie de la pure vitesse.

Il y avait aussi des rencontres de deux heures par équipes de deux, avec des séries de sprints à chaque manche, pour meubler l'après-midi ; l'aventure solitaire d'un homme contre la montre, dans l'absolu de la vitesse ; si belles et si terriblement dangereuses, les courses de cent kilomètres sur la grande piste de bois de cinq cents mètres au stade Buffalo ; le stade en plein air de Montrouge où l'on courait derrière de grosses motocyclettes ; Linart, le grand champion belge qu'on appelait « le Sioux » à cause de son profil, et qui baissait la tête pour aspirer du cherry-brandy grâce à un tube souple relié à une bouillotte en caoutchouc, sous son maillot, lorsqu'il en avait besoin, pour augmenter encore sa vitesse sauvage, vers la fin d'une épreuve ; et les championnats de France derrière de grosses motos, sur la grande piste en ciment de six cent soixante-six mètres, au Parc des Princes, près d'Auteuil, le parcours le plus traître de tous, où nous vîmes tomber le grand coureur Ganay et entendîmes craquer son crâne, sous le casque, comme craque un œuf dur que l'on casse sur une pierre pour l'éplucher, au cours d'un pique-nique. Il me faudrait évoquer le monde étrange des Six-Jours et les merveilleuses courses routières en montagne. On n'en a jamais parlé correctement qu'en français, et tous les termes techniques sont français, de sorte qu'il m'est très difficile d'écrire sur ce sujet. Mike avait raison : il n'était pas besoin de jouer de l'argent. Mais cela appartient à une autre de mes périodes parisiennes.

# LA FAIM EST UNE BONNE DISCIPLINE

Il y avait de quoi se sentir très affamé, quand on ne mangeait pas assez, à Paris ; de si bonnes choses s'étalaient à la devanture des boulangeries, et les gens mangeaient dehors, attablés sur le trottoir, de sorte que vous étiez poursuivi par la vue ou le fumet de la nourriture. Quand vous aviez renoncé au journalisme et n'écriviez plus que des contes dont personne ne voulait en Amérique, et quand vous aviez expliqué chez vous que vous déjeuniez dehors avec quelqu'un, le meilleur endroit où aller était le jardin du Luxembourg car l'on ne voyait ni ne sentait rien qui fût à manger tout le long du chemin, entre la place de l'Observatoire et la rue de Vaugirard. Une fois là, vous pouviez toujours aller au musée du Luxembourg et tous les tableaux étaient plus nets, plus clairs et plus beaux si vous aviez le ventre vide et vous sentiez creusé par la faim. J'appris à comprendre bien mieux Cézanne et à saisir vraiment comment il peignait ses paysages, quand j'étais affamé. Je me demandais s'il avait faim, lui aussi, lorsqu'il peignait ; mais j'en vins à penser que, peut-être, il oubliait tout simplement de manger. C'était là une des pensées irréfléchies mais lumineuses qui vous venaient à l'esprit quand vous étiez privé de sommeil ou affamé. Plus tard, je pensai que Cézanne devait être affamé d'une façon différente.

Après avoir quitté le Luxembourg, vous pouviez descendre par l'étroite rue Férou jusqu'à la place Saint-Sulpice, où l'on ne trouvait pas de restaurants, non plus, et où il n'y avait qu'un square tranquille, avec des bancs et des arbres, une fontaine avec des lions, et des pigeons qui se promenaient sur l'asphalte et se perchaient sur les statues des évêques. Il y avait aussi l'église et des boutiques où l'on vendait des objets pieux et des vêtements sacerdotaux, du côté nord.

À partir de là, vous ne pouviez poursuivre votre route en direction de la Seine sans passer devant des marchands de fruits, de légumes, de vin, ou des boulangeries-pâtisseries. Mais en choisissant votre itinéraire avec soin, vous pouviez prendre à droite, tourner autour de la vieille église de pierre grise et blanche, et atteindre la rue de l'Odéon, et tourner encore à droite en direction de la librairie de Sylvia Beach sans rencontrer en chemin trop d'endroits où se procurer de quoi manger. La rue de l'Odéon était dépourvue de toute tentation alimentaire jusqu'à la place de l'Odéon où se tenaient trois restaurants.

Au moment où vous atteigniez le 12, rue de l'Odéon, vous aviez eu le temps de maîtriser votre faim, mais toutes vos perceptions étaient aiguisées de nouveau. Les photos vous semblaient différentes et vous dénichiez des livres que vous n'aviez jamais aperçus jusqu'alors.

« Vous êtes trop maigre, Hemingway, disait Sylvia. Est-ce que vous mangez à votre faim ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que vous avez pris, pour déjeuner ? »

Des crampes torturaient mon estomac et je disais :

« Je rentre justement déjeuner chez moi.

— À trois heures ?

— Je ne savais pas qu'il était si tard.

— Adrienne m'a dit l'autre jour qu'elle voulait vous avoir à dîner, vous et Hadley. Nous allons aussi inviter Fargue. Vous aimez bien Fargue, n'est-ce pas ? Ou Larbaud. Vous l'aimez ? Je sais que vous l'aimez bien. Ou quelqu'un que vous aimiez vraiment. Voulez-vous en parler à Hadley ?

— Je sais qu'elle serait enchantée.

— Je lui enverrai un *pneu*. Est-ce que vous ne travaillez pas trop pour quelqu'un qui ne mange pas convenablement ?

— Je ferai attention.

— Rentrez chez vous maintenant, avant qu'il ne soit trop tard pour déjeuner.

— On me gardera ma part.

— Ne prenez pas un repas froid, non plus. Faites un bon déjeuner chaud.

— Est-ce qu'il n'y a pas de courrier pour moi ?

— Je ne crois pas. Mais laissez-moi vérifier. »

Elle vérifia et trouva une note et leva les yeux d'un air heureux et ouvrit ensuite l'une des portes de son secrétaire.

« Ceci est arrivé pendant que j'étais sortie », dit-elle. C'était une lettre et elle semblait contenir de l'argent. « Wedderkop, dit Sylvia.

— Cela doit venir du *Der Querschnitt*. Avez-vous vu Wedderkop ?

— Non, mais il est venu avec George. Vous le verrez, n'ayez crainte. Peut-être voulait-il vous payer d'abord.

— Il y a six cents francs. Il dit que c'est seulement un acompte.

— Je suis rudement contente que vous m'ayez rappelé de vérifier. Ce cher Mr *Awfully Nice*[3].

— C'est diablement drôle que l'Allemagne soit le seul pays où je puisse caser quelque chose : chez lui et au *Frankfurter Zeitung*.

— Je sais. Mais ne vous tourmentez pas sans cesse. Vous pouvez vendre des contes à Ford, dit-elle pour me taquiner.

— Trente francs la page. Un conte tous les trois mois dans *The Transatlantic* – un conte de cinq pages – cela fait cent cinquante francs par trimestre. Six cents francs par an.

— Mais, Hemingway, ne vous occupez pas de ce que vos contes vous rapportent tout de suite. L'important, c'est que vous puissiez les écrire.

— Je sais. Je peux les écrire. Mais personne ne veut me les prendre. Je ne gagne plus rien depuis que j'ai abandonné le journalisme.

— On vous les prendra un jour. Voyez. On vient juste de vous en payer un.

— Désolé, Sylvia. Excusez-moi d'en avoir parlé.

— Vous excuser de quoi ? Parlez de cela ou d'autre chose, tant que vous voudrez. Ne savez-vous pas que les auteurs ne parlent jamais que de leurs ennuis ? Mais promettez-moi de ne pas vous faire de souci et de manger à votre faim.

— Je vous le promets.

— Alors, rentrez déjeuner chez vous. »

Une fois dehors, dans la rue de l'Odéon, je m'en voulus de m'être fait plaindre ainsi. J'avais choisi délibérément une ligne de conduite et je me conduisais avec stupidité. J'aurais dû acheter un grand morceau de pain au lieu de sauter un repas. Je sentais déjà le goût de la belle croûte dorée. Mais le pain dessèche le palais si l'on ne boit rien. Tu n'es qu'un pleurnicheur, un sale martyr en toc, me dis-je à moi-même. Tu abandonnes le journalisme de ton plein gré. Ton crédit est intact et Sylvia t'aurait prêté de l'argent. Elle en a des tas. Pour sûr. Et la prochaine fois tu transigerais sur un autre point. La faim est bonne pour la santé et les tableaux te paraissent plus beaux quand tu as faim. Mais il est tout aussi merveilleux de manger et sais-tu où tu vas aller manger de ce pas ?

Tu vas aller manger et boire un coup chez Lipp.

Il ne fallait pas longtemps pour aller chez Lipp et le plaisir de m'y rendre était accru par les sensations que me rapportaient, au passage, mon estomac, plus encore que mes yeux et mon odorat, le long du chemin. Il y avait peu de monde à la *brasserie* et quand je pris place sur la banquette, contre le mur, avec le miroir dans mon dos et une table devant moi, et quand le garçon me demanda si je voulais une bière, je commandai un *distingué*, une grande chope en verre qui pouvait contenir un bon litre, et une salade de pommes de terre.

La bière était fraîche et merveilleuse à boire. Les *pommes à l'huile* étaient fermes et bien marinées et l'huile d'olive était exquise. Je moulus du poivre noir sur les pommes de terre et trempai le pain

dans l'huile d'olive. Après la première grande rasade de bière, je bus et mangeai très lentement. Quand j'eus fait un sort aux *pommes à l'huile*, j'en demandai une nouvelle portion, avec du *cervelas*. C'était une sorte de grosse saucisse de Francfort, lourde et coupée en deux dans le sens de la longueur, assaisonnée avec une sauce spéciale à la moutarde.

Je sauçai mon pain dans l'huile et l'assaisonnement pour n'en rien laisser et je bus lentement la bière jusqu'à ce qu'elle commençât à perdre de sa fraîcheur et je vidai alors ma chope et commandai un *demi* et observai comment on le tirait. Il semblait plus frais que le *distingué* et j'en bus la moitié.

Pourquoi me faire du souci ? pensai-je. Je savais que mes contes étaient bons et que je finirais par trouver un éditeur en Amérique.

Quand j'avais abandonné le journalisme, j'étais sûr que mes contes seraient publiés. Mais tous ceux que je présentais m'étaient renvoyés. Ce qui m'avait rendu si confiant, c'était de voir Edward O'Brien accepter *Mon vieux* dans le recueil annuel des *Meilleures Nouvelles* et me dédier le volume de cette année-là. Puis je me mis à rire et je bus encore un peu de bière. Le conte n'avait jamais été publié dans un magazine et O'Brien avait fait une exception pour l'inclure dans son recueil. Je ris de nouveau et le garçon me dévisagea. C'était drôle parce que, en plus de tout, il avait mal orthographié mon nom. Ce conte était l'un de ceux que j'avais conservés quand tous mes écrits avaient été volés à la gare de Lyon, avec la valise de Hadley, le jour où elle avait voulu me faire la surprise de m'apporter mes manuscrits à Lausanne, pour que je puisse y travailler pendant nos vacances en montagne. Elle avait pris les manuscrits, les textes dactylographiés et les doubles, bien classés dans des chemises de papier bulle. J'avais conservé *Mon vieux* pour la seule raison que Lincoln Steffens avait présenté le texte à un éditeur qui l'avait renvoyé entre-temps, de sorte que le manuscrit était en train de voyager par la poste quand tout le reste avait été volé. L'autre conte que je possédais encore était *Là-haut dans le Michigan*, écrit avant la visite de Miss Stein à notre appartement. Je ne l'avais jamais recopié parce qu'elle avait dit qu'il était *inaccrochable*. Il était resté quelque part, dans un tiroir.

Aussi, après notre départ de Lausanne, pendant notre voyage en Italie, j'avais montré cette histoire de chevaux de course à O'Brien, qui était un homme timide, gentil, pâle, avec des yeux bleu pâle et des cheveux plats et raides qu'il coupait lui-même, et qui avait pris pension dans un monastère au-dessus de Rapallo. C'était un sale moment et je pensais que je ne pourrais plus jamais écrire et je lui montrai ce conte comme une sorte de curiosité, comme vous pourriez faire visiter, stupidement, l'habitacle de votre bateau perdu en mer, de quelque incroyable façon, ou comme vous pourriez brandir votre pied encore botté pour en plaisanter après une amputation, à la suite d'un accident. Puis, quand il eut lu le conte, je vis qu'il était beaucoup plus frappé que moi-même. Je n'avais jamais vu quelqu'un qui fût frappé à ce point si ce n'est par la mort ou une intolérable souffrance, sauf Hadley quand elle me dit que mes affaires avaient disparu. Elle pleurait tant et tant qu'elle ne pouvait me dire de quoi il s'agissait. Je lui dis que, même s'il était arrivé quelque chose d'épouvantable, rien ne pouvait être assez affreux pour justifier un tel désespoir, et que, de toute façon, peu importait, et qu'elle ne devait pas s'en faire. Nous nous en sortirions. Finalement, elle me raconta tout. J'étais sûr qu'elle ne pouvait pas avoir emporté les doubles avec le reste et j'engageai quelqu'un pour s'occuper de mes articles à ma place. Je gagnais beaucoup d'argent, alors, dans le journalisme. Et je pris le train pour Paris. C'était tout à fait vrai et je me rappelle ce que je fis la nuit suivante après être entré dans l'appartement et avoir vérifié que tout était vrai. Tout cela était passé maintenant, et Chink m'avait appris qu'on ne doit jamais discuter des pertes après une bataille ; aussi pus-je dire à O'Brien de ne pas se frapper à ce point. Il était probablement bon pour moi d'avoir perdu mes œuvres de jeunesse et je lui racontai tout ce qu'on dit aux soldats pour leur remonter le moral. Je lui dis que j'allais me remettre à écrire des contes, et à ce moment, alors que j'essayais seulement de lui mentir pour le réconforter, je compris que je disais la vérité.

Puis je me mis à penser, chez Lipp, à la première fois où j'avais été de nouveau capable d'écrire

une nouvelle, après avoir tout perdu. C'était sur les hauteurs de Cortina d'Ampezzo, quand j'étais revenu pour y rejoindre Hadley, après avoir dû interrompre notre saison de ski de printemps pour me rendre en mission, en Rhénanie et dans la Ruhr. C'était une histoire très simple intitulée *Hors de saison*, et j'avais volontairement omis d'en raconter la fin, c'est-à-dire que le vieillard se pendait. Cette omission était due à ma nouvelle théorie, selon laquelle on pouvait omettre n'importe quelle partie d'une histoire, à condition que ce fût délibéré, car l'omission donnait plus de force au récit et ainsi le lecteur ressentait plus encore qu'il ne comprenait.

Bien, pensai-je. Maintenant j'écris de telle sorte que personne ne me comprend même plus. Aucun doute là-dessus. Personne n'a besoin de ce genre de littérature. Mais on finira par me comprendre, de même qu'on a toujours fini par comprendre les peintres. Il n'y faut que du temps, et cela exige seulement de la confiance.

Il est nécessaire de se tenir bien en main, soi-même, quand on doit se restreindre sur la nourriture, pour ne pas se laisser obséder par la faim. La faim est une bonne discipline et elle est instructive. Et autant que les autres ne la comprennent pas, vous avez l'avantage sur eux. Oh ! bien sûr, pensai-je, j'ai même tellement pris l'avantage sur eux que je n'ai plus les moyens de manger de façon régulière. Il ne serait pas mauvais que je me laisse un peu rattraper.

Je savais qu'il me fallait écrire un roman. Mais cela me semblait une entreprise impossible, quand j'avais tant de difficulté à écrire des paragraphes où se trouvait déjà distillée, en quelque sorte, toute la matière d'un roman. Il fallait d'abord écrire des récits plus longs, comme on s'entraîne pour des courses plus longues. Lorsque j'avais écrit, un roman, précédemment, celui qui avait été perdu avec la valise volée en gare de Lyon, je possédais encore la facilité lyrique du jeune âge, aussi périssable et inconsistante que la jeunesse elle-même. Je savais que mieux valait, sans doute, l'avoir perdu, mais je savais aussi que je devais écrire un roman. Je ne m'y mettrais que plus tard, cependant, au moment où je ne pourrais plus reculer. Je ne l'écrirais qu'en désespoir de cause, quand il n'y aurait plus rien d'autre à faire pour nourrir ma famille. Je serais réduit à l'écrire, lorsque je n'aurais plus le choix et qu'il ne me resterait plus aucun autre recours. Nécessité ferait loi. En attendant, j'écrirais un long récit sur le sujet que je connaissais le mieux.

Entre-temps, j'avais réglé l'addition, j'étais sorti et, après avoir tourné à droite et traversé la rue de Rennes pour éviter la tentation de prendre un café aux Deux-Magots, je remontai à pied la rue Bonaparte, le plus court chemin pour rentrer chez moi.

Quel était le sujet que je connaissais le mieux et sur lequel je n'avais pas encore écrit – ni perdu – un récit ? Qu'est-ce que je connaissais vraiment bien ? Quel sujet me tenait le plus à cœur ? Ce n'était pas une question de choix. Je n'avais pas que le choix des rues qui me ramèneraient le plus vite possible vers un endroit ou je pourrais travailler : la rue Bonaparte, la rue Guynemer, puis la rue d'Assas, et la rue Notre-Dame-des-Champs jusqu'à la Closerie des Lilas.

Je m'assis dans un coin, dans la lumière de l'après-midi qui filtrait par-dessus mon épaule, et je me mis à noircir mon cahier. Le garçon m'apporta un *café crème* et j'en bus la moitié quand il fut un peu refroidi et laissai l'autre moitié dans la tasse pendant que j'écrivais. Puis je cessai d'écrire ; mais je me refusais à abandonner le fleuve où je pouvais voir nager une truite dans un trou, tandis que la surface de l'eau se gonflait doucement sous la poussée du courant contre les pilotis du pont. Dans mon récit il s'agissait d'un soldat qui revenait de la guerre bien que la guerre n'y fut même pas mentionnée.

Mais, le lendemain, le fleuve serait toujours là, et il me faudrait le mettre en place, ainsi que tout le paysage et les événements. Et pendant des jours je ferais cela chaque jour. Rien d'autre n'importait. Dans ma poche il y avait l'argent reçu d'Allemagne, de sorte que nul problème ne se posait plus. Une fois cet argent dépensé, il m'en viendrait d'autre.

Il ne me restait plus qu'à me maintenir sain d'esprit et la tête légère jusqu'au moment de me

remettre au travail, le lendemain matin.

# FORD MADOX FORD
# ET LE DISCIPLE DU DIABLE

Il n'était pas de bon café plus proche de chez nous que la Closerie des Lilas, quand nous vivions dans l'appartement situé au-dessus de la scierie, 113, rue Notre-Dame-des-Champs, et c'était l'un des meilleurs cafés de Paris. Il y faisait chaud, l'hiver ; au printemps et en automne, la terrasse était très agréable, à l'ombre des arbres, du côté du jardin et de la statue du maréchal Ney, et il y avait aussi de bonnes tables sous la grande tente, le long du boulevard. Deux des garçons étaient devenus nos amis. Les habitués du Dôme ou de la Rotonde ne venaient jamais à la Closerie. Ils n'y trouvaient aucun visage de connaissance et nul n'aurait levé les yeux sur eux s'ils étaient venus. En ce temps-là, beaucoup de gens fréquentaient les cafés du carrefour Montparnasse-Raspail pour y être vus et, dans un certain sens, ces endroits jouaient le rôle dévolu aujourd'hui aux « commères » des journaux chargées de distribuer des succédanés quotidiens de l'immortalité.

La Closerie des Lilas était, jadis, un café où se réunissaient plus ou moins régulièrement des poètes, dont le dernier, parmi les plus importants, avait été Paul Fort, que je n'avais pas lu. Mais le seul poète que j'y rencontrai jamais fut Blaise Cendrars, avec son visage écrasé de boxeur et sa manche vide retenue par une épingle, roulant une cigarette avec la main qui lui restait. C'était un bon compagnon, tant qu'il ne buvait pas trop et, à cette époque, il était plus intéressant de l'entendre débiter des mensonges que d'écouter les histoires vraies racontées par d'autres. Mais il était le seul poète qui fréquentait la Closerie des Lilas en ce temps-là, et je ne l'y rencontrai qu'une seule fois. La plupart des consommateurs étaient de vieux barbus aux habits râpés, qui venaient avec leurs femmes ou leurs maîtresses, et arboraient ou non le fin ruban rouge de la Légion d'honneur au revers de leur veston. Nous espérions que tous étaient des scientifiques ou des *savants* et ils restaient assis devant leurs apéritifs presque aussi longtemps que les hommes aux costumes plus fripés qui s'installaient devant un *café crème* avec leurs femmes ou leurs maîtresses et arboraient le ruban violet des Palmes Académiques, qui n'avait rien à voir avec l'Académie française, mais désignait, selon nous, les professeurs et les chargés de cours.

La présence de tous ces gens rendait le café accueillant, car chacun s'intéressait aux autres et aux apéritifs, cafés ou infusions qu'ils consommaient, et aux journaux et magazines fixés à des baguettes pour que leur lecture en fût facilitée, et nul ne songeait à se donner en spectacle.

On y rencontrait aussi d'autres consommateurs, des habitants du quartier fréquentaient la Closerie, certains d'entre eux décorés de la Croix de Guerre et d'autres avec le ruban jaune et vert de la Médaille militaire, et j'observais avec quelle habileté ils remédiaient à la perte d'un de leurs membres, et évaluais la qualité de leurs yeux de verre et l'adresse avec laquelle leurs visages avaient été remodelés. Il y avait toujours une sorte de masque brillant et irisé sur les visages qui avaient été le plus retouchés, un peu comme les reflets d'une piste de neige bien tassée, et nous respections ces consommateurs plus encore que les *savants* et les professeurs, bien que ces derniers eussent probablement rempli leurs devoirs militaires, eux aussi, tout en échappant à la mutilation.

En ce temps-là, nous n'avions aucune confiance en quiconque n'avait pas fait la guerre, mais nous ne faisions jamais non plus entièrement confiance à personne, et pensions souvent que Cendrars aurait pu se montrer un peu plus discret sur la perte de son bras. J'étais heureux qu'il fût venu à la Closerie tôt dans l'après-midi, avant l'arrivée des habitués.

Ce soir-là, j'étais attablé à la terrasse, observant la lumière changeante sur les arbres et les maisons, et le passage des grands chevaux lents sur le boulevard. La porte du café s'ouvrit derrière moi, à ma droite, et un homme en sortit, qui se dirigea vers ma table.

« Ah ! vous voilà », dit-il.

C'était Ford Madox Ford, comme il s'appelait lui-même alors, respirant lourdement sous sa lourde moustache teinte et solidement calé comme une barrique ambulante posée verticalement et élégamment habillée.

« Puis-je m'asseoir à côté de vous ? » demanda-t-il en s'asseyant, tandis que ses yeux d'un bleu lavé, sous les paupières incolores, regardaient vers le boulevard.

« J'ai passé plusieurs années de ma vie à lutter pour que ces animaux soient tués humainement, dit-il.

— Vous m'en avez déjà parlé, dis-je.

— Je ne crois pas.

— J'en suis sûr.

— Curieux. Je n'en ai jamais parlé à personne.

— Voulez-vous boire quelque chose ? »

Le garçon attendait et Ford lui dit qu'il prendrait un chambéry-cassis. Le garçon était grand et maigre, avec une tonsure au sommet du crâne, qu'il dissimulait en ramenant ses cheveux par-dessus ; il portait une grosse moustache de dragon, à l'ancienne mode ; il répéta la commande.

« Non. Plutôt une *fine à l'eau,* dit Ford.

— Une *fine à l'eau* pour Monsieur », dit le garçon, pour s'assurer de la commande.

J'évitais toujours de regarder Ford, quand je le pouvais, et retenais ma respiration quand j'étais près de lui dans une pièce fermée, mais là nous nous trouvions en plein air et le vent chassait vers lui les feuilles tombées de mon côté, sur le trottoir, de sorte que je le dévisageai délibérément, m'en repentis et regardai en direction du boulevard. La lumière avait encore changé et j'avais raté la transition. Je bus une gorgée pour voir si l'arrivée de mon commensal avait gâté le goût de la boisson, mais la saveur était la même.

« Vous êtes bien maussade, dit-il.

— Non.

— Si. Vous devriez sortir davantage. Je venais justement vous convier aux petites soirées que nous organisons dans cet amusant bal-musette près de la Contrescarpe, rue du Cardinal-Lemoine.

— J'ai vécu à l'étage au dessus pendant deux ans, avant que vous ne vous installiez à Paris, ces derniers temps.

— Très curieux. Vous en êtes sûr ?

— Oui, dis-je. J'en suis sûr. Le propriétaire de l'endroit avait un taxi et un jour où je devais prendre l'avion il m'a emmené à l'aérodrome et nous nous sommes arrêtés pour boire un verre de vin blanc sur le zinc, au bar de ce petit bal, dans le noir, avant de partir vers le champ d'aviation.

— Je n'ai jamais eu envie de voler, dit Ford. Vous et votre femme, arrangez-vous pour venir au bal-musette, samedi soir. C'est un endroit très gai. Je vais vous dessiner un petit plan pour que vous puissiez trouver l'entrée. Je suis tombé dessus par hasard.

— C'est au 74, rue du Cardinal-Lemoine, dis-je. J'habitais au troisième étage.

— Il n'y a pas de numéro, dit Ford. Mais vous trouverez si vous arrivez à trouver la place de la Contrescarpe. »

Je bus encore une longue gorgée. Le garçon avait apporté à Ford ce qu'il avait commandé, et celui-ci était en train de protester.

« Ce n'était pas un cognac avec de Peau de Seltz, disait-il d'une voix sévère mais encourageante. Je voulais un vermouth de Chambéry avec du cassis.

— Très bien, Jean, dis-je. Je prendrai la *fine.* Apportez à Monsieur ce qu'il demande maintenant.

— Ce que j'avais demandé », corrigea Ford.

À ce moment un homme assez maigre, enveloppé dans une cape, passa sur le trottoir. Il était avec une femme de haute taille et son regard effleura notre table avant de se poser ailleurs, puis il passa son

chemin sur le boulevard.

« Vous avez vu comme j'ai refusé de lui rendre son salut ? dit Ford. Vous avez vu comme j'ai refusé ?

— Non. Qui avez-vous refusé de saluer ?

— Belloc, dit Ford. J'ai refusé de le saluer !

— Je n'ai rien remarqué, dis-je. Pourquoi avez-vous refusé ?

— Pour toutes les raisons du monde, dit Ford. Hein, j'ai bien refusé de le saluer ! »

Sa joie était profonde et sans mélange. Je n'avais jamais rencontré Belloc et, à mon avis, il ne nous avait pas vus. On eût dit un homme qui pensait à autre chose et il avait regardé notre table presque machinalement. Cela me gênait de penser que Ford s'était montré grossier envers lui ; comme tout jeune homme en train de faire son éducation, j'avais beaucoup de respect pour Belloc en tant qu'écrivain de la génération antérieure. On comprendrait difficilement cela aujourd'hui, mais en ce temps-là c'était une attitude très répandue.

Je pensais que j'aurais aimé voir Belloc s'arrêter à notre table et faire sa connaissance. La soirée avait été gâchée par l'arrivée de Ford, mais la présence de Belloc aurait pu arranger les choses.

« Je n'en consomme pas très souvent », dis-je. J'essayai de me rappeler ce qu'Ezra Pound m'avait dit de Ford, de ne jamais être grossier envers lui, de me rappeler qu'il ne mentait que par excès de fatigue, que c'était vraiment un bon écrivain, et qu'il avait eu beaucoup d'ennuis avec sa famille. J'essayai de toutes mes forces de penser à tout cela, mais la présence de Ford en personne, épais, soufflant, répugnant, à portée d'un souffle, rendait la chose difficile. J'essayai néanmoins.

« Expliquez-moi pourquoi il faut refuser de saluer certaines personnes », demandai-je. Jusqu'alors, j'avais pensé que ces mœurs n'existaient que dans les romans d'Ouida. Je n'avais jamais été capable de lire un roman d'Ouida, même dans un hôtel suisse, pendant la saison des sports d'hiver, lorsque le vent humide du sud se mettait à souffler et qu'on ne trouvait plus rien à lire sauf les laissés-pour-compte publiés par Tauchnitz avant la guerre. Mais je savais, par la vertu de quelque sixième sens, que les personnages refusaient de se saluer les uns les autres, dans les romans d'Ouida.

« Un homme du monde, répliqua Ford, refusera toujours de rendre son salut à une canaille. »

Je bus rapidement une gorgée de cognac.

« Doit-il aussi refuser de saluer un faiseur ? demandai-je.

— Aucun homme du monde ne peut connaître un faiseur.

— Vous ne pouvez donc refuser le salut qu'à des gens dont vous avez fait la connaissance sur un pied d'égalité ?

— Naturellement.

— Et comment un homme du monde a-t-il pu rencontrer une canaille dans ces conditions ?

— Il peut s'être trompé, ou l'autre est devenu une canaille par la suite.

— Qu'est-ce qu'une canaille ? demandai-je. N'est-ce pas quelqu'un qu'on a envie d'étriller jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Pas nécessairement, dit Ford.

— Ezra est-il un homme du monde ? demandai-je.

— Naturellement pas, dit Ford. Il est américain.

— Un Américain ne peut-il être un homme du monde ?

— Peut-être John Quinn, expliqua Ford. Certains de vos ambassadeurs.

— Myron T. Herrick ?

— Peut-être.

— Henry James était-il un homme du monde ?

— Presque.

— Êtes-vous un homme du monde ?

— Naturellement. J’ai été officier de Sa Majesté.
— C’est très compliqué, dis-je. Suis-je un homme du monde ?
— En aucune façon, dit Ford.
— Alors pourquoi buvez-vous en ma compagnie ?
— C’est en qualité de confrère. Je prends un verre avec un jeune écrivain qui promet.
— Vous avez bien de la bonté, dis-je.
— Vous pourriez être tenu pour un homme du monde en Italie, dit Ford avec magnanimité.
— Mais ne suis-je pas une canaille ?
— Bien sûr que non, mon cher garçon. Qui a jamais prétendu pareille chose ?
— Je pourrais en devenir une, fis-je tristement. En buvant du cognac comme ce soir. C’est ce qui est arrivé à lord Harry Hotspur dans Trollope. Dites-moi, Trollope était-il un homme du monde ?
— Bien sûr que non.
— Vous en êtes sûr ?
— On pourrait en discuter, mais je vous ai donné mon avis.
— Et Fielding ? C’était un magistrat.
— Théoriquement, peut-être.
— Marlowe ?
— Bien sûr que non.
— John Donne ?
— C’était un ecclésiastique.
— C’est passionnant, dis-je.
— Je suis heureux que cela vous intéresse, dit Ford. Je prendrai un cognac avec de l’eau en votre compagnie avant que vous ne partiez. »

Quand Ford s’en alla, la nuit était tombée et j’allai jusqu’au *kiosque* acheter un *Paris-Sport complet*, la dernière édition du journal des turfistes, avec les résultats d’Auteuil et la liste des partants pour la réunion du lendemain à Enghien. Le serveur, Émile, qui avait remplacé Jean à la terrasse, s’approcha de moi pour voir les résultats de la dernière à Auteuil. Un de mes meilleurs amis, qui fréquentait rarement la Closerie, vint s’asseoir à ma table et juste au moment où il commandait un verre à Émile, l’homme maigre à la cape, accompagné par la femme de haute taille, passa devant nous sur le trottoir. Son regard effleura notre table et alla se poser ailleurs.

« C’est Hilaire Belloc, dis-je à mon ami. Ford était ici ce soir et il a refusé de lui rendre son salut.

— Ne sois pas idiot, dit mon ami. C’est Aleister Crowley, le démonologiste. On dit que c’est l’homme le plus méchant du monde.

— Désolé », dis-je.

# NAISSANCE D’UNE NOUVELLE ÉCOLE

Un cahier à couverture bleue, deux crayons et un taille-crayon (un canif faisait trop de dégâts), des tables à plateaux de marbre, le parfum du petit matin, beaucoup de sueur et un mouchoir pour l’éponger, et de la chance, voilà tout ce qu’il vous fallait. Quant à la chance, un marron d’Inde et une patte de lapin dans votre poche droite y pourvoyaient. La patte de lapin avait perdu son poil depuis longtemps et les os et les tendons étaient polis par l’usage. Les griffes se plantaient dans la doublure de votre poche pour vous rappeler que la chance était toujours avec vous.

Certains jours, tout allait si bien que vous pouviez décrire un paysage avec assez de précision pour vous y promener à travers la forêt, déboucher dans une clairière, grimper sur le plateau et voir les collines derrière le bras du lac. Une mine de crayon se cassait parfois dans le cône du taille-crayon, vous utilisiez alors la lame la plus fine du canif pour dégager la pointe ou même vous tailliez le crayon avec la lame la plus forte, puis vous glissiez votre bras dans les courroies de cuir du sac à dos, auxquelles votre sueur avait donné un goût de sel et vous hissiez le sac sur une épaule avant de passer l’autre bras dans la seconde courroie et de sentir le poids du paquetage bien en place sur votre dos, et vous sentiez les aiguilles de pin sous vos mocassins avant de commencer à redescendre vers le lac.

À ce moment, vous entendiez quelqu’un dire : « Salut Hem’. Qu’est-ce que tu fais là ? Tu écris au café, maintenant ? »

La chance vous avait abandonné et vous refermiez votre cahier. C’était bien le pire de tout ce qui pouvait vous arriver. Si vous pouviez vous contrôler, cela valait mieux, mais je n’y excellais pas et disais :

« Espèce de fils de pute, qu’est-ce que tu fous si loin de ton sale trottoir ?

— Ne m’insulte pas, sous prétexte que tu veux te conduire comme un excentrique.

— Bon, va-t’en baver ailleurs.

— Ce café est ouvert au public. J’ai le droit de m’y trouver, tout autant que toi.

— Pourquoi ne retournes-tu pas à ta Petite Chaumière favorite ?

— Oh ! vieux ! Ne sois pas empoisonnant. »

Il ne vous restait plus qu’à plier bagage en espérant que la visite était accidentelle et que le visiteur était entré par hasard, et qu’il n’y avait pas de contagion à redouter. Il y avait d’autres bons cafés propices au travail, mais ils étaient éloignés et celui-ci était mon café à moi. Il me semblait dur d’être chassé de la Closerie des Lilas. Il me fallait résister sur place ou battre en retraite. Partir eût été probablement sage, mais la colère commençait à me gagner et je dis :

« Écoute, un salaud comme toi a des tas d’endroits où aller. Pourquoi venir faire du tort à un honnête café ?

— Je suis juste entré pour prendre un verre. Je ne fais rien de mal.

— Chez nous, après t’avoir servi, on casserait le verre.

— Où ça, “chez nous” ? Il semble que ce soit un endroit bien agréable. »

Il avait pris place à la table voisine ; c’était un grand jeune homme gras avec des lunettes. Il avait commandé une bière. Je pensais que je pourrais ignorer sa présence, et essayer de continuer à écrire. Je l’ignorai donc et écrivis encore deux phrases.

« Je t’ai simplement adressé la parole. »

Je poursuivis et écrivis encore une phrase. Quand ça va vraiment bien et que vous êtes en plein dedans, c’est dur de s’arrêter.

« Je suppose que tu es devenu un si grand homme que personne n’a plus le droit de te parler. »

J’écrivis encore une phrase. C’était la fin du paragraphe que je relus entièrement. Tout allait encore bien et j’écrivis la première phrase du paragraphe suivant.

« Tu ne penses jamais aux autres, ni aux problèmes qu'ils pourraient avoir, eux aussi. »

J'avais entendu des gens se plaindre pendant toute mon existence. Je pensai que je pourrais continuer à écrire, que ce bruit n'était pas pire que les autres et qu'il était préférable à celui d'Ezra apprenant à jouer du basson.

« Suppose que tu veuilles être écrivain et que tu en ressentes même le besoin physique, et que ça ne vienne pas. »

Je continuai à écrire et commençai même à sentir la chance revenir avec le reste.

« Suppose que ce soit venu une fois, comme un torrent irrésistible, pour te laisser ensuite muet et silencieux. »

Mieux valait un muet silencieux qu'un muet bruyant, pensai-je, et je continuai à écrire. Il était lancé en pleine lamentation maintenant et le bruit de ses phrases effarantes était apaisant comme celui d'une planche violée par la scie.

« Et puis, il y a eu la Grèce », l'entendis-je dire plus tard. Je n'avais rien entendu de ce qu'il disait pendant un bon moment sauf le bruit. J'étais parvenu au bout de ma tâche maintenant. Je pouvais m'interrompre jusqu'au lendemain.

« Tu dis que tu en as trop ou que tu y es allé ?

— Ne sois pas vulgaire, dit-il. Tu ne veux pas entendre la suite ?

— Non », dis-je.

Je refermai le cahier et le mis dans ma poche.

« Ça t'est égal de savoir comment c'est arrivé ?

— Oui.

— Tu te moques de la vie et des souffrances d'un autre être ?

— Oui, si c'est toi.

— Tu es répugnant.

— Oui.

— Je pensais que tu pourrais m'aider, Hem'.

— Je serais très heureux de te faire sauter la cervelle.

— Tu le ferais ?

— Non. C'est interdit par la loi.

— Moi, je ferais n'importe quoi pour toi.

— Vraiment ?

— Bien sûr, vraiment.

— Eh bien, ne fous plus les pieds dans ce café. Commence par ça. »

Je me levai et le garçon vint et je payai.

« Est-ce que je peux te raccompagner jusqu'à la scierie, Hem' ?

— Non.

— Bon. On se reverra.

— Pas ici.

— C'est bon, dit-il. J'ai promis.

— Qu'est-ce que tu écris ? demandai-je par erreur.

— Je fais ce que je peux. Tout comme toi. Mais c'est terriblement difficile.

— Tu ne devrais pas écrire si tu n'en es pas capable. À quoi ça rime de geindre et de te lamenter ? Rentre en Amérique. Trouve du travail. Pends-toi. Mais abstiens-toi de le raconter. Tu ne pourras jamais écrire.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Tu ne t'es jamais entendu parler ?

— Mais je parle d'écrire, en ce moment.

— Eh bien, tais-toi.

— Tu es vraiment cruel, dit-il. Tout le monde a toujours dit que tu étais cruel et sans cœur et vaniteux. Je t'ai toujours défendu, mais c'est fini.

— Bon.

— Comment peux-tu être aussi cruel envers un autre être ?

— Je ne sais pas, dis-je. Écoute, si tu ne peux pas écrire, pourquoi ne pas te faire critique littéraire ?

— Tu crois que je devrais ?

— Ce serait bien, lui expliquai-je. Ainsi tu pourras toujours écrire. Tu ne craindras plus de rester muet et silencieux. Les gens te liront et te respecteront.

— Tu crois que je pourrais être un bon critique ?

— Je ne sais pas si tu serais plus ou moins bon, mais tu serais un critique. Il y aura toujours toute une clique pour t'aider et tu pourras aider ceux de ta clique.

— Qu'est-ce que c'est, ceux de ma clique, d'après toi ?

— Les gens que tu fréquentes.

— Oh ! ceux-là, ils ont déjà leurs critiques.

— Tu n'as pas besoin de faire des critiques de livres, dis-je. Il y a la peinture, le théâtre, le ballet, le cinéma.

— Comme tu le présentes, ça parait passionnant, Hem'. Merci beaucoup. C'est très exaltant. C'est même un travail créateur.

— À mon avis, le travail créateur se trouve surestimé. Après tout, Dieu a fait le monde en six jours et il s'est reposé le septième jour.

— Bien sûr, rien ne pourra m'empêcher de continuer à faire du travail créateur, en plus du reste.

— Rien. Sauf que tu pourrais bien avoir fixé une échelle de valeurs trop élevée, dans tes critiques.

— Tu peux être sûr que mes valeurs seront élevées.

— Je n'en doute pas. »

Il était déjà dans la peau d'un critique, de sorte que je l'invitai à prendre un verre et il accepta.

« Hem', dit-il (et je compris qu'il était désormais devenu un vrai critique, car ces gens-là placent toujours votre nom au début de leurs phrases et non plus à la fin), je dois te dire qu'à mon avis ton œuvre manque un tout petit peu de souplesse.

— Tant pis, dis-je.

— Hem', c'est trop dépouillé, trop décharné.

— Pas de veine.

— Hem', c'est trop rigide, trop dépouillé, trop décharné ; on n'y voit plus que les os et les tendons. »

Je touchai la patte de lapin dans ma poche, avec un sentiment de culpabilité.

« Je vais tâcher d'y mettre un peu de chair.

— Je ne demande pas non plus un texte obèse, remarque bien.

— Hal', dis-je, m'exerçant moi aussi au style des critiques, j'essaierai d'éviter ça, autant que je pourrai.

— Heureux d'en avoir parlé face à face avec toi, dit-il avec virilité.

— Rappelle-toi que tu ne dois pas venir ici pendant que je travaille.

— Naturellement, Hem'. Bien sûr. J'aurai mon propre café, désormais.

— Tu es bien aimable.

— Je fais ce que je peux », dit-il.

Il eût été intéressant et instructif de voir ce jeune homme devenir un critique célèbre, mais il n'en fut pas ainsi, malgré les espoirs que j'avais nourris à son sujet pendant un certain temps.

Je ne pensais pas qu'il reviendrait le lendemain, mais je ne voulais pas prendre de risque et je décidai d'abandonner la Closerie pendant vingt-quatre heures. Aussi, le lendemain matin, je me levai tôt, fis bouillir les tétines en caoutchouc et les biberons, préparai le mélange, remplis un biberon que je donnai à Mr Bumby, et travaillai sur la table de la salle à manger avant que quiconque fût réveillé, sauf lui, F. Minet (le chat), et moi. Tous deux étaient silencieux et de bonne compagnie et je travaillai mieux que je ne l'avais jamais fait. En ce temps-là, vous n'aviez vraiment pas besoin de grand-chose et même la patte de lapin était superflue. Mais il était réconfortant de la sentir dans votre poche.

# AVEC PASCIN, AU DÔME

C'était une belle soirée, et j'avais travaillé dur toute la journée et quitté l'appartement au-dessus de la scierie et traversé la cour encombrée de piles de bois, fermé la porte, traversé la rue et j'étais entré, par la porte de derrière, dans la boulangerie qui donne sur le boulevard Montparnasse et j'avais traversé la bonne odeur des fours à pain puis la boutique et j'étais sorti par l'autre issue. Les lumières étaient allumées dans la boulangerie et, dehors, c'était la fin du jour et je marchai dans le soir tombant, vers le carrefour, et m'arrêtai à la terrasse d'un restaurant appelé le Nègre de Toulouse où nos serviettes de table, à carreaux rouges et blancs, étaient glissées dans des ronds de serviette en bois et suspendues à un râtelier spécial en attendant que nous venions dîner. Je lus le menu polycopié à l'encre violette et vis que le *plat du jour* était du cassoulet. Le mot me fit venir l'eau à la bouche.

M. Lavigne, le patron, me demanda des nouvelles de mon travail et je lui dis que tout allait très bien. Il me dit qu'il m'avait vu travailler à la terrasse de la Closerie des Lilas, tôt dans la matinée, mais qu'il n'avait pas voulu me parler tant je semblais occupé.

« Vous aviez l'air d'un homme tout seul dans la jungle, dit-il.

— Je suis comme un cochon aveugle quand je travaille.

— Mais vous n'étiez pas dans la jungle, monsieur ?

— Dans le Bush », dis-je.

Je poursuivis mon chemin, léchant les vitrines, et heureux, dans cette soirée printanière, parmi les passants. Dans les trois principaux cafés, je remarquai des gens que je connaissais de vue et d'autres à qui j'avais déjà parlé. Mais il y avait toujours des gens qui me semblaient encore plus attrayants et que je ne connaissais pas et qui, sous les lampadaires soudain allumés, se pressaient vers le lieu où ils boiraient ensemble, dîneraient ensemble et feraient l'amour. Les habitués des trois principaux cafés pouvaient bien en faire autant ou rester assis à boire, à bavarder et à se faire voir par les autres. Les gens que j'aimais et ne connaissais pas allaient dans les grands cafés pour s'y perdre et pour que personne ne les remarque et pour y être seuls et pour y être ensemble. Les grands cafés étaient bon marché, eux aussi, et tous servaient de la bonne bière et des apéritifs à des prix raisonnables, d'ailleurs indiqués sans ambiguïté sur la soucoupe de rigueur.

Ce soir-là, j'avais en tête ces idées très générales et fort peu originales, et je me sentais extraordinairement vertueux parce que j'avais travaillé dur et de façon satisfaisante, alors que j'avais eu, dans la journée, une terrible envie d'aller aux courses. Mais, en ce temps-là, je n'avais pas les moyens d'aller aux courses, même s'il y avait de l'argent à gagner pour qui aurait eu la possibilité de s'en occuper sérieusement. C'était avant la mise au point des tests par prélèvements de salive et autres méthodes permettant de déceler si un cheval a été dopé et l'on droguait les chevaux très abondamment. Mais évaluer la forme des chevaux drogués, chercher à détecter les symptômes de leur état au paddock, solliciter au maximum ses propres facultés d'observation au point de rechercher une sorte d'extra-lucidité, miser ensuite sur ces chevaux un argent qu'on ne pouvait se permettre de perdre, ce n'était guère, pour un homme jeune, avec femme et enfant, le moyen de pratiquer avec profit l'exercice à plein temps qu'exige le maniement de la prose.

De quelque façon qu'on le prît, nous étions toujours pauvres et je faisais encore de petites économies en prétendant, par exemple, que j'étais invité à déjeuner, pour me promener pendant deux heures au Luxembourg et décrire, au retour, mon merveilleux déjeuner à ma femme. Quand vous avez vingt-cinq ans et que vous appartenez naturellement à la catégorie des poids lourds, vous avez très faim lorsque vous sautez un repas. Mais cela aiguise aussi toute vos perceptions et je découvris que la plupart de mes personnages étaient de gros mangeurs et qu'ils étaient gourmands et gourmets et que la plupart d'entre eux étaient toujours disposés à boire un coup.

Au Nègre de Toulouse, nous buvions du bon vin de Cahors, en quarts, en demi-carafes ou en curares, généralement coupé d'eau dans la proportion d'un tiers. À la maison, au-dessus de la scierie, nous avions un vin de Corse connu mais peu coûteux. Il était si corsé qu'on pouvait y ajouter son volume d'eau sans le rendre totalement insipide. À Paris, à cette époque-là, vous pouviez vivre très bien avec presque rien et si vous sautiez un repas de temps à autre et ne renouveliez pas votre garde-robe, vous pouviez même faire des économies et vous permettre certains luxes.

Je revenais maintenant sur mes pas, après être passé devant le Select et avoir pris le large à la vue de Harold Stearns qui, je le savais, voudrait me parler de chevaux au moment même où je pensais à ces bêtes avec le sentiment du devoir accompli et la conscience légère du joueur qui s'est abstenu de miser ce jour-là. Plein de ma vertu vespérale, je passai devant la collection d'habitués de la Rotonde avec un grand mépris pour le vice et l'instinct grégaire, et traversai le boulevard en direction du Dôme. Le Dôme était plein, lui aussi, mais les consommateurs étaient des gens qui avaient passé la journée à travailler.

Il y avait des modèles qui avaient posé, et de » peintres qui avaient travaillé jusqu'à ce que la lumière vint à leur manquer ; il y avait des écrivains qui avaient achevé leur journée de travail, pour le meilleur ou pour le pire, et il y avait aussi des buveurs et des phénomènes, dont quelques-uns m'étaient connus et dont certains étaient de simples figurants.

J'allai m'asseoir à une table où se trouvaient Pascin et deux modèles, deux sœurs. Pascin m'avait fait signe de la main tandis que je me tenais debout, sur le trottoir de la rue Delambre, ne sachant si j'allais m'arrêter pour prendre un verre ou passer mon chemin. Pascin était un très bon peintre et il était ivre, constamment, délibérément ivre, et à bon escient. Les deux modèles étaient jeunes et jolies. L'une d'entre elles était très brune, petite, bien faite avec un faux air de fragile dépravation. L'autre était puérile et inintelligente, mais très jolie avec quelque chose de périssable et d'enfantin. Elle n'était pas aussi bien faite que sa sœur, mais personne d'autre non plus, ce printemps-là.

« La bonne et la mauvaise sœur, dit Pascin. J'ai de l'argent. Que voulez-vous boire ?

— *Un demi-blonde »* dis-je au garçon.

— Prenez un whisky, j'ai de l'argent.

— J'aime la bière.

— Si vous aimiez vraiment la bière, vous seriez chez Lipp. Je suppose que vous avez travaillé.

— Oui.

— Ça marche ?

— J'espère.

— Bon. Ça me fait plaisir. Et vous prenez encore goût à la vie ?

— Oui.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Vous ne voulez pas la baiser ? (Il regarda la brune et sourit.) Elle en a besoin.

— Vous avez dû la baiser suffisamment aujourd'hui. »

Elle me sourit, les lèvres entrouvertes.

« Il est méchant, dit-elle. Mais il est gentil.

— Vous pouvez l'emmener dans mon atelier.

— Pas de cochonneries, dit la blonde.

— Qui est-ce qui te parle à toi ? lui demanda Pascin.

— Personne, mais je donne mon avis.

— Mettons-nous à l'aise, dit Pascin. Le jeune auteur sérieux, le vieux peintre plein de sagesse et d'amitié, et les deux jeunes beautés avec toute la vie devant elles. »

Nous en restâmes là et les filles sirotèrent leurs consommations et Pascin but une autre *fine à Veau*

et je bus ma bière. Mais personne ne se sentait à l'aise sauf Pascin. La fille brune était agitée et se mettait en valeur, offrant son profil pour laisser la lumière jouer sur les plans concaves de son visage en me montrant ses seins, serrés dans le chandail noir. Ses cheveux étaient coupés court ; ils étaient noirs et brillants comme ceux d'une Orientale.

« Tu as posé toute la journée, lui dit Pascin. Est-ce que tu dois vraiment faire le mannequin avec ce chandail, au café ?

— Ça me plaît, dit-elle.

— Tu ressembles à un jouet javanais, dit-il.

— Pas les yeux, dit-elle. C'est plus calé que ça.

— Tu ressembles à une pauvre petite *poupée* pervertie.

— Peut-être, dit-elle. Mais je vis. On ne peut pas en dire autant de vous.

— On verra ça.

— Bon, dit-elle. J'aime les expériences.

— Tu n'en as pas fait aujourd'hui ?

— Oh ! ça ! » dit-elle, et elle se tourna pour recevoir les derniers rayons du soleil sur son visage. « Vous étiez tout excité par votre travail, c'est tout. Il est amoureux de ses toiles, me dit-elle. C'est une espèce de vice.

— D'après toi, il faudrait te peindre et te payer et te baiser pour garder l'esprit lucide, et t'aimer en plus, dit Pascin. Pauvre petite poupée.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas, monsieur ? me demanda-t-elle.

— Beaucoup.

— Mais vous êtes trop grand, dit-elle tristement.

— Tout le monde a la même taille dans un lit.

— Ce n'est pas vrai, dit sa sœur. Et j'en ai assez de cette conversation.

— Écoute, dit Pascin. Si tu crois que je suis amoureux des toiles, je ferai ton portrait à l'aquarelle, demain.

— Quand est-ce qu'on mange ? demanda la sœur. Et où ?

— Vous venez avec nous ? demanda la brune.

— Non. Je vais dîner avec ma *légitime. »*

C'est ainsi qu'on disait alors. Maintenant, on dit « *ma régulière* ».

« Vous devez y aller ?

— Je dois et je veux.

— Allez-y donc, dit Pascin. Et ne tombez pas amoureux du papier de votre machine à écrire.

— Si c'est le cas, j'écrirai au crayon.

— Peinture à l'eau, demain, dit-il. Bien mes enfants, je vais prendre un autre verre et ensuite nous irons dîner où vous voudrez.

— Chez Viking, dit la brune.

— Moi aussi, pria sa sœur.

— Très bien, accepta Pascin. Bonsoir *jeune homme.* Donnez bien.

— Vous aussi.

— Elles me tiennent éveillé, dit-il. Je ne dors jamais.

— Dormez ce soir.

— Après être allé chez les Vikings ? »

Il ricana. Avec son chapeau sur la nuque, il ressemblait à un personnage de Broadway, vers la fin du siècle, bien plus qu'au peintre charmant qu'il était, et plus tard, quand il se fut pendu, j'aimais me le rappeler tel qu'il était ce soir-là, au Dôme. On dit que les germes de nos actions futures sont en nous, mais je crois que pour ceux qui plaisantent dans la vie, les germes sont enfouis dans un meilleur

terreau, sous une couche plus épaisse d’engrais.

# EZRA POUND ET SON BEL ESPRIT

Ezra Pound se comportait toujours en ami dévoué et il rendait toujours des services à tout le monde. L'atelier où il vivait avec sa femme Dorothy, rue Notre-Dame-des-Champs, était aussi pauvre que celui de Gertrude Stein était riche. La lumière y était excellente, la pièce était chauffée par un poêle, et l'on y voyait les œuvres de peintres japonais que connaissait Ezra. Tous étaient des seigneurs en leur pays et ils avaient de longs cheveux, noirs et brillants, qui se rabattaient sur le devant du crâne à chaque courbette. Ils m'impressionnaient beaucoup mais je n'aimais pas leurs peintures. Quand je ne les comprenais pas, je ne subissais même pas l'attrait du mystère, et quand je les comprenais elles ne signifiaient rien pour moi. J'en étais désolé mais n'y pouvais rien.

J'aimais beaucoup, par contre, les œuvres de Dorothy et je la trouvais très bien faite, et merveilleusement belle. J'aimais aussi la tête sculptée d'Ezra, par Gaudier-Brzeska, et j'aimais toutes les photos des œuvres de cet artiste qu'Ezra me montra et qui se trouvaient dans le livre écrit par Ezra sur le sculpteur. Ezra aimait aussi les tableaux de Picabia, mais je ne leur trouvais alors aucune valeur. Je n'aimais pas davantage les œuvres de Wyndham Lewis qu'Ezra aimait beaucoup. Il aimait les œuvres de ses amis, ce qui témoignait d'une belle loyauté, mais pouvait entraîner bien des erreurs de jugement. Nous n'en discutions jamais car je ne parlais pas des choses que je n'aimais pas. Si quelqu'un aime les tableaux ou les écrits de ses amis, pensais-je, c'est probablement comme s'il aimait sa famille et il ne serait pas poli de les critiquer. Parfois, vous pouvez longtemps vous retenir de critiquer la famille – la vôtre ou celle de votre femme – mais c'est encore plus facile quand il s'agit de tableaux car ils ne peuvent vous infliger de terribles dommages ni vous blesser au plus profond de vous-même comme font les familles. Quant aux mauvais peintres, il n'y a qu'à les ignorer. Mais même quand vous avez appris à ignorer la famille, à ne pas l'écouter, à ne pas répondre aux lettres, une famille peut se montrer dangereuse de bien des façons. Ezra était meilleur et plus chrétien que moi envers son prochain. Son style, quand il se trouvait en pleine possession de ses moyens, était si parfait, et lui-même était si sincère dans ses erreurs, si attaché à ses fautes, et si dévoué à autrui, que je l'ai toujours tenu pour une sorte de saint. Il était irascible, certes, mais peut-être beaucoup d'autres saints l'étaient-ils aussi.

Ezra voulait que je lui apprenne à boxer et c'est pendant une séance d'entraînement, tard dans l'après-midi, que je rencontrai chez lui, certain jour, Wyndham Lewis. Ezra ne boxait pas depuis très longtemps et j'étais gêné de le voir s'exhiber devant un de ses amis et je tâchai de le faire apparaître sous son meilleur jour. Mais ce n'était pas facile car il connaissait l'escrime et j'avais du mal à le faire boxer de la main gauche, et à lui faire avancer le pied gauche et amener le pied droit dans la position voulue. Ce n'était encore que l'A-B-C. Je ne pus jamais lui apprendre à balancer un crochet du gauche. Quant à le convaincre de ne pas tendre le bras droit, autant remettre la leçon aux calendes.

Wyndham Lewis portait un chapeau noir, à larges bords, comme on n'en voyait plus dans le quartier, et il était habillé comme s'il sortait de *La Bohème*. Son visage me faisait penser à une grenouille, et non pas même à un crapaud-buffle, mais à une grenouille tout à fait ordinaire, pour qui Paris eût été une mare trop grande. À cette époque nous pensions qu'un écrivain ou un peintre avait le droit de s'habiller comme il pouvait, et qu'il n'y avait pas d'uniforme officiel pour un artiste ; mais Lewis portait l'uniforme des artistes d'avant-guerre. Il était gênant à regarder, tandis qu'il observait dédaigneusement comment j'esquivais les gauches d'Ezra ou les bloquais avec le gant de la main droite ouverte.

Je croyais préférable d'interrompre la séance, mais Lewis nous pria de continuer et je pus voir que, ne comprenant rien à ce qui se passait, il attendait, dans l'espoir de me voir blesser Ezra. Il ne se passa rien. Je n'attaquai jamais, mais laissai Ezra multiplier ses assauts, m'envoyer quelques taloches du

droit et se découvrir excessivement à gauche, après quoi je dis que nous en avions terminé et je m'aspergeai avec un pichet d'eau, m'essuyai avec une serviette et remis mon gilet.

Nous prîmes un verre de quelque chose et j'écoutai Ezra et Lewis parler des gens de Londres et de Paris. J'observais attentivement Lewis sans en avoir l'air, comme font les boxeurs, et je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un qui eût un air plus répugnant. Il est des hommes qui portent sur eux la marque du mal comme les pur-sang affichent leur race. Ils ont la dignité d'un *chancre* dur. Lewis ne portait pas la marque du mal ; il avait seulement un air répugnant.

Sur le chemin du retour je tentai de discerner ce qu'il évoquait pour moi, et il évoquait en effet différentes choses ; toutes relevaient de la médecine, sauf une : le jus de panards, en termes d'argot. Je tentai de me remémorer ses traits en détail pour les décrire, mais je ne pus me rappeler que ses yeux. Sous le chapeau noir, quand ils m'étaient apparus pour la première fois, on eût dit les yeux d'un sadique malchanceux.

« J'ai rencontré l'homme le plus répugnant que j'aie jamais vu, aujourd'hui, dis-je à ma femme.

— Tatie, ne m'en parle pas, dit-elle. Je t'en prie, ne m'en parle pas. Nous allons juste nous mettre à table. »

Une semaine plus tard environ, je rencontrai Miss Stein et lui dis que j'avais fait la connaissance de Wyndham Lewis et lui demandai si elle l'avait jamais rencontré.

« Je l'appelle "le Ver mensurateur" dit-elle. Il vient de Londres et, quand il voit un bon tableau, il sort un crayon de sa poche et il en prend toutes les mesures en se servant de son crayon et de son pouce. Et il examine, et il mesure, et il cherche à savoir exactement comment c'est fait. Puis il rentre à Londres et il essaie de le refaire et il n'y parvient pas, parce qu'il a laissé échapper le principal. »

Ainsi, je pensai à lui désormais comme au « Ver mensurateur ». C'était un nom plus charitable et plus chrétien que celui auquel j'avais pensé moi-même. Plus tard, je m'efforçai d'éprouver de l'amitié pour lui comme pour presque tous les amis d'Ezra, quand celui-ci m'expliquait les raisons de leur attitude. Mais telle fut ma première impression, quand je fis connaissance de Lewis dans l'atelier d'Ezra.

Ezra était l'écrivain le plus généreux que j'aie connu, et le plus désintéressé. Il aidait les poètes, les peintres, les sculpteurs et les prosateurs en qui il avait foi et il aurait aidé quiconque avait besoin de lui, avec ou sans foi. Il se faisait du souci pour tout le monde et, au moment où je fis sa connaissance, il se tourmentait surtout pour T. S. Eliot qui, selon Ezra, devait travailler dans une banque, à Londres, et avait des horaires si pénibles et si peu de temps à consacrer à la poésie.

Ezra fonda alors quelque chose qui s'intitula « Bel Esprit », en collaboration avec Miss Natalie Barney, riche Américaine qui jouait les mécènes. Miss Barney avait été liée à Rémy de Gourmont, mais c'était avant mon époque, et elle tenait salon chez elle, à dates fixes. Elle avait aussi un petit temple grec dans son jardin. Bien des Françaises et des Américaines suffisamment riches avaient leurs salons et j'avais compris très vite que c'était là des endroits à éviter soigneusement, mais Miss Barney était la seule, je pense, à posséder un petit temple grec dans son jardin.

Ezra me montra la brochure qu'il avait préparée pour Bel Esprit et Miss Barney l'avait autorisé à utiliser le temple grec dans cette brochure. Le but de Bel Esprit était de nous inciter à verser une petite partie de nos revenus respectifs pour créer un fonds qui permettrait à Mr Eliot de quitter la banque et d'écrire des vers, sans soucis matériels. L'idée me semblait bonne, et, selon Ezra, une fois que nous aurions arraché Mr Eliot à sa banque, le fonds nous permettrait de tirer tout le monde d'affaire, par la suite.

J'embrouillais un peu les choses en appelant toujours Eliot : Major Eliot, et en prétendant le confondre avec un certain Major Douglas, l'économiste dont les idées avaient séduit Ezra. Mais ce dernier savait que j'avais le cœur bien placé et que j'étais plein de Bel Esprit : ce qui l'ennuyait c'était de me voir solliciter des fonds auprès de mes amis pour permettre au Major Eliot de quitter la banque,

de sorte qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour demander ce qu'un Major faisait dans une banque et s'il avait été chassé de l'armée sans pension ni même aucun avantage social.

Dans ces cas-là, j'expliquais à mes amis que cela ne faisait rien à l'affaire. Ou bien vous aviez le Bel Esprit ou bien vous ne l'aviez pas. Si vous l'aviez, vous cotiseriez pour arracher le Major à sa banque. Sinon, tant pis. Ne comprenaient-ils pas la signification du petit temple grec ? Non ? Tant pis, mon vieux. Gardez votre argent. Nous n'en voulons pas.

En tant que membre de Bel Esprit je menais une campagne énergique et mon rêve le plus cher était de voir le Major hors de sa banque et rendu à la liberté. Je ne me rappelle plus comment sombra Bel Esprit mais je crois que l'occasion en fut la publication de *La Terre vaine* et l'attribution du prix du *Dial* au Major. Peu après, une dame titrée finança une revue nommée *The Criterion* pour la confier à Eliot et ainsi ni Ezra ni moi n'avions plus de souci à nous faire à son sujet. Le petit temple grec doit être encore dans le jardin. J'ai toujours regretté que nous n'ayons pu tirer le Major de sa banque grâce au seul secours de Bel Esprit, comme je l'avais rêvé, imaginant même qu'il habiterait, peut-être, le petit temple grec où Ezra et moi irions à l'occasion le surprendre pour le couronner de lauriers. Je savais où je pourrais trouver du très beau laurier, moyennant une petite excursion à bicyclette, et je pensais que nous le couronnerions chaque fois qu'il se sentirait solitaire, ou qu'Ezra aurait achevé de lire le manuscrit ou les épreuves d'un nouveau poème de grande envergure, comme *La Terre vaine.* Tout cela eut pour moi des conséquences désastreuses du point de vue moral, comme cela m'arrive si fréquemment, car l'argent que je pensais utiliser pour arracher le Major a sa banque, je le jouai à Enghien sur des chevaux dopés. Deux jours de suite, les chevaux dopés sur lesquels je misais remportèrent sur leurs concurrents qui n'avaient pas été dopés ou peut-être pas suffisamment, sauf dans une course où mon favori avait été exagérément drogué de sorte qu'il désarçonna son jockey avant le départ, fit un tour de piste complet en sautant les obstacles comme on ne les voit sauter qu'en rêve, avant d'être repris en main, ramené à la ligne de départ et rendu à son cavalier. Il n'en fit pas moins une course honorable, selon la formule des turfistes français, mais ne rapporta rien.

Je me serais senti plus satisfait si cet argent avait conservé son affectation première. Mais je me consolai en pensant qu'avec les bénéfices réalisés aux courses j'aurais pu consacrer à Bel Esprit une somme supérieure à celle que je lui destinais initialement.

# UNE BIEN ÉTRANGE CONCLUSION

La conclusion de mes rapports avec Gertrude Stein fut bien étrange. Nous étions devenus très bons amis et je lui avais rendu un certain nombre de services matériels ; j'avais, par exemple, obtenu que son grand ouvrage commençât à paraître en feuilleton dans la revue de Ford et j'avais aidé à dactylographier le manuscrit et à corriger les épreuves, et notre amitié était devenue plus étroite que je n'aurais pu l'espérer. Mais cela ne mène jamais à grand-chose quand un homme se lie d'amitié avec une femme remarquable, bien qu'on y puisse trouver un certain agrément avant que la situation ne devienne meilleure ou pire, et cela ne mène généralement à rien quand la femme a de grandes ambitions littéraires. Une fois, comme je m'excusais de ne pas m'être présenté au 27, rue de Fleurus, pendant un certain temps, alléguant que j'ignorais si Miss Stein serait chez elle, elle dit : « Mais, Hemingway, vous êtes le maître ici, dans tous les sens du terme. Vous le savez bien. Venez n'importe quand et la femme de chambre (elle la désigna par son nom que j'ai oublié depuis) s'occupera de vous et je veux que vous fassiez ici comme chez vous, en m'attendant. » Je n'en abusai pas mais parfois j'entrais à l'improviste et la femme de chambre me servait à boire et je regardais les tableaux et si Miss Stein ne rentrait pas je remerciais la femme de chambre, laissais quelque message et m'en allais. Certain jour, Miss Stein se préparait à descendre dans le Midi avec quelqu'un d'autre, dans sa voiture, et Miss Stein m'avait demandé d'aller la voir dans la matinée afin de prendre congé. Elle nous avait demandé d'aller la voir, Hadley et moi – nous habitions alors à l'hôtel –, mais Hadley et moi avions d'autres projets et il était d'autres endroits où nous voulions nous rendre. Mais vous savez comment cela se passe : vous ne dites rien, vous espérez toujours pouvoir concilier ceci avec cela, et en fin de compte vous n'y parvenez pas. Je connaissais déjà un peu les moyens qui permettent d'éluder les visites. Il m'avait bien fallu les apprendre. Beaucoup plus tard, Picasso me raconta qu'il avait toujours promis aux riches d'aller les voir quand ils l'invitaient, tant cette promesse les rendait heureux, et ensuite il arrivait toujours quelque chose qui l'empêchait de remplir ses obligations. Mais cela n'avait rien à voir avec Miss Stein que ces propos ne visaient pas.

C'était un adorable jour de printemps et je descendis de la place de l'Observatoire à travers le petit Luxembourg, les marronniers étaient en fleur et il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient sur le gravier des allées, avec des gouvernantes assises sur des bancs, et je vis des ramiers dans les arbres et j'en entendais d'autres que je ne pouvais pas voir.

La femme de chambre ouvrit la porte avant même d'entendre mon coup de sonnette et me dit d'entrer et d'attendre. Miss Stein descendrait d'un moment à l'autre. Il n'était pas midi, mais la femme de chambre remplit un verre d'*eau-de-vie* qu'elle me mit dans la main avec un clin d'œil joyeux. L'alcool incolore était bon au palais, et je l'avais encore dans la bouche quand j'entendis quelqu'un qui parlait à Miss Stein, comme je n'ai jamais entendu personne parler à autrui ; jamais, nulle part, jamais.

Puis la voix de Miss Stein me parvint, persuasive, implorante : « Non, mon minet. Non. Non, je t'en prie, non. Je ferai n'importe quoi, mon minet, mais je t'en prie, ne fais pas ça. Je t'en prie, non. Je t'en prie, non, mon minet. » J'avalai l'alcool et reposai le verre sur la table, et me dirigeai vers la porte. La femme de chambre me menaça du doigt et chuchota : « Ne vous en allez pas. Elle descend tout de suite.

— Je dois m'en aller », dis-je, et j'essayai de ne pas en entendre davantage en sortant, mais cela continuait et pour ne plus entendre il eût fallu être déjà sorti. C'était pénible à entendre, et les réponses étaient pires.

Dans la cour, je dis à la femme de chambre :

« Dites-lui, s'il vous plaît, que je suis venu et que je vous ai rencontrée dans la cour. Que je ne

pouvais pas attendre parce qu'un de mes amis est malade. Dites-lui *bon voyage* de ma part. Je lui écrirai.

— *C'est entendu*, monsieur. Quelle pitié que vous ne puissiez pas attendre.

— Oui, dis-je. Quelle pitié ! »

C'est ainsi que cela finit pour moi, assez stupidement ; mais je continuai à remplir les petites tâches qu'elle m'assignait, à faire les visites indispensables, amenant les gens qu'elle voulait inviter et attendant d'être congédié, en même temps que la plupart de ses amis masculins, quand le moment fut venu et que de nouvelles amitiés remplacèrent les anciennes. Il était triste de voir des tableaux sans valeur accrochés désormais à côté des belles toiles, mais cela n'avait plus d'importance. Pas pour moi. Elle cherchait querelle à presque tous ceux d'entre nous qui l'avaient aimée, excepté Juan Gris avec qui elle ne pouvait se disputer parce qu'il était mort. Je ne suis pas certain d'ailleurs qu'il en aurait été affecté, car il avait montré dans ses tableaux que rien ne pouvait plus l'affecter.

Finalement elle se brouilla même avec ses nouvelles relations, mais déjà aucun de nous n'était plus dans le coup. Elle se mit à ressembler à un empereur romain ; et tant mieux pour ceux qui aimaient les femmes ressemblant à des empereurs romains. Mais Picasso avait fait son portrait et je pouvais me la rappeler lorsqu'elle ressemblait à une paysanne du Frioul.

À la fin, tout le monde, ou presque tout le monde, se réconcilia, afin de ne pas paraître collet-monté ni prude. J'en fis autant. Mais je ne pus jamais redevenir vraiment son ami, ni par le cœur ni par l'esprit. Le pis c'est quand vous êtes séparé d'un ami par l'esprit. Mais c'était plus compliqué que cela.

# L’HOMME MARQUÉ PAR LA MORT

Le soir où je rencontrai Ernest Walsh, le poète, dans l’atelier d’Ezra Pound, il était avec deux filles en manteaux de vison ; une voiture du Claridge, longue et brillante, l’attendait dans la rue, avec un chauffeur en livrée. Les filles étaient blondes et elles avaient fait la traversée sur le même bateau que Walsh et celui-ci les avait emmenées voir Ezra. Tous trois avaient débarqué la veille même.

Ernest Walsh était brun, vibrant, Irlandais de la tête aux pieds, poétique, et manifestement il était marqué par la mort, comme un personnage de film. Il bavardait avec Ezra et je conversai avec les jeunes filles qui me demandèrent si j’avais lu les poèmes de Mr Walsh. Je n’en avais jamais lu et l’une des filles sortit une revue à couverture verte, un exemplaire de *Poetry, A Magazine of Verse publié par* Harriet Monroe, et me montra des poèmes de Walsh qui s’y trouvaient.

« On lui donne douze cents dollars pour chacun, dit-elle.

— Pour chaque poème », dit l’autre.

Je me rappelais que cette même revue me payait à raison de douze dollars la page.

« Ce doit être un très grand poète, dis-je.

— Il gagne plus qu’Eddie Guest, dit la première des filles. Et même plus que cet autre poète, vous savez…

— Kipling, dit l’amie.

— Plus que n’importe qui, dit la première.

— Allez-vous rester longtemps à Paris ? leur demandai-je.

— Non, pas vraiment. Nous sommes avec un groupe d’amis.

— Nous sommes venues sur ce bateau, vous savez. Mais il n’y avait vraiment personne à bord. Excepté Mr Walsh, bien sûr.

— Est-ce qu’il joue aux cartes ? » demandai-je.

Elle me regarda, déçue mais compréhensive.

« Non. Il n’a pas besoin de ça, quand il peut écrire les vers qu’il écrit.

— Sur quel bateau repartez-vous ?

— Ça dépendra. Ça dépendra des bateaux et de toutes sortes de choses. Est-ce que vous pensez à rentrer, vous aussi ?

— Non, tout va bien pour moi, ici.

— C’est ici un quartier pauvre, n’est-ce pas ?

— Oui, mais très agréable. Je travaille dans les cafés et je vais aux courses.

— Pouvez-vous aller aux courses dans cette tenue ?

— Non, c’est ma tenue de café.

— C’est plutôt joli, dit une des filles. J’aimerais bien connaître un peu cette vie de cafés. Pas toi, mon chou ?

— Oh ! oui », dit l’autre.

Je notai leurs noms sur mon calepin et promis de les appeler au Claridge. Elles étaient bien gentilles et je leur dis au revoir et aussi à Walsh et à Ezra. Walsh entretenait toujours Ezra avec beaucoup de véhémence.

« N’oubliez pas, dit la plus grande des deux filles.

— Impossible », dis-je, et je leur serrai la main à l’une et à l’autre.

La première chose que m’en dit Ezra fut que Walsh avait pu quitter le Claridge sans ennuis, grâce à la caution de quelques admiratrices de la poésie et des jeunes poètes marqués par la mort. Il m’annonça, peu après, que Walsh avait reçu des subventions importantes, d’une autre origine, et allait créer dans le quartier une nouvelle revue, dont il serait codirecteur.

En ce temps-là, le *Dial*, revue littéraire américaine publiée par Scofield Thayer, décernait chaque année un prix littéraire de mille dollars, je crois, à l'un de ses collaborateurs. C'était alors une grosse somme pour un simple écrivain, outre le prestige qui s'y ajoutait, et le prix avait été attribué à divers auteurs, tous méritants, bien entendu ; en ce temps-là, deux personnes pouvaient, avec cinq dollars par jour, vivre confortablement en Europe, et même voyager.

La revue trimestrielle dont Walsh serait l'un des codirecteurs était censée attribuer, elle aussi, une somme importante au collaborateur dont l'œuvre serait tenue pour la meilleure de l'année, au terme des quatre premiers numéros.

Il était difficile de dire si le bruit s'en répandit par suite d'indiscrétions, de commérages ou de confidences ; il faut toujours croire et espérer que tout demeura dans les limites de la plus rigoureuse honnêteté. On ne put, en tout cas, rien reprocher à Walsh, à ce sujet, en sa qualité de codirecteur.

Peu après que j'eus entendu parler de ce prétendu prix, Walsh m'invita à déjeuner dans le meilleur restaurant et le plus cher du Quartier Latin. Après les huîtres – de somptueuses *marennes* plates, légèrement cuivrées, fort différentes de mes habituelles *portugaises* peu coûteuses – et une bouteille de pouilly-fuissé, il entreprit d'en venir délicatement au sujet. Il semblait avoir l'intention de m'entuber, comme il avait entubé les poules du bateau – si toutefois c'étaient des poules et s'il avait réussi à les entuber – et quand il me demanda si je voulais une autre douzaine de ces huîtres plates, comme il les appelait, je dis que j'en reprendrais avec grand plaisir. Il ne se soucia pas de se montrer marqué par la mort, devant moi, et j'en éprouvai quelque soulagement. Il savait que je savais qu'il était tubard, et que tout entubeur qu'il était, il crèverait de sa tubarderie, et il ne chercha même pas à tousser, ce dont je lui fus reconnaissant étant donné que nous étions à table. Je me demandai s'il avalait ses huîtres plates comme les putains de Kansas City, qui étaient marquées par la mort et par tout le reste, et qui cherchaient toujours à avaler du « semen » comme un remède souverain contre la tuberculose, mais je ne le lui demandai pas. J'entamai ma seconde douzaine d'huîtres plates, servies sur un lit de glace pilée, dans un plat en argent, et observai les bords bruns et incroyablement délicats réagir et se crisper en recevant, goutte à goutte, le jus du citron que je pressais au-dessus de la coquille, ou quand je tranchais le pédoncule, avant de porter la chair à ma bouche où je la mastiquais consciencieusement.

« Ezra est un grand, grand poète, dit Walsh, en me regardant avec ses yeux sombres de poète.

— Oui, dis-je, et un chic type.

— Noble, dit Walsh, vraiment noble. »

Nous mangeâmes et bûmes en silence, en hommage à la noblesse d'Ezra. Sa présence me manquait ; j'aurais aimé qu'il fût là. Il n'avait pas les moyens de se payer des *marennes*, lui non plus.

« Joyce est grand, dit Walsh. Grand, grand.

— Grand, dis-je. Et c'est un ami sûr. »

Nous étions devenus amis au cours de cette merveilleuse période qui suivit la publication d'*Ulysse* et la mise en train de ce que l'on appela longtemps « Work in Progress ». Je pensai à Joyce et différentes choses me revinrent en mémoire.

« Comme je regrette que ses yeux soient en aussi mauvais état, dit Walsh.

— Lui aussi, dis-je.

— C'est le drame de notre époque, me dit Walsh.

— À chacun ses maux, dis-je pour essayer d'égayer le repas.

— Vous n'en avez pas. » Il déploya tout son charme et même en rajouta en mon honneur, et ensuite il se montra marqué par la mort.

« Vous voulez dire que je ne suis pas marqué par la mort ? » demandai-je ; je ne pus m'en empêcher.

« Non, vous êtes marqué pour la Vie. » Il prononça le mot avec une majuscule.

« Donnez-moi le temps », dis-je.

Il voulait un bon steak, saignant, et je commandai deux tournedos béarnaise ; j'estimai que le beurre lui ferait du bien.

« Un peu de vin rouge ? » demanda-t-il.

Le *sommelier* fit son apparition et je commandai un châteauneuf-du-pape. Je me promènerais ensuite le long des quais pour dissiper ses effets. Il dormirait ou ferait ce qu'il voudrait pour cuver son vin. Le mien ne m'empêcherait pas de vaquer à mes affaires, pensai-je.

Les confidences vinrent au moment où nous finissions nos steaks-pommes frites ; nous avions déjà vidé aux deux tiers la bouteille de châteauneuf-du-pape, qui n'est pas un vin recommandé pour le déjeuner.

« Inutile de tourner autour du pot, dit-il. Vous savez que vous aurez le prix, n'est-ce pas ?

— Moi ? dis-je. Et pourquoi ?

— Vous l'aurez », dit-il.

Il se mit à parler de mes œuvres et je cessai de l'écouter. Cela me rendait malade d'entendre les gens parler de mes œuvres devant moi, et je le regardais, avec son air d'être marqué par la mort, et je pensais espèce d'entubeur tu es en train de m'entuber parce que tu es tubard. J'ai vu un bataillon entier couché dans la poussière de la route, et un homme sur trois était mort, ou pis, et ils ne portaient pas de marques spéciales, tous voués à la poussière, et toi, avec ton air d'être marqué par la mort, toi, espèce d'entubeur tubard, tu vis de ta mort. Maintenant tu vas essayer de m'entuber. Ne m'entube pas et tu ne seras pas entubé. La mort ne l'entubait pas, elle. Elle le tuait, tout simplement.

« Je ne crois pas que je le mérite, Ernest, dis-je, tout heureux de pouvoir l'appeler par mon propre nom que je détestais. En outre, Ernest, ce ne serait pas moral, Ernest.

— C'est drôle que nous ayons le même nom, n'est-ce pas ?

— Oui, Ernest, dis-je. C'est un nom qu'il nous faudra assumer toute notre vie. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas, Ernest ?

— Oui, Ernest », dit-il.

Il me fit l'honneur de toute sa sympathie, la plus triste et la plus irlandaise, sans compter le charme.

Ainsi, je me montrai toujours plein de bienveillance pour lui et pour sa revue et quand il eut des hémorragies et dut quitter Paris en me demandant de surveiller le travail des imprimeurs qui ne parlaient pas anglais, je fis le nécessaire. J'avais assisté à l'une de ses hémorragies et ce n'était pas du chiqué, et je savais qu'il en mourrait, pour sûr, et j'avais alors plaisir à me montrer extrêmement gentil envers lui, à un moment où je me débattais parmi beaucoup de difficultés personnelles, de même que j'avais plaisir à l'appeler Ernest. J'aimais aussi et admirais sa codirectrice. Elle ne m'avait promis aucun prix. Elle cherchait seulement à publier une bonne revue et à rémunérer convenablement ses collaborateurs.

Un jour, bien plus tard, je rencontrai Joyce qui se promenait sur le boulevard Saint-Germain après avoir été assister, tout seul, à une matinée. Il aimait entendre les acteurs bien qu'il ne pût les voir. Il m'invita à prendre un verre et nous allâmes aux Deux-Magots où nous commandâmes des sherry secs, bien que vous ayez lu que nous buvions exclusivement du vin blanc de Suisse.

« Comment va Walsh ? demanda Joyce.

— Qui est mort, qui est vivant ? dis-je.

— Est-ce qu'il vous avait promis le prix ? demanda Joyce.

— Oui.

— Je m'en doutais, dit Joyce.

— Il vous l'a promis aussi ?

— Oui », dit Joyce. Puis, après un silence, il demanda : « Pensez-vous qu'il l'ait promis à Pound ?

— Je ne sais pas.

— Mieux vaut ne pas le lui demander », dit Joyce.

Nous changeâmes de sujet. Je racontai à Joyce comment j’avais rencontré Walsh dans l’atelier d’Ezra, avec les filles en longs manteaux de fourrure, et il apprécia beaucoup l’histoire.

# EVAN SHIPMAN À LA CLOSERIE

Depuis le jour où j'avais découvert la librairie de Sylvia Beach, j'avais lu toutes les œuvres de Tourgueniev et toutes celles de Gogol qui avaient été traduites par Constance Garnett et les traductions anglaises de Tchékhov. À Toronto, avant même notre arrivée à Paris, j'avais entendu dire que Katherine Mansfield avait écrit d'excellentes nouvelles, mais, comparée à Tchékhov, elle me faisait penser à une jeune vieille fille qui conterait habilement des récits artificiels, à côté d'un médecin plein d'expérience et de lucidité qui saurait dire les choses, bien et simplement. Mansfield était de la petite bière : mieux valait boire de l'eau. Encore que Tchékhov ne fut pas de l'eau, sauf pour la limpidité. Certains de ses récits semblaient purement journalistiques. Mais il y en avait aussi de merveilleux.

Dans Dostoïevski, il y avait certaines choses croyables et auxquelles on ne pouvait croire, mais d'autres aussi qui étaient si vraies qu'elles vous transformaient au fur et à mesure que vous les lisiez ; elles vous enseignaient la fragilité et la folie, la méchanceté et la sainteté et les affres du jeu, comme Tourgueniev vous enseignait les paysages et les routes, et Tolstoï les mouvements de troupes, le terrain et les forces en présence, officiers et soldats, et le combat. Après avoir lu Tolstoï, on trouvait que les récits de Stephen Crane sur la guerre de Sécession sortaient tout droit de l'imagination brillante d'un enfant malade qui n'avait jamais fait la guerre mais avait lu seulement les récits de batailles et vu les photographies de Brady que j'avais eues moi-même sous les yeux chez mes grands-parents. Avant d'avoir lu *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, je n'avais lu aucune description fidèle de la guerre, sauf dans Tolstoï, et le merveilleux récit de la bataille de Waterloo par Stendhal était un accident dans un livre assez ennuyeux. Découvrir tout ce monde nouveau d'écrivains, et avoir du temps pour lire, dans une ville comme Paris où l'on pouvait bien vivre et bien travailler, même si l'on était pauvre, c'était comme si l'on vous avait fait don d'un trésor. Vous pouviez emporter ce trésor avec vous si vous voyagiez ; et même à la montagne, en Suisse et en Italie où nous allions avant de découvrir Schruns dans la haute vallée autrichienne du Vorarlberg, les livres étaient toujours là, de sorte que vous pouviez vivre dans ce nouveau monde que vous aviez découvert ; la neige et les forêts et les glaciers et les problèmes de l'hiver et votre refuge de haute montagne, celui de l'hôtel Taube, dans le village, pendant le jour ; et, la nuit, cet autre monde merveilleux que les écrivains russes vous abandonnaient. D'abord, il y eut les Russes. Puis les autres. Mais pendant longtemps, ce furent les Russes.

Je me rappelle avoir demandé à Ezra, certain jour où nous revenions du tennis, là-bas, sur le boulevard Arago, et qu'il m'avait invité à prendre un verre dans son atelier, ce qu'il pensait vraiment de Dostoïevski.

« À vrai dire, Hem', dit Ezra, je n'ai jamais lu les *Rrousses.* »

C'était une réponse franche et Ezra n'en faisait jamais d'autres, mais je me sentais mal à l'aise, car il était le critique que j'aimais le plus, en qui j'avais la plus grande confiance, l'homme qui croyait au *mot juste* – le seul mot approprié à chaque cas – l'homme qui m'avait appris à me méfier des adjectifs comme j'apprendrais plus tard à me méfier de certaines gens dans certaines situations, et je voulais savoir ce qu'il pensait d'un écrivain qui n'avait presque jamais employé le *mot juste* et n'en avait pas moins donné vie à ses personnages, en certains cas, comme presque personne n'avait jamais réussi à le faire.

« Limite-toi aux Français, dit Ezra, ils ont beaucoup à t'apprendre.

— Je sais, dis-je. J'ai beaucoup à apprendre de tout le monde. »

Plus tard, après avoir quitté l'atelier d'Ezra, en route vers la scierie, j'explorai du regard la rue encaissée entre les hautes maisons, jusqu'à la trouée, au bout, où apparaissaient des arbres dépouillés,

et derrière, la façade lointaine du café Bullier, de l'autre côté du large boulevard Saint-Michel, et je poussai la porte et traversai la cour pleine de bois fraîchement scié et je posai ma raquette dans sa presse à côté des marches qui conduisaient au dernier étage du pavillon. J'appelai dans l'escalier mais il n'y avait personne à la maison.

« Madame est sortie avec la *bonne*, et le bébé aussi ». me fit savoir l'épouse du patron de la scierie. C'était une femme difficile, trop potelée et aux cheveux cuivrés. Je la remerciai. « Un jeune *homme* est venu vous voir, dit-elle, utilisant cette expression au lieu du traditionnel Monsieur. Il a dit qu'il serait à la Closerie.

— Merci bien, dis-je. Si Madame rentre, veuillez lui dire que je suis à la Closerie.

— Elle est sortie avec des amis », dit la femme, et, se drapant dans sa robe de chambre violette, elle regagna, sur ses hauts talons, le seuil de son propre *domaine*, sans refermer la porte.

Je descendis la rue entre les hautes maisons blanches, sales et lézardées, tournai à droite sur le terre-plein dégagé et ensoleillé et pénétrai dans l'ombre de la Closerie, zébrée par quelques derniers rayons.

Il n'y avait là personne de ma connaissance et je sortis sur la terrasse où je trouvai Evan Shipman qui m'attendait. C'était un bon poète, amateur et connaisseur de chevaux, de prose et de peinture. Il se leva et je le vis, grand et pâle, et maigre, avec sa chemise blanche, sale et usée au col, sa cravate soigneusement nouée, son costume gris, usé et froissé, ses doigts tachés, plus foncés que ses cheveux, ses ongles sales et son sourire affectueux, plein d'humilité, malgré ses lèvres pincées sur des dents qu'il ne voulait pas montrer.

« C'est bon de te voir. Hem', dit-il.

— Comment ça va, Evan ? demandai-je.

— Pas très fort, dit-il. Mais je crois que je me suis quand même débarrassé de mon "Mazeppa". Tu vas bien ?

— Je crois, dis-je. J'étais sorti pour faire une partie de tennis avec Ezra quand tu es venu.

— Ezra va bien ?

— Très bien.

— Ça me fait plaisir. Hem', tu sais, je crois que la femme de ton propriétaire ne m'aime pas. Elle n'a pas voulu me laisser t'attendre en haut de l'escalier.

— Je la préviendrai, dis-je.

— Pas la peine. Je peux toujours t'attendre ici. C'est très agréable, avec ce rayon de soleil, maintenant, n'est-ce pas ?

— C'est l'automne, dis-je. Je ne crois pas que tu t'habilles assez chaudement.

— Il ne fait frais que le soir, dit Evan. Je mettrai mon manteau.

— Tu sais où il est ?

— Non, mais il est certainement en lieu sûr.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que j'ai laissé le poème dans la poche. » Il rit de bon cœur, en pinçant les lèvres pour ne pas montrer ses dents. « Prends un whisky avec moi. Hem'.

— Très bien. »

Jean apporta la bouteille et les verres et deux soucoupes à dix francs avec le siphon. Il n'utilisait pas de mesure et versait le whisky dans les verres jusqu'à ce qu'ils fussent pleins aux trois quarts et plus. Jean sympathisait avec Evan qui allait souvent l'aider à jardiner chez lui, à Montrouge, au-delà de la porte d'Orléans, quand c'était le jour de congé de Jean.

« N'exagérez pas, dit Evan au vieux serveur.

— Ben quoi, ce sont pas deux whiskies ? » demanda celui-ci.

Nous y ajoutâmes de l'eau et Evan dit :

« Bois lentement la première gorgée, Hem'. Si nous les ménageons, ces deux verres peuvent durer longtemps.

— Et toi, tu te ménages ? demandai-je.

— Oui. Pour de vrai, Hem'. Mais parlons d'autre chose, hein ? »

Nous étions seuls à la terrasse, et le whisky nous tenait chaud à tous deux, bien que je fusse mieux vêtu qu'Evan pour la saison, car je portais une chemisette en guise de sous-vêtement, une chemise et même un chandail de marin français, en laine bleue, par-dessus.

« Je me pose des questions au sujet de Dostoïevski, dis-je. Comment, un homme peut-il écrire aussi mal, aussi incroyablement mal, et te faire sentir aussi profondément ?

— Ça ne peut être une question de traduction, dit Evan. Le style de Tolstoï reste bon, même en traduction.

— Je sais. Je ne me rappelle plus combien de fois j'ai essayé de lire *La Guerre et la Paix* avant de me procurer la traduction de Constance Gamett.

— On dit qu'elle pourrait être améliorée, dit Evan. Je suis sûr que c'est vrai, bien que je ne connaisse pas le russe. Mais nous savons l'un et l'autre ce qu'est une traduction. N'empêche que ça donne un roman du tonnerre, le plus grand de tous, je suppose, et tu peux le lire et le relire sans t'en lasser.

— Je sais, dis-je. Mais tu ne peux pas lire et relire Dostoïevski. J'ai emporté *Crime et Châtiment* avec moi à Schruns, quand nous manquions de livres, et je n'ai pas pu le relire, alors même que je n'avais rien d'autre sous la main. J'ai plutôt lu les journaux autrichiens et étudié l'allemand, jusqu'au moment où j'ai trouvé un Trollope dans la collection Tauchnitz.

— Dieu bénisse Tauchnitz », dit Evan.

Le whisky avait perdu toutes ses vertus inflammatoires, mais avec de l'eau il était simplement beaucoup trop fort.

« Dostoïevski était un merdeux. Hem', continua Evan. Il n'est à l'aise qu'avec des merdeux et des saints. Il a créé des saints merveilleux. C'est une honte de ne pas pouvoir le relire.

— Je vais tâcher de relire *Les Frères*. Il y avait probablement de ma faute.

— Tu peux en relire une partie, la plus grande partie. Mais ensuite il va t'irriter, quelle que soit sa grandeur.

— Bon. Nous avons été heureux de pouvoir le lire une première fois, et peut-être qu'on améliorera la traduction.

— Ne te laisse pas tenter, Hem'.

— Non. Je vais tâcher de faire ça sans m'en rendre compte. Ainsi plus j'en lirai plus il y en aura.

— Bon, je bois à ta santé avec le whisky de Jean, dit Evan.

— Il aura des ennuis, s'il continue, dis-je.

— Il en a déjà, dit Evan.

— Comment ?

— Il y a un changement de direction, dit Evan. Les nouveaux propriétaires veulent attirer une autre clientèle, des gens qui dépensent davantage, et ils vont installer un bar américain. Les garçons seront tous en vestes blanches, Hem', et on leur a déjà dit de se tenir prêts à se raser la moustache.

— Ils ne peuvent pas faire ça à André et à Jean.

— Ils ne devraient pas pouvoir le faire, mais ils le feront.

— Jean a porté la moustache toute sa vie. C'est une moustache de dragon. Il a servi dans la cavalerie.

— Il faudra qu'il la coupe. »

Je bus les dernières gouttes de mon whisky.

« Un autre whisky, monsieur ? demanda Jean. Un whisky, monsieur Shipman ? »

Sa lourde moustache tombante faisait partie de son visage maigre et cordial et le sommet de son crâne chauve brillait à travers les mèches de cheveux bien lissées par-dessus.

« Ne faites pas ça, Jean, dis-je. Ne prenez pas le risque.

— Ce n'est pas une question de risque, dit-il doucement. Il y a beaucoup de pagaille. Il y en a plusieurs qui sont partis. *Entendu,* messieurs », dit-il à voix haute.

Il rentra dans le café et revint avec la bouteille de whisky, deux grands verres, deux soucoupes à bord doré marquées dix francs, et une bouteille d'eau de Seltz.

« Non, Jean », dis-je.

Il posa les verres sur les soucoupes et les remplit de whisky presque à ras bord, puis il remporta le fond de bouteille dans le café. Evan et moi ajoutâmes un peu d'eau de Seltz dans les verres.

« Heureusement que Dostoïevski ne connaissait pas Jean, dit Evan. Il aurait bu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Qu'allons-nous faire de ce whisky ?

— Le boire, dit Evan. C'est un geste de protestation. De l'action directe. »

Le lundi suivant, quand j'allai travailler à la Closerie, le matin, André me servit un *Bovril,* c'est-à-dire de l'extrait de viande de bœuf avec de l'eau. C'était un petit homme blond. À la place de sa grosse moustache, sa lèvre était aussi glabre que celle d'un ecclésiastique. Il portait une veste blanche de barman américain.

« Et Jean ?

— Il ne reviendra que demain.

— Comment est-il ?

— Il lui faut le temps de s'habituer. Il a fait toute la guerre dans un régiment de cavalerie lourde. Il a la Croix de Guerre et la Médaille militaire.

— Je ne savais pas qu'il avait été si grièvement blessé.

— Non. Il a été blessé, naturellement, mais c'est l'autre Médaille militaire qu'il a. Pour fait d'armes.

— Dites-lui que j'ai demandé de ses nouvelles.

— Bien sûr, dit André. J'espère qu'il s'y fera vite.

— Présentez-lui aussi les amitiés de Mr Shipman.

— Mr Shipman est avec lui, dit André. Ils sont en train de jardiner ensemble. »

# UN AGENT DU MAL

La dernière chose que me dit Ezra, avant de quitter la rue Notre-Dame-des-Champs pour se rendre à Rapallo, fut : « Hem', je voudrais que tu gardes ce pot d'opium et n'en donnes à Dunning que s'il en a besoin. »

C'était un grand pot de cold-cream et après avoir dévissé le couvercle je vis que le contenu était sombre et gluant, et dégageait une odeur d'opium brut. Ezra l'avait acheté à un chef indien, disait-il, avenue de l'Opéra, près du boulevard des Italiens, et il avait coûté très cher. Je pensais qu'il provenait sans doute d'un vieux bar appelé le « Trou dans le Mur » et qui était un repaire de déserteurs et de trafiquants de drogue, pendant et après la guerre. Le « Trou dans le Mur » était un bar très étroit, à peine plus large qu'un couloir, avec une façade peinte en rouge, dans la rue des Italiens. Il avait eu, dans le temps, une sortie de secours qui aboutissait aux égouts, d'où vous étiez censé pouvoir gagner les Catacombes. Dunning était Ralph Cheever Dunning, un poète qui fumait de l'opium et oubliait de manger. Quand il avait trop fumé, il ne pouvait boire que du lait, et il écrivait en *terza rima,* ce qui le rendait cher à Ezra, qui trouvait aussi de grands mérites à sa poésie. Il vivait dans la cour où se trouvait l'atelier d'Ezra, et celui-ci m'avait appelé au secours, quelques semaines avant son départ, pour sauver Dunning de l'agonie.

« Dunning est mourant, disait le message d'Ezra. Viens tout de suite. »

Dunning avait l'air d'un squelette, sur son matelas, et il aurait certainement pu mourir d'inanition, mais je finis par faire admettre à Ezra que rares sont ceux qui meurent en faisant d'aussi belles phrases et que je n'avais jamais entendu dire que quelqu'un fût mort en usant de *terza rima* et que je doutais même que Dante en eût été capable. Ezra dit que Dunning ne s'exprimait pas en *terza rima* et j'admis que j'avais peut-être cru l'entendre s'exprimer en *terza rima* parce que j'étais endormi quand Ezra m'avait envoyé chercher. Finalement, après que Dunning eut passé la nuit entre la vie et la mort, l'affaire fut mise entre les mains d'un médecin et le malade conduit à une clinique privée pour y suivre une cure de désintoxication. Ezra avait donné sa caution financière et celle de je ne sais quels amateurs de poésie pour que Dunning pût être soigné. Le seul rôle qu'on m'avait confié consistait donc à fournir de l'opium au malade en cas d'urgence. C'était une mission sacrée, imaginée par Ezra lui-même, et j'espérais seulement m'en montrer digne et savoir reconnaître à coup sûr tout cas d'urgence.

L'occasion m'en fut fournie quand la concierge d'Ezra entra un dimanche matin dans la cour de la scierie et cria par la fenêtre ouverte devant laquelle j'étudiais la liste des partants pour les courses : « *M. Dunning est monté sur le toit et refuse catégoriquement de descendre.* »

Dunning était monté sur le toit de l'atelier et refusait catégoriquement de descendre ; c'était là, me semblait-il, un cas patent d'urgence, et je sortis le pot d'opium et remontai la rue avec la concierge, petite femme véhémente, surexcitée par la situation.

« Monsieur a tout ce qu'il faut ? me demanda-t-elle.

— Absolument, dis-je. Ça ne sera pas difficile.

— M. Pound pense à tout, dit-elle. Il est la bonté personnifiée.

— C'est vrai, dis-je. Je regrette son absence tous les jours.

— Espérons que M. Dunning sera raisonnable.

— J'ai ce qu'il faut », dis-je pour la rassurer.

Quand nous atteignîmes la cour où se trouvaient les ateliers, la concierge dit :

« Il est descendu.

— Il a dû deviner que j'arrivais », dis-je.

Je grimpai l'escalier extérieur qui conduisait au logis de Dunning et frappai à la porte. Il ouvrit.

C’était un homme maigre et qui semblait étonnamment grand.

« Ezra m’a demandé de vous apporter ceci, dis-je, et je lui tendis le pot. Il a dit que vous sauriez ce que c’est. »

Il prit le pot et l’examina. Puis il me le jeta. Le pot m’atteignit à la poitrine ou à l’épaule et roula au bas des marches.

« Espèce de salaud, dit-il. Fils de pute.

— Ezra avait dit que vous pourriez en avoir besoin », dis-je.

En guise de réponse, il me lança une bouteille de lait.

« Vous êtes sûr que vous n’en avez pas besoin ? » demandai-je.

Il me jeta une autre bouteille. Je battis en retraite. Il m’atteignit encore dans le dos avec une dernière bouteille. Puis il ferma la porte.

Je ramassai le pot, à peine fêlé, et le remis dans ma poche.

« Il ne semblait pas apprécier le cadeau de M. Pound, dis-je à la concierge.

— Peut-être sera-t-il plus calme, maintenant, dit-elle.

— Il en a peut-être, à lui, dis-je.

— Pauvre M. Dunning », dit-elle.

Les amateurs de poésie qu’Ezra avait alertés vinrent en aide à Dunning par la suite. Ma propre intervention et celle de la concierge avaient été infructueuses. J’enveloppai le pot fêlé de prétendu opium dans un papier ciré et le cachai dans une vieille botte de cheval. Quand Evan Shipman m’aida à déménager mes effets personnels, au moment où je quittai cet appartement, quelques années plus tard, la paire de bottes était bien là, mais le pot avait disparu. Je ne sais pourquoi Dunning m’avait bombardé à coups de bouteilles ; peut-être se rappelait-il mon incrédulité, le soir où Ezra l’avait cru mort une première fois ; peut-être éprouvait-il quelque antipathie innée à mon égard. Mais je me rappelai le plaisir que la phrase « M. *Dunning est monté sur le toit et refuse catégoriquement de descendre »* avait donné à Evan Shipman. Il y voyait quelque chose de symbolique. Je n’eus jamais l’explication que je cherchais. Peut-être Dunning me prit-il pour un agent du Mal ou de la police. Je savais seulement qu’Ezra avait voulu rendre service à Dunning comme il rendait service à tant de gens, et j’espérais, pour ma part, que Dunning était un poète aussi grand que le disait Ezra. Pour un poète, il m’avait fort bien visé avec une bouteille de lait. Mais Ezra, qui était un très grand poète, jouait fort bien au tennis. Evan Shipman, qui était un très bon poète et qui se souciait peu de voir ses poèmes publiés ou non, pensait qu’il ne fallait pas éclaircir le mystère.

« Il nous faut plus de mystères authentiques dans nos vies, Hem’, me dit-il un jour. Ce qui manque le plus à notre époque, c’est un écrivain sans ambition et un poème inédit vraiment important. Mais, bien sûr, il faut vivre. »

# SCOTT FITZGERALD

*Son talent était aussi naturel que les dessins poudrés sur les ailes d'un papillon. Au début il en était aussi inconscient que le papillon et, quand tout fut emporté ou saccagé, il ne s'en aperçut même pas. Plus tard, il prit conscience de ses ailes endommagées et de leurs dessins, et il apprit à réfléchir, mais il ne pouvait plus voler car il avait perdu le goût du vol et il ne pouvait que se rappeler le temps où il s'y livrait sans effort.*

Il arriva une chose bien étrange la première fois que je rencontrai Scott Fitzgerald. Il arrivait beaucoup de choses étranges avec Scott, mais je n'ai jamais pu oublier celle-là. Il était entré au Dingo Bar, rue Delambre, où j'étais assis en compagnie de quelques individus totalement dépourvus d'intérêt ; il s'était présenté lui-même et avait présenté le grand gars sympathique qui se trouvait avec lui comme étant Dunc Chaplin, le fameux joueur de baseball. Je n'avais jamais suivi les matches de l'équipe de Princeton et n'avais pas entendu parler de Dunc Chaplin, mais il était extraordinairement gentil, insouciant, décontracté et amical et je le préférai de beaucoup à Scott.

Scott était un homme qui ressemblait alors à un petit garçon avec un visage mi-beau mi-joli. Il avait des cheveux très blonds et bouclés, un grand front, un regard vif et cordial, et une bouche délicate aux lèvres allongées, typiquement irlandaise, qui, dans un visage de fille, aurait été la bouche d'une beauté. Son menton était bien modelé, il avait l'oreille agréablement tournée et un nez élégant, pur et presque beau. Tout cela n'aurait pas suffi à composer un joli visage mais il fallait y ajouter le teint, les cheveux blonds et la bouche, cette bouche si troublante pour qui ne connaissait pas Scott et plus troublante encore pour qui le connaissait.

J'étais très curieux de l'observer ; j'avais travaillé très dur toute la journée et il me semblait merveilleux de me retrouver avec Scott Fitzgerald et le grand Dunc Chaplin dont je n'avais jamais entendu parler mais qui était maintenant mon ami. Scott ne cessait de parler et, comme j'étais embarrassé par ce qu'il disait – il ne tarissait pas d'éloges sur ce que j'écrivais –, je me contentais de l'examiner de très près et de regarder au lieu d'écouter : nous professions tous, en ce temps-là, que les compliments à bout portant peuvent fort bien abattre leur homme. Scott avait commandé du champagne et lui, et Dunc Chaplin, et moi avions trinqué, je crois, avec l'un des individus les moins intéressants qui se trouvaient là. Je ne pense pas que Dunc et moi ayons suivi de très près le discours de Scott, car il s'agissait bien d'un discours, et je continuai à observer Scott. Il était de faible corpulence et ne paraissait pas particulièrement en forme ; son visage était légèrement bouffi ; son costume de bonne coupe, de chez Brooks Brothers, lui allait bien et il portait une chemise blanche avec un col boutonné et la cravate d'officier de la Garde. Je pensais que je devrais peut-être lui toucher un mot au sujet de cette cravate car il y avait des Anglais à Paris et l'un d'eux pourrait bien entrer au Dingo – en fait, il s'en trouvait déjà deux dans le bar – mais je me dis que ce n'était pas mon affaire et je continuai à l'observer pendant un moment. Il fut avéré, plus tard, qu'il avait acheté la cravate à Rome.

J'avais beau le contempler encore, je n'apprenais plus grand-chose sur lui désormais, sauf qu'il avait des mains bien faites, pas trop petites, et qui semblaient adroites, et quand il s'assit sur l'un des tabourets du bar je vis qu'il avait des jambes très courtes. Avec des jambes normales il aurait peut-être été plus grand de cinq centimètres. Nous avions fini la première bouteille de champagne et entamé la seconde, et le discours tirait à sa fin.

Dunc et moi commencions à nous sentir mieux qu'avant le champagne, et il était agréable de voir approcher la fin du discours. Jusque-là, j'avais pensé que ma femme et moi avions soigneusement tenu secret mon talent d'écrivain, sauf aux yeux des gens que nous connaissions assez bien pour leur en parler. Mais j'étais heureux de voir que Scott était parvenu à des conclusions aussi satisfaisantes que les miennes, quant à ce talent éventuel. Et j'étais plus heureux encore de voir son discours se tarir.

Mais après le discours vint le débat. Si j'avais pu observer Scott sans prêter attention à ce qu'il disait, il me fallait maintenant répondre à ses questions. Lui-même, comme je le découvris plus tard, croyait qu'un romancier pouvait trouver une réponse à toutes les questions qui l'intéressaient en les posant directement à ses amis et connaissances. Il m'interrogea donc sans fard :

« Ernest, dit-il. Ça ne vous fait rien que je vous appelle Ernest, n'est-ce pas ?

— Demandez à Dunc, dis-je.

— Ne soyez pas stupide. C'est très sérieux. Dites-moi, est-ce que votre femme et vous avez couché ensemble avant d'être mariés ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Mais comment pourriez-vous avoir oublié une chose aussi importante ?

— Je ne sais pas, dis-je. Bizarre, n'est-ce pas ?

— C'est pis que bizarre, dit Scott. Il faut que vous soyez capable de vous en souvenir.

— Je regrette. C'est désolant, n'est-ce pas ?

— Ne vous conduisez pas comme un Angliche, dit-il. Tâchez d'être sérieux et faites un effort de mémoire.

— Que non ! dis-je. C'est sans espoir.

— Vous pourriez vraiment faire un effort. »

Je pensais que le discours nous avait menés bien loin. Je me demandais s'il tenait un discours semblable à tout le monde, mais je pensai qu'il n'en était rien car je l'avais vu transpirer pendant qu'il parlait. La sueur avait perlé au-dessus de sa longue lèvre supérieure, d'une perfection tout irlandaise, et c'est à ce moment que j'avais cessé de le dévisager et fait quelques observations sur la longueur de ses jambes, haut croisées, alors qu'il était assis sur le tabouret du bar. Cette fois, je le dévisageai de nouveau et c'est alors que se produisit la chose étrange dont j'ai déjà parlé.

Il était donc assis au bar, sa coupe de champagne à la main, quand sa peau parut se tendre sur son visage au point d'en effacer toute boursouflure, et continua à se tendre jusqu'à lui faire une tête de mort. Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites et le regard s'éteignit et les lèvres s'étirèrent et toute couleur disparut de son visage soudain cireux. Ce n'était pas une hallucination. Son visage s'était vraiment transformé en une tête de mort ou un masque mortuaire sous mes yeux.

« Scott, demandai-je. Est-ce que ça va bien ? »

Il ne répondit pas et son visage parut plus tendu que jamais.

« Nous devrions l'emmener tout de suite dans un dispensaire, dis-je à Dunc Chaplin.

— Non, il va bien.

— On dirait qu'il est en train de passer.

— Non, ça le prend de temps en temps. »

Nous l'expédiâmes dans un taxi et j'étais très ennuyé, mais Dunc affirma qu'il était très bien et qu'il ne fallait pas se faire de souci à son sujet.

« Il sera probablement tout à fait rétabli avant d'arriver chez lui », dit-il.

Il avait sans doute raison ; quand je rencontrai Scott quelques jours plus tard à la Closerie des Lilas, je lui dis que j'étais désolé que le truc l'ait pris comme cela et que probablement nous avions bu trop vite, dans le feu de la conversation.

« Désolé de quoi ? Quel truc m'a pris comme cela ? De quoi parlez-vous, Ernest ?

— Je parle de l'autre soir, au Dingo.

— Il ne m'est rien arrivé de mal au Dingo. J'en avais simplement assez de ces sacrés Anglais qui étaient avec vous et je suis rentré chez moi.

— Il n'y avait aucun Anglais avec nous. Seulement le barman.

— Pas de mystères avec moi. Vous savez bien de qui je parle.

— Oh ! » dis-je. Il avait dû retourner au Dingo plus tard ce soir-là, ou il avait dû y aller un autre jour. Non, je m'en souvenais maintenant, il y avait bien deux Anglais dans le bar. C'était vrai. Je savais de qui il s'agissait. Ils étaient restés là toute la nuit.

« Oui, dis-je. En effet.

— Cette fille avec son titre de noblesse à la noix, qui s'exprimait de façon si grossière, et cet idiot d'ivrogne avec elle. Ils ont dit qu'ils étaient de vos amis.

— Ce sont des amis. Et elle est vraiment très grossière parfois !

— Vous voyez, c'est pas la peine de faire des mystères simplement parce qu'on a bu quelques verres de vin. Pourquoi vouliez-vous faire des mystères ? Ce n'est pas le genre de choses auxquelles je m'attendais de votre part.

— Je ne sais pas. » Je voulais laisser tomber. Puis une idée me vint à l'esprit. « Est-ce qu'ils n'ont pas dit quelque grossièreté à propos de votre cravate ? demandai-je.

— Quelle grossièreté auraient-ils pu dire à propos de ma cravate ? Je portais une simple cravate noire, en tricot, avec une chemisette blanche. »

J'abandonnai alors et il me demanda pourquoi j'aimais ce café, et je lui parlai du bon vieux temps et il s'efforça de l'aimer à son tour et nous nous assîmes, moi avec plaisir, et lui tâchant d'éprouver du plaisir, et il me posa des questions et me parla des écrivains et des éditeurs et des agents littéraires et des critiques et de George Horace Lorimer et des potins et de la situation économique que doit affronter un auteur à succès, et il était cynique et amusant et très sympathique et affectueux, et plein de charme, même pour un homme qui a l'habitude d'être sur ses gardes dès qu'on commence à lui montrer de l'affection. Il parlait, sans aucun respect mais sans amertume, de ses propres écrits et je compris que sou prochain livre serait très bon s'il pouvait parler sans amertume des faiblesses de ses livres précédents. Il voulait me faire lire son nouveau livre, *Gatsby le Magnifique*, aussitôt qu'il aurait récupéré l'unique exemplaire qui lui restait et qu'il avait prêté à quelqu'un. À l'entendre parler de cette œuvre, il était impossible d'imaginer à quel point elle était réussie, sauf qu'il manifestait envers elle la pudeur que tous les auteurs peu imbus de leur personne ressentent quand ils ont écrit une très belle œuvre, et j'espérais qu'il récupérerait le livre très vite, afin de me le donner à lire. Scott me dit qu'il avait appris par Maxwell Perkins que le livre ne se vendait pas bien, mais qu'il y avait eu quelques bonnes critiques. Je ne me rappelle plus si ce fut ce jour-là, ou bien plus tard qu'il me montra une critique de Gilbert Seldes qui n'aurait pu être meilleure. Elle n'aurait pu être meilleure que si Gilbert Seldes avait été un meilleur critique. Scott était étonné et désolé de voir que le livre ne se vendait pas bien mais, comme je l'ai dit, il ne se montrait pas du tout amer et il était à la fois satisfait et modeste quant à la valeur de son livre.

Ce jour-là, comme nous étions assis à la terrasse de la Closerie et regardions la nuit tomber et les gens passer sur le trottoir et la lumière grise du soir changer, les deux whisky-sodas que nous bûmes n'exercèrent pas d'effets chimiques sur Scott. Je les guettais soigneusement pourtant, mais ils ne se produisirent pas, et Scott ne me posa pas de questions éhontées, ne fit rien d'embarrassant, ne prononça pas de discours et se conduisit comme un être normal, intelligent et charmant.

Il me raconta que lui-même et Zelda, sa femme, avaient été contraints d'abandonner leur petite Renault à Lyon, à cause du mauvais temps, et il me demanda si j'accepterais de l'accompagner à Lyon, en train, pour y reprendre la voiture et la ramener à Paris. Les Fitzgerald avaient loué un appartement meublé au 14, rue de Tilsitt, non loin de l'Étoile. Le printemps tirait alors à sa fin et je pensais que la campagne était dans toute sa splendeur et que nous pourrions faire un excellent voyage. Scott semblait si gentil et si raisonnable et je l'avais observé tandis qu'il buvait deux bons et solides whiskies sans en être affecté et son charme et son apparent bon sens firent que les événements nocturnes du Dingo ne me semblaient plus qu'un mauvais rêve. Donc, je répondis que cela me ferait

plaisir d'aller à Lyon avec lui et demandai quand il voulait partir.

Nous convînmes de nous revoir le lendemain et nous décidâmes alors de prendre l'express du matin pour Lyon. Ce train partait à une heure commode et il était très rapide ; il ne s'arrêtait qu'une fois, autant que je m'en souvienne, à Dijon. Nous projetions d'aller à Lyon, de faire vérifier le bon état de la voiture, de nous offrir un excellent dîner et de repartir pour Paris très tôt, le lendemain matin.

L'idée de ce voyage m'enthousiasmait. Je serais en compagnie d'un écrivain plus âgé et déjà consacré et, dans la voiture, nous aurions le temps de parler et j'apprendrais certainement beaucoup de choses utiles à savoir. J'ai peine à imaginer aujourd'hui que je considérais alors Scott comme un écrivain âgé, mais dans ce temps-là, et comme je n'avais pas encore lu *Gatsby le Magnifique*, je le croyais d'une autre génération. Je pensais qu'il écrivait des histoires pour des magazines tels que le *Saturday Evening Post* et qu'il avait eu un certain succès trois ans auparavant, mais je ne le tenais pas pour un écrivain sérieux. Il m'avait raconté à la Closerie des Lilas comment il écrivait des nouvelles qu'il croyait bonnes, et qui l'étaient effectivement, pour le *Post*, et comment ensuite il les modifiait avant de les soumettre à des magazines, sachant exactement par quels trucs transformer ses nouvelles en textes publiables dans tel ou tel périodique. J'avais été scandalisé et l'avais traité de putain. Il m'avait répondu qu'il était bien obligé de faire la putain, car il lui fallait soutirer de l'argent aux magazines pour avoir les moyens d'écrire de bons livres. Je lui avais répondu qu'à mon avis quiconque n'écrivait pas toujours de son mieux finissait par gâcher son talent. Mais comme il écrivait tout d'abord le bon texte de ses nouvelles, avait-il répondu, le fait de les abîmer ou d'y changer quelque chose après coup ne pouvait nuire à son talent. Je n'étais pas de cet avis et aurais bien voulu en discuter avec lui, mais il m'eût fallu avoir écrit un roman pour étayer ma thèse et lui en prouver le bien-fondé et le convaincre. Or je n'avais pas encore écrit de roman. Depuis que j'avais commencé à démanteler mon style antérieur et à fuir toute facilité et à essayer de faire agir mes personnages au lieu de les décrire, écrire m'était devenu merveilleux mais très difficile et je ne voyais pas comment je pourrais jamais écrire un texte aussi long qu'un roman. Il me fallait parfois toute une matinée pour écrire un seul paragraphe.

Ma femme, Hadley, était heureuse de me voir entreprendre ce petit voyage bien qu'elle ne prit pas au sérieux les œuvres de Scott qu'elle avait lues. Henry James était pour elle le type du bon écrivain, mais elle pensait qu'il serait bon pour moi de faire ce voyage et de me distraire de mon travail ; cependant nous aurions préféré l'un et l'autre avoir les moyens de nous payer une voiture et de faire le voyage pour notre compte. Mais, pour lors, il n'était même pas question d'y penser. J'avais reçu une avance de deux cents dollars de Boni and Liveright pour un premier recueil de nouvelles qui devait paraître aux États-Unis en automne et je plaçais des contes dans le *Frankfurter Zeitung*, *Der Querschnitt* de Berlin, *This Quarter* et *The Transatlantic Review* à Paris, et nous vivions à force d'économies, ne dépensant que le strict nécessaire, afin d'épargner de quoi aller à la *feria* de Pampelune en juillet et à Madrid et ensuite à la *feria* de Valence.

Le matin du départ, j'arrivai à la gare de Lyon longtemps à l'avance, et attendis Scott en deçà du portillon : c'était lui qui avait les billets. Le moment du départ approchait et Scott n'était pas encore là. Je pris un ticket de quai et déambulai le long du train à la recherche de mon compagnon de route. Je ne le vis pas et, quand le long train fut sur le point de démarrer, j'y montai et parcourus les couloirs. Mon seul espoir était que Scott se trouverait à bord. Le train était long et Scott ne s'y trouvait pas. J'expliquai la situation au contrôleur, payai le prix d'un billet de seconde classe – il n'y avait pas de troisième classe – et demandai au contrôleur quel était le meilleur hôtel de Lyon. Il n'y avait pas d'autre solution que de télégraphier à Scott, de Dijon, pour lui donner l'adresse de l'hôtel où je l'attendrais à Lyon. Il ne recevrait pas le message avant son départ de Paris, mais je supposais que sa femme le lui retélégraphierait. Je n'avais encore jamais entendu dire qu'un adulte eût raté un train ; mais au cours de ce voyage je devais apprendre bien des choses.

En ce temps-là, j'avais un assez mauvais caractère, très emporté, mais au moment où le train atteignit Montereau, je m'étais calmé et la colère ne m'empêchait plus de regarder le paysage et d'en profiter, et à midi je fis un bon déjeuner au wagon-restaurant et je bus une bouteille de saint-émilion et pensai que j'avais été un sacré idiot d'accepter de voyager aux frais d'autrui, alors que cette invitation me coûtait maintenant l'argent dont nous aurions besoin pour aller en Espagne. Mais c'était une bonne leçon pour moi. Je n'avais encore jamais accepté une invitation de ce genre et voyageais toujours à frais partagés et dans ce cas j'avais même insisté pour que les frais d'hôtel et de repas fussent mis en commun. Mais maintenant je ne savais même plus si je reverrais Fitzgerald. Tant que j'avais été furieux, je l'avais dégradé, de Scott en Fitzgerald. Plus tard, je fus heureux d'avoir épuisé toute ma colère dès le départ. En effet, ce ne devait pas être un voyage à faire, pour un homme coléreux.

À Lyon, j'appris que Scott avait bien quitté Paris mais n'avait laissé aucune indication quant à sa résidence lyonnaise. Je confirmai mon adresse à Lyon et la bonne me dit qu'elle la lui communiquerait s'il téléphonait. Madame ne se sentait pas bien et dormait encore. Je téléphonai à tous les hôtels et y laissai des messages, mais ne réussis pas à dénicher Scott. Puis je sortis prendre un apéritif dans un café et lire les journaux. Au café je rencontrai un homme, mangeur de feu de son état, qui pliait aussi en deux des pièces de monnaie en les tenant entre le pouce et l'index dans ses mâchoires édentées. Ses gencives étaient meurtries mais apparemment fermes ainsi qu'il me le fit remarquer et il me dit que ce n'était pas un mauvais métier. Je l'invitai à prendre un verre et il en fut enchanté. Il avait un beau visage sombre qui brillait et scintillait quand il mangeait du feu. Il dit que, dans une ville comme Lyon, cela ne rapportait guère de manger du feu ou de faire des tours de force avec les doigts et les mâchoires. De faux mangeurs de feu ruinaient le *métier* et continueraient à le ruiner partout où on les laisserait opérer. Lui-même avait mangé du feu toute la soirée sans gagner de quoi manger autre chose cette nuit-là. Je le conviai à un nouveau verre pour faire passer le goût de l'essence qui subsistait dans sa bouche après son repas de feu et lui proposai de dîner avec moi s'il connaissait un bon endroit suffisamment bon marché. Il dit qu'il en connaissait un qui était excellent. Nous fîmes un dîner très économique dans un restaurant algérien et j'aimai la nourriture et le vin d'Algérie. Le mangeur de feu était un brave homme et c'était intéressant de le voir manger et mâcher avec ses gencives aussi bien que la plupart des gens avec leurs dents. Il me demanda de quoi je vivais et je lui dis que j'étais apprenti écrivain. Il me demanda ce que j'écrivais et je lui dis que c'était des contes. Il dit qu'il connaissait beaucoup de contes, quelques-uns plus horribles et incroyables que tous ceux qui avaient jamais été écrits. Il pourrait me les raconter et je les écrirais et si cela rapportait quelque argent je lui en donnerais la part que j'estimerais équitable. Mieux encore, nous pourrions aller ensemble en Afrique du Nord et il m'emmènerait au pays du Sultan bleu où j'apprendrais des histoires telles qu'aucun homme n'en avait jamais entendues.

Je lui demandai de quelles sortes d'histoires il s'agissait et il dit qu'il s'agissait de batailles, d'exécutions, de tortures, de viols, de coutumes effroyables, de pratiques incroyables, de débauches ; tout ce que je voudrais. Il était temps pour moi de rentrer à l'hôtel afin de m'y enquérir à nouveau de Scott, de sorte que je réglai l'addition et dis au mangeur de feu que nous aurions certainement l'occasion de nous revoir. Il me fit savoir qu'il descendait à Marseille en travaillant le long de la route et je lui dis que tôt ou tard nous nous reverrions quelque part et que c'était un plaisir pour moi d'avoir dîné avec lui. Quand je le quittai, il était en train de redresser les pièces de monnaie qu'il avait pliées et les déposait en petits tas sur la table ; quant à moi je rentrai à pied à l'hôtel.

Lyon n'est pas très gai la nuit. C'est une grande ville lourde, cossue, et probablement agréable quand on a de l'argent et qu'on aime ce genre de ville. Pendant des années j'avais entendu parler des merveilleuses volailles qu'y servent les restaurants, mais nous avions mangé du mouton ; ce mouton était d'ailleurs excellent.

Je ne trouvai pas de nouvelles de Scott à l'hôtel et j'allai me coucher dans ma chambre, d'un luxe auquel je n'étais pas habitué, et je lus le premier tome des *Récits d'un chasseur* de Tourgueniev que j'avais emprunté à la librairie de Sylvia Beach. Je n'avais pas goûté au luxe d'un grand hôtel depuis trois ans et j'avais ouvert en grand les fenêtres et remonté les oreillers sous mes épaules et ma tête et je me sentis heureux en compagnie de Tourgueniev, en Russie, jusqu'au moment où je m'endormis le nez sur mon livre. J'étais en train de me raser, le lendemain matin, et de me préparer à sortir pour prendre le petit déjeuner quand le concierge m'appela pour dire qu'un monsieur était en bas pour me voir.

« Demandez-lui de monter, s'il vous plaît », dis-je, et je continuai à me raser en écoutant les bruits de la ville dont l'animation se manifestait depuis les premières heures de la matinée.

Scott ne monta pas et je le rejoignis en bas, à la réception.

« Je suis terriblement désolé de ce malentendu, dit-il. Si seulement j'avais pu savoir à quel hôtel vous alliez, tout aurait été très simple.

— Tout va bien », dis-je. Nous allions faire une longue route, et je me sentais d'humeur très pacifique. « Quel train avez-vous pris ?

— Il y en avait un qui partait peu de temps après le vôtre. C'était un train très confortable et nous aurions pu aussi bien faire le voyage ensemble.

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Pas encore. J'ai passé mon temps à vous chercher dans toute la ville.

— Quel dommage ! dis-je. Est-ce que l'on ne vous a pas dit, chez vous, que j'étais ici ?

— Non. Zelda ne se sentait pas bien et je n'aurais probablement pas dû venir. Ce voyage a été désastreux jusqu'à présent.

— Prenons notre petit déjeuner, et allons chercher la voiture et partons, dis-je.

— Très bien. Est-ce qu'il ne faudrait pas prendre le petit déjeuner ici ?

— Nous perdrions moins de temps dans un café.

— Mais nous sommes sûrs d'avoir un bon petit déjeuner ici.

— Très bien. »

C'était un copieux petit déjeuner américain avec des œufs au jambon, et il était délicieux, mais après l'avoir commandé, attendu, mangé, et payé, nous avions perdu plus d'une heure. Au moment où le serveur apportait enfin l'addition, Scott s'avisa de demander à l'hôtel un déjeuner froid pour la route. J'essayai de l'en dissuader car j'étais sûr que nous pourrions acheter une bouteille de mâcon à Mâcon et de quoi faire des sandwiches dans une *charcuterie*. Et même, si tout était fermé sur notre passage, il y aurait assez de restaurants où nous arrêter le long de la route. Mais il dit que je lui avais vanté les volailles de Lyon et il voulut à toute force que nous en prenions une. De sorte que l'hôtel nous prépara un déjeuner qui, en fin de compte, ne coûta pas plus de quatre ou cinq fois le prix que nous aurions payé si nous l'avions acheté nous-mêmes.

Scott, de toute évidence, avait commencé à boire avant de me retrouver et pourtant, comme il semblait avoir besoin d'un verre, je lui demandai s'il ne voulait pas prendre quelque chose au bar avant de partir. Il me répondit qu'il ne buvait généralement pas le matin et me demanda ce qu'il en était pour ma part. Je lui dis que cela dépendait entièrement de mon humeur et de ce que j'avais à faire, et il dit que si je ressentais le besoin d'un verre il me tiendrait compagnie pour que je ne sois pas obligé de boire seul. Nous prîmes un whisky avec du Perrier au bar pendant qu'on nous préparait notre déjeuner et nous nous sentîmes tous deux beaucoup mieux.

Je payai la chambre d'hôtel et les consommations, bien que Scott eût proposé de tout régler lui-même. Depuis le début du voyage j'avais été un peu gêné à ce sujet et je pensais que plus je pourrais payer, mieux je me sentirais. J'étais en train de dépenser l'argent que nous avions mis de côté pour aller en Espagne, mais je savais que mon crédit était intact chez Sylvia Beach et que je pourrais

emprunter et rembourser tout ce que je gaspillais maintenant. Au garage où Scott avait laissé sa voiture, je fus étonné de constater que la petite Renault n'avait pas de toit. Il avait été endommagé lors du débarquement à Marseille, d'une façon ou d'une autre, et Zelda l'avait fait couper et refusait de le remplacer. Scott me dit que sa femme détestait les conduites intérieures, et ils avaient roulé sans toit jusqu'à Lyon où la pluie avait interrompu leur voyage. À part cela, la voiture était en bon état et Scott paya la facture après avoir contesté le prix du lavage, du graissage et des deux litres d'huile qu'on avait ajoutés. Le garagiste m'expliqua que la voiture avait besoin de cylindres neufs et qu'elle avait manifestement manqué d'eau et d'huile. Il me fit voir que, par l'effet de la chaleur trop forte, la peinture, sur le moteur, avait été complètement brûlée. Il ajouta que si je pouvais persuader Monsieur de changer les cylindres à Paris, la voiture, qui était une bonne petite machine, pourrait remplir l'emploi pour lequel elle avait été conçue.

« Monsieur ne m'a pas laissé remettre le toit.

— Non ?

— On a des obligations envers une voiture.

— C'est vrai.

— Ces Messieurs n'ont pas d'imperméables ?

— Non, dis-je. (Je n'avais pas entendu parler du toit.)

— Essayez de rendre Monsieur plus sérieux, plaida-t-il, au moins en ce qui concerne la voiture.

— Ah ! » dis-je.

La pluie nous arrêta une heure environ après que nous eûmes quitté Lyon.

Ce jour-là, la pluie nous arrêta peut-être dix fois.

Les averses se succédaient, plus ou moins longues. Si nous avions eu des imperméables, il aurait été assez agréable de conduire sous cette pluie printanière. Mais, faute de mieux, il nous fallait nous abriter sous les arbres ou dans des cafés le long de la route. Le déjeuner froid fourni par l'hôtel de Lyon était merveilleux et consistait en une excellente volaille rôtie et truffée, un pain délicieux et du mâcon blanc ; et Scott se montrait particulièrement heureux de tâter de ce mâcon à chacun de nos arrêts. À Mâcon, j'achetai quatre bouteilles supplémentaires d'excellent vin que je débouchai au fur et à mesure de nos besoins.

Je ne suis pas sûr que Scott eût jamais bu du vin au goulot auparavant et cela le rendait excité comme s'il avait traîné dans les bas-fonds ou comme l'est une fille qui nage pour la première fois sans maillot. Mais au début de l'après-midi il commença à se faire du souci pour sa santé. Il me parla de deux personnes qui avaient récemment succombé à des congestions pulmonaires. L'une et l'autre étaient décédées en Italie et il en avait été profondément affecté. Je lui dis que parler de congestion pulmonaire n'était qu'une façon désuète de désigner la pneumonie et il me répondit que je n'y connaissais rien et que j'avais absolument tort. La congestion pulmonaire était selon lui une maladie particulière à l'Europe et je ne pouvais rien en savoir, même si j'avais lu les traités de médecine de mon père qui ne mentionnaient que des maladies typiquement américaines. Je dis que mon père avait aussi fait des études en Europe. Mais Scott m'expliqua que la congestion pulmonaire avait fait son apparition en Europe tout récemment, de sorte que mon père ne pouvait en avoir entendu parler. Il expliqua aussi que les maladies étaient différentes selon les régions, même aux États-Unis, et que si mon père avait exercé la médecine à New York au lieu de s'installer dans l'Ouest, il aurait connu une gamme toute différente de maladies. Il employa vraiment le mot gamme.

Je dis qu'il avait raison dans la mesure où certaines maladies se manifestaient en quelque région déterminée des États-Unis alors qu'elles n'existaient pas ailleurs et je mentionnai les cas de lèpre à la Nouvelle-Orléans, alors qu'il n'y en avait guère à Chicago. Mais je dis aussi que les médecins avaient mis au point des échanges de connaissances et d'informations entre eux, et que je me rappelais d'ailleurs maintenant, puisqu'il avait soulevé la question, avoir lu un article digne de foi sur la

congestion pulmonaire en Europe dans le *Journal de l'Association médicale américaine* qui en retraçait l'histoire depuis le temps d'Hippocrate lui-même. Cela eut raison de lui pour lors et je le pressai de boire encore un coup de mâcon car un bon vin blanc avec suffisamment de corps, mais une faible teneur en alcool, est un remède quasi spécifique contre la maladie.

Scott en fut un peu ragaillardi, mais il retomba peu après dans ses tristes réflexions et il me demanda si nous parviendrions à une grande ville avant le début de la fièvre et du délire qui, je le lui avais dit, annonçaient la véritable congestion pulmonaire européenne. Je répondis que j'avais traduit de mémoire un article que j'avais lu dans un journal médical français sur cette maladie, alors que j'attendais à l'hôpital américain de Neuilly qu'on me cautérise la gorge. Le verbe cautériser exerça sur Scott un effet apaisant, mais il n'en voulait pas moins savoir quand nous arriverions à la prochaine ville. Je répondis qu'en mettant les gaz nous y serions dans trente-cinq minutes au plus tôt, une heure au plus tard.

Scott me demanda alors si j'avais peur de mourir et je répondis que c'était selon les moments.

Il commença alors à pleuvoir vraiment fort et nous nous réfugiâmes dans un café, au village suivant. Je ne peux me rappeler tous les détails de cet après-midi, mais lorsque nous parvînmes finalement à un hôtel, dans une ville qui devait être Chalon-sur-Saône, il était si tard que la pharmacie était fermée. Scott se déshabilla et se coucha aussitôt arrivé à l'hôtel. Cela lui était égal de mourir d'une congestion pulmonaire, disait-il, mais ce qui le tourmentait c'était de se demander qui s'occuperait de Zelda et de la petite Scotty. Je ne voyais pas comment je pourrais m'occuper d'elles, étant donné que j'avais suffisamment de mal à m'occuper de ma femme Hadley et de mon jeune fils Bumby, mais je dis que je ferais de mon mieux et Scott me remercia. Je devrais veiller à ce que Zelda ne bût pas trop et à ce que Scotty eût une gouvernante anglaise.

Nous étions en pyjama car nous avions donné nos vêtements à faire sécher. La pluie tombait toujours dehors, mais la chambre était gaie et éclairée à l'électricité. Scott était étendu sur le lit, afin de conserver toutes ses forces pour lutter contre la maladie. J'avais pris son pouls qui était à soixante-douze, et tâté son front qui était frais. J'avais mis mon oreille contre sa poitrine et lui avais ordonné de respirer profondément et le bruit était parfaitement normal.

« Écoutez, Scott, dis-je, vous êtes en parfaite santé. Si vous voulez prendre toutes les précautions contre un refroidissement, restez simplement au lit et je vais commander pour chacun de nous une citronnade et un whisky et vous boirez les vôtres avec un cachet d'aspirine et vous vous sentirez très bien et vous n'attraperez même pas un rhume de cerveau.

— Ces vieux remèdes de bonne femme ! dit Scott.

— Vous n'avez pas de température. Nom de Dieu, comment pourriez-vous avoir une congestion pulmonaire sans température ?

— Ne me lancez pas de jurons, dit Scott. Comment savez-vous que je n'ai pas de température ?

— Votre pouls est normal et vous ne semblez pas avoir de fièvre, au toucher.

— Au toucher, dit amèrement Scott. Si vous êtes vraiment mon ami, procurez-moi un thermomètre.

— Je suis en pyjama.

— Envoyez quelqu'un en chercher un. »

Je sonnai le valet de chambre. Il ne vint pas et je sonnai de nouveau et je descendis dans le hall à sa recherche. Scott était étendu, les yeux fermés, respirant lentement et avec précaution ; sa couleur cireuse et ses traits parfaits lui donnaient l'air d'un petit Croisé défunt. Je commençais à en avoir assez de la vie littéraire – si c'était cela la vie littéraire – et je regrettais déjà de ne pas pouvoir travailler et ressentais l'impression de mortelle solitude qui survient à la fin de chaque journée gâchée. J'en avais vraiment assez de Scott et de ses comédies idiotes, mais je trouvai le valet de chambre et lui donnai de l'argent pour qu'il allât chercher un thermomètre et un tube d'aspirine et je

commandai deux *citrons pressés* et deux doubles whiskies. J'essayai d'en obtenir une bouteille, mais ils ne vendaient le whisky que par verre.

Je rentrai dans la chambre où Scott était toujours étendu, comme dans sa tombe, sculpté tel un monument à sa gloire, les yeux clos, et respirant avec une dignité exemplaire.

En m'entendant entrer dans la pièce, il parla.

« Vous avez le thermomètre ? »

Je m'approchai de lui et posai la main sur son front ; il n'était pas aussi froid que la tombe, mais il était frais et sec.

« Que non ! dis-je.

— Je pensais que vous le rapporteriez.

— J'ai envoyé quelqu'un le chercher.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, n'est-ce pas ? »

Il était impossible d'en vouloir à Scott plus qu'à n'importe quel fou, mais je commençais à m'en vouloir à moi-même pour m'être laissé entraîner dans cette aventure stupide. Il avait pourtant quelque raison d'avoir peur et je le savais bien. En ce temps-là, la plupart des alcooliques mouraient de pneumonie, maladie qui a presque disparu aujourd'hui. Mais il était difficile de le tenir pour un alcoolique tant il supportait mal l'alcool.

En Europe nous considérions alors le vin comme un aliment normal et sain et aussi comme une grande source de bonheur, de bien-être et de plaisir. Boire du vin n'était pas un signe de snobisme ou de raffinement, ni une religion ; c'était aussi naturel que de manger et, quant à moi, aussi nécessaire, et je n'aurais pu imaginer prendre un repas sans boire du vin, du cidre ou de la bière. J'aimais tous les vins sauf les vins doux ou de dessert et les vins trop épais, et je n'aurais jamais pu penser qu'en partageant avec Scott quelques bouteilles de mâcon blanc, sec et très léger, cela déclencherait en lui un processus chimique qui le rendrait cinglé. Il y avait bien eu les whiskies au Perrier, le matin, mais j'ignorais tout, alors, des éthyliques et ne pouvais imaginer qu'un seul whisky pouvait faire du mal à un homme avant une course en voiture découverte sous la pluie. L'alcool aurait dû être brûlé en un rien de temps.

Tandis que nous attendions le retour du valet de chambre, je m'assis pour lire un journal et finir l'une des bouteilles de mâcon, celle qui avait été débouchée au dernier arrêt. Il y a toujours quelques crimes magnifiques dans les quotidiens français. Ces crimes sont racontés comme des histoires à suivre et, pour en apprécier chaque épisode, il est nécessaire d'avoir lu le début car il n'y a pas de résumé chaque jour comme pour les feuilletons publiés aux États-Unis ; d'ailleurs pour apprécier vraiment un feuilleton publié dans un journal américain il faut avoir lu le chapitre clé du début. Quand vous voyagez à travers la France, vous êtes déçus par la lecture des journaux. Faute de continuité, les histoires des différents *crimes, affaires* ou *scandales* ne vous procurent plus le même plaisir, quand vous les lisez, au café. Ce soir-là j'aurais de beaucoup préféré être au café où j'aurais pu lire les éditions matinales des journaux parisiens et regarder les gens et boire quelque chose d'un peu plus fort que du mâcon en guise d'apéritif avant le dîner. Mais je jouais au bon pasteur avec Scott, de sorte qu'il me fallait me distraire là où j'étais.

Quand le valet de chambre arriva avec les deux verres, les citrons pressés, la glace, les whiskies et la bouteille de Perrier, il me dit que la pharmacie était fermée et qu'il n'avait pas pu se procurer de thermomètre. Il avait emprunté un peu d'aspirine. Je lui demandai de chercher à emprunter un thermomètre, Scott ouvrit les yeux et lança au garçon un douloureux regard irlandais.

« Lui avez-vous dit combien c'était grave ? demanda-t-il.

— Je pense qu'il comprend.

— Je vous en prie, essayez de l'en convaincre. »

Je tâchai de convaincre le valet de chambre et il dit : « J'apporterai ce que je pourrai. »

« Lui avez-vous donné un pourboire suffisant pour que ça lui fasse de l'effet ? Ils ne travaillent qu'aux pourboires.

— Je ne savais pas, dis-je. Je croyais que l'hôtel leur versait aussi un salaire.

— Je veux dire qu'ils ne font rien s'ils ne reçoivent pas un pourboire important. La plupart d'entre eux sont pourris jusqu'à la moelle. »

Je pensai à Evan Shipman et je pensai au serveur de la Closerie des Lilas qui avait été contraint de couper sa moustache lors de l'ouverture du bar américain de la Closerie, et je me rappelai comme Evan était allé travailler dans le jardin du serveur, à Montrouge, longtemps avant ma rencontre avec Scott, et combien nous avions tous été amis et pendant si longtemps à la Closerie, et tout ce qui était arrivé et tout ce que cela signifiait pour nous tous. J'eus envie de raconter à Scott toute l'histoire de la Closerie bien que je lui en eusse probablement déjà touché un mot, mais je savais qu'il se souciait peu des serveurs et de leurs problèmes, de leur grande gentillesse et de leurs sentiments. En ce temps-là, Scott détestait les Français et comme les seuls Français qu'il rencontrait régulièrement étaient des serveurs qu'il ne comprenait pas, des chauffeurs de taxi, des employés de garage et des propriétaires, il avait de nombreuses occasions d'en dire pis que pendre et de les houspiller. Il détestait les Italiens plus encore que les Français et ne pouvait en parler avec sérénité même quand il n'était pas ivre. Il détestait souvent les Anglais, mais les tolérait parfois et les appréciait à l'occasion. Je ne savais pas ce qu'il pensait des Allemands et des Autrichiens. Je ne savais pas s'il avait jamais rencontré un Suisse. Ce soir-là, à l'hôtel, j'étais ravi de voir qu'il se tenait si tranquille. J'avais mélangé le whisky à la citronnade et lui avais donné le tout avec deux aspirines et il avait avalé les aspirines sans protester et avec un calme admirable et il était en train de siroter sa boisson. Ses yeux étaient ouverts désormais, et regardaient au loin. Je lisais la page des *crimes* à l'intérieur du journal et me sentais heureux, trop heureux me semblait-il.

« Vous êtes un être froid, n'est-ce pas ? », demanda Scott et, en levant les yeux sur lui, je compris que je m'étais trompé dans mon ordonnance, sinon dans mon diagnostic, et que le whisky était en train d'œuvrer contre nous.

« Que voulez-vous dire, Scott ?

— Vous pouvez rester assis à lire ce sale torchon de papier français et cela ne vous fait rien que je sois en train de mourir.

— Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

— Non, je ne veux pas d'un sale médecin de province français.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux qu'on prenne ma température. Ensuite, je veux qu'on me rende mes vêtements secs, après quoi nous prendrons un express pour Paris et j'irai à l'hôpital américain de Neuilly.

— Nos vêtements ne seront pas secs avant demain matin et il n'y a pas d'express de nuit, dis-je. Pourquoi ne pas vous reposer et dîner au lit ?

— Je veux qu'on prenne ma température. »

Après une longue discussion sur ce thème, le valet de chambre apporta un thermomètre.

« Est-ce le seul que vous ayez pu vous procurer ? » demandai-je.

Scott avait fermé les yeux quand le valet de chambre était entré et il semblait aussi lointain qu'un saint d'albâtre. Je n'ai jamais vu aucun autre homme dont le visage pouvait devenir aussi rapidement exsangue et je me demandai où tout son sang était passé.

« C'est le seul que j'aie trouvé dans l'hôtel », dit le valet de chambre et il me tendit le thermomètre.

C'était un thermomètre de bain, fixé à une plaquette en bois et suffisamment lesté de métal pour être immergé dans une baignoire. Je bus une rapide rasade de ma citronnade au whisky et ouvris la

fenêtre un moment pour regarder la pluie dehors. Quand je me retournai, Scott me regardait fixement.

Je pris un air doctoral pour secouer le thermomètre et dis :

« Vous avez de la chance, ce n'est pas un thermomètre rectal.

— Où est-ce qu'on se le met ?

— Sous le bras, dis-je, et je le serrai sous mon bras.

— Ne le faites pas monter », dit Scott.

Je secouai de nouveau le thermomètre d'un seul geste rapide du poignet et déboutonnai le haut du pyjama de Scott et mis l'instrument sous son aisselle tandis que je tâtai son front frais, puis je pris son pouls une fois de plus.

Il regardait droit devant lui. Je comptai soixante-douze pulsations par minute. Je laissai le thermomètre en place pendant quatre minutes.

« Je croyais qu'on ne les gardait qu'une seule minute, dit Scott.

— C'est un grand thermomètre, expliquai-je. Il faut multiplier par le carré de la longueur du thermomètre. C'est un thermomètre centigrade. »

Finalement je repris le thermomètre et l'examinai à la lumière de la lampe de chevet.

« Combien ?

— Trente-sept et six dixièmes.

— Est-ce que c'est normal.

— C'est normal.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr.

— Essayez sur vous-même. Je veux être absolument sûr. »

Je secouai le thermomètre, ouvris mon pyjama et mis l'instrument sous mon aisselle et je l'y maintins pendant que je surveillais ma montre. Ensuite je l'examinai.

« Combien ? demanda Scott, pendant que je réfléchissais.

— Exactement la même chose.

— Comment vous sentez-vous ?

— Magnifiquement bien », dis-je.

J'essayai de me rappeler si trente-sept six était une température normale ou non. Cela n'avait pas grande importance car, de toute façon, le thermomètre marquait imperturbablement trente degrés.

Scott était quelque peu soupçonneux, de sorte que je lui demandai s'il voulait répéter l'expérience.

« Non, dit-il. Nous pouvons nous réjouir de cette guérison rapide. J'ai toujours récupéré très vite.

— Tout va bien, dis-je. Mais je crois que vous devriez rester au lit et souper légèrement, et ainsi nous pourrions partir tôt, demain matin. »

J'avais projeté d'acheter deux imperméables, mais il me faudrait emprunter l'argent à Scott et je ne voulais pas commencer à en discuter sur-le-champ.

Scott ne voulut pas rester couché, il voulait se lever, s'habiller et descendre pour téléphoner à Zelda afin de lui faire savoir qu'il était en bonne santé.

« Pourquoi penserait-elle que vous n'êtes pas en bonne santé ?

— C'est la première nuit que je passe loin d'elle depuis que nous sommes mariés et il faut que je lui parle. Vous pouvez bien comprendre ce que cela signifie pour nous deux, n'est-ce pas ? »

Je pouvais bien le comprendre, mais ce que je ne pouvais pas comprendre c'était comment Zelda et lui avaient dormi ensemble la nuit précédente ; mais ce n'était pas un point dont il convenait de discuter. Scott buvait rapidement sa citronnade au whisky et me demanda de lui en commander une autre. Je trouvai le valet de chambre et lui rendis le thermomètre et lui demandai où en étaient nos vêtements. Il pensait que nos affaires pourraient être sèches dans une heure environ.

« Demandez qu'on les repasse et cela les séchera. Elles n'ont pas besoin d'être sèches comme des

bûches. »

Le valet de chambre apporta deux nouveaux verres de la drogue contre les refroidissements et je bus le mien et j'insistai auprès de Scott pour qu'il bût lentement. Je craignais maintenant de le voir prendre froid pour de bon et je savais désormais que s'il attrapait quelque chose d'aussi grave qu'un rhume il devrait probablement être hospitalisé. Mais la boisson le remit tout à fait d'aplomb pour un bout de temps et il se sentait heureux de penser combien il était déchirant pour lui et Zelda d'être séparés pour la première fois, la nuit, depuis leur mariage. Finalement il ne put attendre plus longtemps pour lui parler et il mit sa robe de chambre et descendit téléphoner.

Il ne put obtenir immédiatement la communication ; et il remonta bientôt dans la chambre où le garçon d'étage le suivit avec deux nouvelles et doubles rations de citronnade au whisky. Je n'avais jamais vu Scott boire autant jusque-là, mais cela ne produisit aucun effet sur lui, sauf qu'il se montra plus loquace et plus animé et qu'il commença à me raconter dans ses grandes lignes sa vie avec Zelda. Il me raconta qu'il l'avait rencontrée, une première fois, pendant la guerre et qu'il l'avait perdue, puis reconquise, et il me parla de leur mariage et ensuite d'un événement tragique qui leur était arrivé à Saint-Raphaël, un an auparavant. Cette première version des amours de Zelda avec un pilote français de l'aéronavale, telle qu'il me la raconta, était vraiment triste et je crois qu'elle était vraie. Plus tard, il me raconta plusieurs autres versions de l'aventure, comme s'il en essayait l'efficacité, en vue d'un roman, mais aucune n'était aussi triste que la première et j'ai toujours pensé que c'était la bonne, bien que toutes auraient pu être également vraies. Il les narrait de mieux en mieux, chaque fois, mais aucune n'était aussi bouleversante que la première.

Scott s'exprimait fort bien et contait à merveille. Il n'avait pas besoin d'articuler chaque mot ni de faire un effort pour ponctuer ses phrases, et ses discours ne faisaient pas penser que l'on avait affaire à un illettré comme c'était le cas pour ses lettres avant qu'elles n'aient été corrigées. Il lui fallut deux ans pour apprendre à écrire et à prononcer correctement mon nom, mais c'était un nom compliqué et peut-être même la chose se compliquait-elle au fur et à mesure. Je suis très reconnaissant à Scott d'avoir pu enfin l'écrire correctement. Il lui fallut apprendre à se servir d'autres mots, bien plus importants, par la suite, et à réfléchir lucidement à propos d'autres encore.

Cette nuit-là, il voulait pourtant me faire savoir et me faire comprendre ce qui était arrivé à Saint-Raphaël, quoi que ce fût, et je le compris si clairement que je pouvais imaginer le petit hydravion monoplace bourdonnant autour du plongeoir flottant, et la couleur de la mer, et la forme des pontons et l'ombre qu'ils jetaient, et le hâle de Zelda et le hâle de Scott et la blondeur sombre et la blondeur claire de leurs cheveux, et le visage brun et tanné du garçon qui était amoureux de Zelda. Je ne pus poser la question que j'avais à l'esprit : comment, si cette histoire était vraie et si tout s'était bien passé ainsi, comment donc Scott pouvait-il avoir dormi chaque nuit dans le même lit que Zelda ? Mais peut-être était-ce cela qui rendait l'histoire plus triste qu'aucune autre qu'on m'eut jamais contée, et peut-être aussi ne se souvenait-il pas de ces nuits-là, de même qu'il avait oublié la nuit précédente.

On nous apporta nos vêtements avant que Scott n'obtînt sa communication et nous nous habillâmes et descendîmes dîner, Scott était un peu agité maintenant et regardait les gens du coin de l'œil avec une certaine agressivité. On nous servit de très bons escargots avec une carafe de fleurie pour commencer et nous étions déjà lancés en pleine dégustation quand on nous annonça la communication demandée par Scott. Celui-ci resta absent pendant une heure environ et finalement je mangeai ses escargots et sauçai de petits morceaux de pain dans le mélange de beurre, de persil et d'ail, et je bus la carafe de fleurie. Quand il revint, je proposai de commander d'autres escargots pour lui, mais il répondit qu'il n'en voulait pas. Il voulait quelque chose de simple. Il ne voulait ni steak, ni foie, ni lard, ni omelette. Il prendrait du poulet. Nous avions mangé un délicieux poulet froid au déjeuner, mais nous étions toujours dans une région renommée pour ses volailles, de sorte que nous nous fîmes servir une *poularde de Bresse* et une bouteille de montagny, un vin blanc des environs, léger et

agréable. Scott mangea très peu et but seulement un verre de vin, et il s'évanouit là, à table, la tête entre les mains. C'était un évanouissement tout à fait naturel et l'on n'y discernait aucune trace de comédie, bien que Scott parut faire attention à ne rien renverser ni casser. Je le fis monter dans sa chambre avec l'aide du serveur, nous l'étendîmes sur le lit et je le déshabillai, ne lui laissant que ses sous-vêtements ; je suspendis ses vêtements et arrachai les couvertures du lit pour les disposer sur lui. J'ouvris ensuite la fenêtre et vis que le temps était clair et je laissai la fenêtre ouverte.

Je terminai mon dîner en bas, en pensant à Scott. Il était évident qu'il devait s'abstenir de boire et j'aurais dû prendre grand soin de lui. Tout ce qu'il buvait semblait l'exciter trop et ensuite l'intoxiquer et je décidai de réduire la boisson au minimum le lendemain. Je lui dirais que nous approchions de Paris et que je devais me discipliner pour me mettre en état d'écrire. Ce n'était pas vrai. Ma discipline consistait seulement à ne pas boire après le dîner, ni avant d'écrire, ni pendant que j'écrivais. Je montai et ouvris les fenêtres en grand et me déshabillai et je m'endormis presque aussitôt couché.

Le lendemain, nous roulions vers Paris par une belle journée, à travers la Côte d'Or, dans l'air frais lavé, entre des collines, des champs et des vignobles tout neufs, et Scott était très gai et heureux et en bonne santé, et il me racontait le sujet de chacun des livres de Michael Arlen. Michael Arlen, disait-il, était un homme à surveiller car il nous en remontrerait à tous deux. Je dis que je ne pouvais pas lire ses livres. Il dit que ce n'était pas nécessaire : il me raconterait les intrigues et décrirait les personnages. Il improvisa pour moi une sorte de dissertation de doctorat sur Michael Arlen.

Je lui demandai si les communications téléphoniques avec Paris étaient bonnes, la veille, lorsqu'il avait parlé à Zelda, et il me dit qu'elles n'étaient pas mauvaises et qu'ils avaient eu beaucoup de choses à se dire. Au repas je commandai une bouteille du vin le plus léger que je pus trouver et je dis à Scott qu'il me rendrait service en m'empêchant d'en commander davantage car je devais me mettre en état d'écrire et ne pouvais en aucun cas boire plus d'une demi-bouteille. Il se prêta merveilleusement à mon jeu et quand il constata que je semblais nerveux en voyant l'unique bouteille tirer à sa fin, il me donna un peu de sa part.

Quand je l'eus quitté, chez lui, et une fois rentré en taxi à la scierie, il me parut merveilleux de retrouver ma femme, et nous remontâmes jusqu'à la Closerie des Lilas pour prendre un verre. Nous étions heureux comme des enfants qui se retrouvent après avoir été séparés et je lui racontai mon voyage.

« Mais, est-ce que tu ne t'es pas amusé, est-ce que tu n'as rien appris, Tatie ? demanda-t-elle.

— J'aurais appris des choses sur Michael Arlen si j'avais écouté et j'ai appris d'autres choses que je n'ai pas encore triées.

— Scott n'est-il pas heureux du tout ?

— Peut-être.

— Le pauvre.

— J'ai appris une chose.

— Quoi ?

— À ne jamais voyager avec quelqu'un dont je ne sois pas amoureux.

— N'est-ce pas merveilleux ?

— Oui, et nous irons en Espagne.

— Oui. Dans moins de six semaines. Et cette année nous ne laisserons personne gâcher notre voyage, n'est-ce pas ?

— Non. Et après Pampelune nous irons à Madrid et à Valence.

— M-m-m-m, fit-elle doucement, comme un chat.

— Pauvre Scott, dis-je.

— Pauvres de nous, dit Hadley, dont toute la fortune tient dans un encrier.

— Nous avons beaucoup de chance.

— Il nous faut être bien sages pour la mériter. »

Nous frappâmes tous deux le bois de la table du café et le serveur accourut pour demander ce que nous voulions ; mais ce que nous voulions, il ne pouvait nous le donner, ni lui ni personne d'autre, et nous ne l'obtiendrions pas non plus en touchant du bois ni même en touchant le marbre dont était fait le plateau de la table. Mais cela nous ne le savions pas, ce soir-là, et nous nous sentions très heureux.

Un jour ou deux après le voyage, Scott nous apporta son livre, recouvert d'une jaquette aux couleurs criardes, et je me rappelle avoir été gêné par son aspect violent, scabreux et vulgaire. On eût dit la jaquette d'un mauvais livre de science-fiction. Scott me demanda de ne pas nous en étonner car le dessin représentait une grande affiche, placée sur le bord d'une route nationale, à Long Island ; elle jouait un rôle important dans l'histoire. Il dit qu'il avait aimé cette jaquette et que maintenant il ne l'aimait plus. Je l'ôtai avant de lire le livre.

Quand j'eus fini ma lecture, je savais une chose : quoi que Scott fît et de quelque façon qu'il le fît, il me faudrait le traiter comme un malade et l'aider dans la mesure du possible et essayer d'être son ami. Il avait déjà beaucoup de bons, de très bons amis, plus que personne à ma connaissance, mais je me tins désormais pour l'un d'eux, moi aussi, sans savoir encore si je pourrais lui être de quelque secours. S'il pouvait écrire un livre aussi bon que *Gatsby le Magnifique*, j'étais sûr qu'il pourrait en écrire un qui serait encore meilleur. Je ne connaissais pas encore Zelda et ne savais point, par conséquent, quels terribles atouts Scott avait contre lui. Mais nous ne tarderions pas à le savoir.

# LES FAUCONS NE PARTAGENT PAS

Scott Fitzgerald nous avait invités à déjeuner avec sa femme et sa petite fille dans l'appartement meublé qu'ils avaient loué, 14, rue de Tilsitt. Je ne me rappelle pas grand-chose de l'appartement, sauf qu'il était sombre et sans air, et qu'on n'y voyait rien qui semblât appartenir aux Fitzgerald, si ce n'était les premiers livres de Scott, reliés en cuir bleu clair avec des titres dorés. Scott nous montra aussi un grand livre de comptes où se trouvaient inscrits tous les textes qu'il avait publiés, année par année, avec les prix qui leur avaient été décernés, et les sommes qu'il avait touchées pour chaque adaptation cinématographique, et ses droits d'auteur pour chaque édition. Tout était soigneusement noté comme sur le journal de bord d'un navire et Scott nous montra le registre avec la fierté impersonnelle d'un conservateur de musée. Il semblait à la fois nerveux et hospitalier, et il nous montrait ses comptes comme il nous aurait montré la vue, s'il y en avait eu une.

Zelda avait une terrible gueule de bois. Tous deux étaient allés à Montmartre, la nuit précédente, et ils s'étaient disputés parce que Scott ne voulait pas s'enivrer. Il avait décidé, me dit-il, de travailler dur et de ne plus boire et Zelda le traitait comme un trouble-fête et un rabat-joie. Elle le qualifia de tel, et il protesta et elle dit : « Non. Je n'ai pas dit ça. Ce n'est pas vrai, Scott. » Plus tard elle sembla se rappeler quelque chose et rit joyeusement.

Ce jour-là, Zelda n'était pas en beauté. Sa magnifique chevelure, d'un blond foncé, avait été abîmée par une mauvaise permanente, à Lyon, lorsque la pluie leur avait fait abandonner leur voiture, et ses yeux étaient fatigués et ses traits tirés.

Elle se montra superficiellement charmante envers Hadley et moi, mais elle semblait à moitié absente comme si une partie d'elle-même s'était attardée à faire la foire au cours de la nuit et n'était pas encore rentrée au logis. Elle-même et Scott semblaient croire que nous nous étions follement amusés sur la route, en revenant de Lyon, et elle en était jalouse.

« Puisque vous pouvez aller vous donner du bon temps, tous les deux, à ce point-là, il me paraît juste que je m'amuse un tout petit peu avec nos bons amis, ici à Paris », dit-elle à Scott.

Scott jouait à la perfection son rôle de maître de maison et nous fit servir un exécrable déjeuner que le vin égaya un peu mais pas beaucoup. La petite fille était blonde, joufflue, bien bâtie et apparemment très saine, et elle parlait anglais avec un fort accent faubourien de Londres. Scott expliqua qu'elle avait une gouvernante anglaise parce qu'il voulait qu'elle pût s'exprimer comme Lady Diana Manners quand elle serait grande.

Zelda avait des yeux de faucon, une petite bouche et des façons très sudistes, avec un accent à l'avenant. En observant son visage, vous pouviez voir son esprit quitter la table et se retremper dans l'équipée de la nuit précédente, pour en revenir avec un regard d'abord vide comme celui d'un chat, puis chargé de plaisir, et le plaisir se manifestait sur le fin contour de ses lèvres, avant de disparaître. Scott se conduisait comme doit le faire un hôte cordial, et Zelda sourit joyeusement avec les yeux et la bouche à la fois, quand elle le vit boire du vin. J'appris à très bien connaître ce sourire. Il signifiait qu'elle savait que Scott ne pourrait pas écrire.

Zelda était jalouse du travail de Scott, et quand il nous arriva de les mieux connaître, ce fut un fait acquis. Scott décidait parfois de ne plus passer des nuits entières à boire, de faire de l'exercice tous les jours et de travailler avec régularité. Il se mettait au travail et dès qu'il travaillait bien, Zelda commençait à se plaindre de son ennui et l'entraînait dans quelque beuverie. Ils se disputaient, se réconciliaient, et il faisait de longues promenades avec moi pour dissiper les effets de l'alcool et prenait la résolution de se remettre au travail pour de bon, cette fois, et il repartait du bon pied. Et puis tout recommençait.

Scott était très amoureux de Zelda et il en était très jaloux. Il me raconta plusieurs fois au cours de

nos promenades, comment elle était tombée amoureuse de ce pilote français de l'aéronavale. Mais elle ne lui avait plus jamais donné lieu de jalouser vraiment un autre homme depuis lors. Ce printemps-là, elle le rendait jaloux avec d'autres femmes et, au cours de leurs virées à Montmartre, il avait toujours peur de perdre ses esprits et qu'elle les perdît aussi. Leur meilleur moyen de défense avait consisté jusque-là à sombrer dans l'inconscience dès qu'ils avaient bu. Ils s'endormaient après avoir absorbé une quantité de vin ou de champagne qui n'aurait affecté aucun autre buveur aguerri, et leur sommeil était alors comme celui d'un enfant. Je les avais vus perdre connaissance non pas comme s'ils étaient ivres mais anesthésiés, et quelque ami, ou parfois un chauffeur de taxi, les mettait au lit et quand ils s'éveillaient ils se sentaient dispos et heureux car ils n'avaient pas ingurgité assez d'alcool pour que cela leur fût nuisible, avant de sombrer dans l'inconscience.

Mais ils avaient perdu ce moyen de défense naturelle. Déjà, Zelda pouvait boire plus que Scott et celui-ci redoutait ce qui pouvait arriver si elle perdait ses esprits en compagnie des amis qu'ils avaient ce printemps-là, et dans les endroits qu'ils fréquentaient. Scott n'aimait ni ces gens ni ces lieux, et il lui fallait boire plus qu'il ne pouvait le faire, sans perdre ses esprits, pour supporter les gens et les lieux, et il commença à avoir besoin de boire pour rester lucide bien après le moment où il aurait normalement dû perdre connaissance. Et finalement il ne travaillait plus que très rarement.

Il cherchait toujours à travailler cependant. Chaque jour il s'y efforçait et il échouait. Il accusait Paris de son échec – la ville pourtant la mieux faite pour permettre à un écrivain d'écrire – et il rêvait d'un endroit où Zelda et lui pourraient être heureux ensemble, de nouveau. Il pensait à la Côte d'Azur, telle qu'elle était alors, avant qu'elle ne se couvrît de constructions, avec ses jolies plages de sable et ses étendues de mer bleue, et ses bois de pins, et les montagnes de l'Estérel descendant jusque dans la mer. Il se rappelait comment Zelda et lui l'avaient vue pour la première fois, avant l'arrivée des estivants.

Scott me parla de la Côte d'Azur et me dit que ma femme et moi devrions y aller l'été suivant, et comment y aller, et comment il trouverait à nous loger économiquement, et que nous allions travailler dur tous les deux, chaque jour, et nager et dormir sur la plage et nous bronzer et ne boire qu'un seul apéritif avant le déjeuner et avant le dîner. Zelda serait heureuse, disait-il. Elle adorait nager, et plongeait merveilleusement, et elle aimait ce genre de vie et elle l'encouragerait à travailler et tout rentrerait dans l'ordre. Lui et Zelda et leur fille s'y rendraient l'été suivant.

J'essayai de lui faire écrire ses contes de son mieux, sans qu'il les truquât par un procédé quelconque, comme il m'avait expliqué qu'il le faisait.

« Tu as écrit un beau roman, maintenant, lui disais-je. Tu n'as plus le droit de produire de la camelote.

— Le roman ne se vend pas, disait-il. Il faut que j'écrive des nouvelles, et des nouvelles qui se vendent.

— Écris une nouvelle de ton mieux, et écris-la aussi simplement que tu peux.

— Je vais essayer », dit-il.

Mais, du train où allaient les choses, il lui fallait s'estimer heureux s'il pouvait écrire quoi que ce fût et n'importe comment. Zelda n'aguichait pas les gens qui la convoitaient et n'en avait que faire, disait-elle. Mais cela l'amusait et rendait Scott jaloux et ainsi il était obligé de sortir avec elle. En outre cela nuisait à son travail qu'elle jalousait par-dessus tout.

Tout au long de ce printemps et au début de l'été, Scott s'efforça de travailler, mais il n'y parvint que par à-coups. Quand je le voyais, il était toujours gai, parfois désespérément gai, et il faisait de bonnes plaisanteries et c'était un bon compagnon. Quand il traversait de très mauvais moments, je l'écoutais me parler de ses difficultés et j'essayais de lui faire comprendre que s'il voulait s'accrocher, il pourrait écrire, car il était fait pour écrire, et que seule la mort était irrévocable. Il se mettait alors à ironiser sur son propre compte et je pensais qu'il n'y aurait pas péril en la demeure tant

qu'il pourrait se moquer ainsi de lui-même. Entre-temps, il avait écrit une très bonne nouvelle, *Le Garçon riche*, et j'étais sûr qu'il pourrait faire encore mieux, ce en quoi je ne me trompais pas.

Cet été-là, nous allâmes en Espagne et je commençai le premier brouillon d'un roman que je terminai une fois rentré à Paris, en septembre. Scott avait passé l'été avec Zelda au cap d'Antibes et, l'automne suivant, quand je le vis à Paris, il avait beaucoup changé. Il n'avait pas dessaoulé de tout l'été, sur la Côte, et maintenant il était ivre aussi bien le jour que la nuit. Il se moquait désormais du travail de qui que ce fût, et se présentait au 113, rue Notre-Dame-des-Champs à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, quand il était ivre. Il commençait à se montrer très grossier envers ses inférieurs ou ceux qu'il tenait pour ses inférieurs.

Un jour, il se présenta à la porte de la scierie avec sa petite fille – c'était le jour de sortie de la gouvernante anglaise et Scott s'occupait de l'enfant – et, au pied de l'escalier, elle lui dit qu'elle avait besoin d'aller aux cabinets. Scott commença à la déculotter, et la propriétaire, qui habitait l'étage au-dessous du nôtre, vint lui dire :

« Monsieur, il y a un *cabinet de toilette,* juste devant vous, à gauche de l'escalier.

— Eh bien, je vais vous y fourrer le nez, si vous n'y prenez garde », lui dit Scott.

Tous rapports avec lui étaient devenus très difficiles cet automne, mais il avait commencé à travailler à un roman, entre deux vins. Je le voyais rarement quand il n'avait pas bu, mais, à ces moments-là, sa compagnie était toujours agréable et il plaisantait encore et parfois à ses propres dépens. Mais quand il avait bu il venait généralement me voir et, dans son ivresse, il prenait presque autant de plaisir à interrompre mon travail que Zelda à l'empêcher de travailler. Il en fut ainsi pendant des années, mais pendant ces années-là je n'eus pas d'ami plus loyal que Scott quand il était à jeun.

Au cours de cet automne 1925, il était troublé parce que je ne voulais pas lui montrer le manuscrit du *Soleil se lève aussi*. Je lui avais expliqué que le texte ne signifiait rien tant que je ne l'avais pas revu et récrit et que je ne voulais encore en parler ni le montrer à personne. Nous projetions d'aller à Schruns, dans le Vorarlberg autrichien, dès la première chute de neige.

Je récrivis la première moitié du manuscrit là-bas, et terminai ce travail en janvier, je crois. Je l'emportai à New York pour le montrer à Max Perkins, chez Scribners, et rentrai à Schruns pour y récrire la fin. Scott ne vit pas le livre avant que le manuscrit entièrement récrit et élagué eût été envoyé à Scribners vers la fin d'avril. Je me rappelle en avoir plaisanté avec lui, alors qu'il était au contraire préoccupé et soucieux de m'aider, comme toujours, une fois que la chose était faite. Mais je n'avais pas eu besoin de son aide pour récrire mon livre.

Pendant que nous vivions dans le Vorarlberg et que je finissais ce travail, Scott et sa femme, et l'enfant, avaient quitté Paris pour une ville d'eaux dans les Basses-Pyrénées. Zelda avait souffert des troubles intestinaux qu'entraîne souvent l'abus du champagne et que l'on appelait alors une colite. Scott ne buvait pas et se remettait au travail et il nous demandait de descendre à Juan-les-Pins en juin. Ils nous trouveraient quelque villa économique, et, cette fois, il ne boirait pas, et tout serait comme dans le bon vieux temps et nous pourrions nager et être forts et bronzés, et prendre un seul apéritif avant le déjeuner et avant le dîner. La santé de Zelda était rétablie et tous deux étaient en forme, et le roman avançait à merveille. Il avait touché de l'argent pour l'adaptation théâtrale de *Gatsby le Magnifique* qui marchait bien, et il pensait vendre les droits d'adaptation cinématographique, et n'avait aucun souci. Zelda était vraiment en bonne santé, et tout allait rentrer dans l'ordre.

J'étais allé à Madrid, en mai, pour travailler, et je pris le train de Bayonne à Juan-les-Pins, en troisième classe, très affamé parce que je m'étais stupidement démuni d'argent et que je n'avais rien mangé depuis mon passage à Hendaye, à la frontière franco-espagnole. La villa était charmante, et Scott avait une fort belle maison, pas très loin, et je fus très heureux de revoir ma femme qui tenait la villa admirablement, et nos amis, et je trouvai bon goût à l'unique apéritif que nous devions prendre avant le déjeuner, et il y en eut d'autres. Cette nuit-là, une soirée de bienvenue avait été organisée en

notre honneur au Casino, une toute petite soirée, avec les MacLeish, les Murphy, les Fitzgerald et nous, déjà installés dans notre villa. Personne ne but rien de plus fort que du champagne et tout était très gai et l'endroit propice au travail d'un écrivain. On y pouvait trouver tout ce dont un homme a besoin pour écrire, à la solitude près.

Zelda était très belle et son hâle avait de jolies tonalités dorées, et ses cheveux étaient d'un merveilleux or sombre, et elle se montrait très cordiale. Ses yeux de faucon étaient clairs et paisibles. Je compris que tout allait bien et irait bien, quand, vers la fin de la soirée, elle se pencha en avant pour me parler et me confier son grand secret : « Ernest, ne pensez-vous pas qu'Al Jolson est plus grand que Jésus ? »

Personne n'en pensait rien alors. C'était seulement le secret de Zelda, qu'elle partagea avec moi, comme un faucon partagerait quelque chose avec un homme. Mais les faucons ne partagent pas. Scott n'écrivit plus rien de bon jusqu'au moment où il sut qu'elle était folle.

# UNE QUESTION DE TAILLE

Bien plus tard, après que Zelda eut traversé ce qu'on appela alors sa première dépression nerveuse, il arriva que nous nous trouvions à Paris au même moment, et Scott m'invita à déjeuner chez Michaud, au coin de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères. Il me dit qu'il avait une question très grave à me poser, que c'était ce qui lui importait le plus au monde et que je devais lui donner une réponse absolument sincère. Je dis que je ferais de mon mieux. Lorsqu'il me demandait une réponse absolument sincère – chose fort difficile à fournir – et que j'essayais d'être franc, il se fâchait, et souvent ce n'était pas au moment où j'avais donné ma réponse, mais plus tard, et parfois longtemps après, quand il l'avait bien ruminée. Il aurait voulu alors pouvoir anéantir les mots que j'avais prononcés et parfois m'anéantir moi aussi par la même occasion.

Il but du vin au cours du repas, et n'en fut pas affecté, car il ne s'était pas préparé au déjeuner par des libations antérieures. Nous parlions de notre travail et des gens, et il me demanda des nouvelles de ceux que nous n'avions pas vus depuis un certain temps. J'appris qu'il était en train d'écrire un bon livre et qu'il avait de grands problèmes à résoudre à ce propos, pour beaucoup de raisons, mais que ce n'était pas de cela qu'il voulait me parler. J'attendais toujours de savoir à quelle question je devais faire une réponse absolument sincère ; mais il n'en souffla mot avant la fin du repas, comme si nous faisions un déjeuner d'affaires.

Finalement, alors que nous mangions la tarte aux cerises, et buvions une dernière carafe de vin, il dit :

« Tu sais que je n'ai jamais couché avec personne d'autre que Zelda.

— Je ne savais pas.

— Je croyais te l'avoir dit.

— Non. Tu m'as dit des tas de choses, mais pas ça.

— C'est à ce propos que je dois te poser une question.

— Bon. Vas-y.

— Zelda m'a dit qu'étant donné la façon dont je suis bâti, je ne pourrais jamais rendre aucune femme heureuse, et que c'était cela qui l'avait inquiétée au début. Elle m'a dit que c'était une question de taille. Je ne me suis plus jamais senti le même depuis qu'elle m'a dit ça et je voudrais savoir vraiment ce qu'il en est.

— Passons au cabinet, dis-je.

— Le cabinet de qui ?

— Le *water* », dis-je.

Nous revînmes nous asseoir dans la salle, à notre table.

« Tu es tout à fait normal, dis-je. Tu es très bien. Tu n'as rien à te reprocher. Quand tu te regardes de haut en bas, tu te vois en raccourci. Va au Louvre et regarde les statues, puis rentre chez toi, et regarde-toi de profil dans le miroir.

— Ces statues ne sont peut-être pas à la bonne dimension.

— Elles font le poids. Bien des gens pourraient les envier.

— Mais pourquoi a-t-elle dit ça ?

— Pour te rendre incapable d'initiative. C'est le plus vieux moyen du monde pour rendre un homme incapable d'initiative. Scott, tu m'as demandé de te donner une réponse absolument sincère et je pourrais t'en dire plus long encore, mais je t'ai dit la vérité absolue et c'est ce qu'il te faut. Tu aurais pu aller consulter un médecin.

— Je n'ai pas voulu. Je voulais que tu me dises la vérité.

— Est-ce que tu me crois maintenant ?

— Je ne sais pas, dit-il.

— Allons au Louvre, dis-je. C'est juste au bas de la rue, de l'autre côté de l'eau. »

Nous allâmes au Louvre et il examina les statues, mais il avait encore des doutes.

« Au fond, ce n'est pas une question de taille au repos, dis-je. Cela dépend aussi des dimensions qu'il prend. C'est aussi une question d'angle. » Je lui expliquai comment se servir d'un oreiller et un certain nombre d'autres choses utiles à savoir.

« Il y a une fille qui se montre très gentille pour moi, dit-il, mais après ce que Zelda m'a dit…

— Oublie ce que Zelda t'a dit, dis-je. Zelda est folle. Tu es tout à fait normal. Aie confiance, et donne à cette fille ce qu'elle attend de toi. Zelda ne cherche qu'à te détruire.

— Tu ne connais pas Zelda.

— Très bien, dis-je. N'en parlons plus. Mais tu m'as invité à déjeuner pour me poser une question et je t'ai répondu en toute franchise. »

Mais il avait toujours des doutes.

« On va voir quelques tableaux ? demandai-je. As-tu jamais vu un tableau ici, à part *La Joconde ?*

— Je n'ai pas envie de voir des tableaux aujourd'hui, dit-il, et j'ai rendez-vous avec des gens, au bar du Ritz. »

Bien des années plus tard, au bar du Ritz, longtemps après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Georges, qui est maintenant le barman en chef et qui était *chasseur* au temps où Scott vivait à Paris, me demanda :

« Papa, qui était ce Mr Fitzgerald dont tout le monde veut me faire parler ?

— Vous ne l'avez pas connu ?

— Non. Je me rappelle tous les gens de cette époque-là, mais on ne me pose plus de questions que sur lui maintenant.

— Qu'est-ce que vous répondez ?

— Tout ce que les gens trouvent intéressant à entendre. Ce qui leur fait plaisir. Mais dites-moi qui c'était.

— C'était un écrivain américain, très connu au début des années vingt et plus tard aussi, il a vécu quelque temps à Paris et à l'étranger.

— Mais comment ai-je pu l'oublier ? C'était un bon écrivain ?

— Il a écrit deux très bons livres et un autre qu'il n'a pas terminé mais qui aurait été très bon, au dire de ceux qui connaissent le mieux son œuvre. Il a écrit aussi quelques nouvelles excellentes.

— Est-ce qu'il fréquentait beaucoup le bar ?

— Je crois.

— Mais vous ne veniez pas ici, au début des années vingt. Je sais que vous étiez pauvre et que vous habitiez un autre quartier.

— Quand j'avais de l'argent, j'allais au Crillon.

— Je sais cela aussi. Je me rappelle très bien quand je vous ai vu pour la première fois.

— Moi aussi.

— C'est drôle que je n'aie aucun souvenir de lui, dit Georges.

— Tous ces gens sont morts.

— On n'oublie quand même pas les gens parce qu'ils sont morts et on me pose beaucoup de questions sur lui. Il faut que vous me racontiez quelque chose sur lui, pour mes mémoires.

— D'accord.

— Je me rappelle comment vous êtes arrivés ici, une nuit, avec le baron von Blixen ; en quelle année était-ce… ? (Il sourit.)

— Il est mort, lui aussi.

— Oui, mais on ne l'oublie pas : vous voyez ce que je veux dire ?

— Sa première femme écrivait merveilleusement bien, dis-je. Elle a écrit le meilleur livre, peut-être, que j'aie jamais lu, sur l'Afrique. Excepté le livre de Sir Samuel Baker sur les affluents du Nil en Abyssinie. Mettez ça dans vos mémoires. Puisque vous vous intéressez aux écrivains à présent.

— Bon, dit Georges. Le baron n'était pas un homme qu'on oublie. Quel est le titre du livre ?

— *La Ferme africaine*, dis-je. Blickie était toujours très fier des œuvres de sa première femme. Mais nous nous connaissions déjà bien avant qu'elle n'ait écrit ce livre.

— Mais ce Mr Fitzgerald sur qui on me pose toujours des questions ?

— C'était du temps de Frank.

— Oui, mais j'étais *chasseur*. Vous savez ce que c'est qu'un *chasseur*.

— Je mettrai quelque chose sur lui dans un livre que j'écrirai sur mes premières années à Paris. Je me suis promis d'écrire ce livre.

— Bon, dit Georges.

— Je le décrirai exactement comme je me le rappelle, la première fois que je l'ai vu.

— Bon, dit Georges. Comme ça, s'il est venu ici, ça me rafraîchira la mémoire. Après tout, on n'oublie pas les gens comme ça.

— Et les touristes ?

— Bien sûr. Mais vous disiez qu'il venait ici très souvent ?

— Très souvent, pour un homme comme lui.

— Vous écrivez quelque chose sur lui, d'après vos souvenirs, et s'il venait ici, ça me le remettra en mémoire.

— On verra bien », dis-je.

# PARIS N’A JAMAIS DE FIN

Quand nous fûmes trois, au lieu d’être deux, le froid et le mauvais temps finirent par nous chasser de Paris, en hiver. Tant que nous avions été seuls, il ne se posait aucun problème, une fois passé la période d’acclimatation. Je pouvais toujours aller écrire au café, et travailler toute une matinée devant un *café crème* tandis que les garçons nettoyaient et balayaient la salle qui se réchauffait peu à peu. Ma femme pouvait aller travailler son piano dans une pièce froide avec un nombre suffisant de chandails pour lui tenir chaud pendant qu’elle jouait, et rentrer ensuite pour s’occuper de Bumby. Il eût été mauvais d’emmener un bébé dans un café, en hiver, de toute façon ; même un bébé qui ne pleurait jamais, et observait tout ce qui se passait autour de lui et ne s’ennuyait jamais. Il n’y avait pas de baby-sitters, alors, et Bumby n’était pas malheureux, enfermé dans son lit-cage, avec son grand chat affectueux, répondant au nom de F. Minet. Certains disaient qu’il était dangereux de laisser un chat avec un bébé. Les plus ignorants et les plus convaincus disaient qu’un chat sucerait le souffle du bébé et le tuerait. D’autres disaient que le chat se coucherait sur le bébé et l’étoufferait. F. Minet s’étendait à côté de Bumby dans le haut lit-cage et surveillait la porte, avec ses grands yeux jaunes, et ne laissait personne approcher, quand nous étions sortis et que Marie, la *femme de ménage*, devait s’absenter. Il n’était pas besoin de baby-sitter. F. Minet était notre baby-sitter.

Pour des pauvres – et nous étions vraiment pauvres lorsque j’eus abandonné le journalisme, à notre retour du Canada, et que je ne pouvais placer nulle part aucune de mes nouvelles – il était trop dur de passer l’hiver à Paris avec un bébé. À trois mois, Mr Bumby avait traversé l’Atlantique Nord en douze jours, sur un petit paquebot de la Cunard, de New York à l’Europe, via Halifax. Il n’avait jamais pleuré pendant le voyage et riait joyeusement lorsque nous le barricadions dans une couchette pour qu’il ne tombe pas quand la houle était forte. Mais notre Paris était trop froid pour lui.

Nous allions donc à Schruns, dans le Vorarlberg, en Autriche. Après avoir traversé la Suisse, vous passiez la frontière autrichienne à Feldkirch. Le train franchissait le Liechtenstein et s’arrêtait à Bludenz, où il fallait prendre la correspondance, sur une petite voie qui longeait un torrent à truites, tout pierreux, à travers une vallée de fermes et de forêts jusqu’à Schruns, petite ville de marché, tout ensoleillée, avec des scieries, des magasins, des auberges et un bon hôtel ouvert toute l’année et appelé le Taube, où nous prenions pension.

Les chambres du Taube étaient vastes et confortables avec de grands poêles, de grandes fenêtres, de grands lits, et de bonnes couvertures et des couvre-pieds de plume. Les repas étaient simples et excellents, et la salle à manger et le bar tout en boiserie étaient bien chauffés et accueillants. La vallée était large et dégagée, de sorte qu’il y avait beaucoup de soleil. La pension complète nous revenait à deux dollars environ par jour pour nous trois, et comme les schillings autrichiens perdaient de la valeur à cause de l’inflation, la nourriture et le logement nous coûtaient de moins en moins cher. Ce n’était pas une inflation accompagnée de misère et de désespoir comme en Allemagne. Le cours du schilling montait et descendait, mais la tendance générale était à la baisse.

Il n’y avait pas de remonte-pente à Schruns, ni de funiculaire, seulement des chemins de bûcherons et de bergers qui conduisaient aux sommets à travers différentes vallées. Il vous fallait fixer des peaux de phoque sous vos skis pour grimper. Au débouché des vallées montagnardes, se trouvaient les grands refuges du Club alpin, destinés aux touristes d’été, mais où vous pouviez dormir et laisser quelque argent pour le bois dont vous vous étiez servi. Dans certains d’entre eux, il vous fallait débiter vous-même le bois dont vous aviez besoin, ou si vous entrepreniez une longue randonnée en haute montagne, vous louiez les services de quelqu’un qui pût vous ravitailler et vous couper du bois, et vous choisissiez un camp de base. Les plus fameux de ces camps de base étaient les refuges de Lindauer-Hütte, de Madlener-Haus et de Wiesbadener-Hütte.

Derrière le Taube, il y avait une sorte de piste d'entraînement, où vous pouviez skier entre les vergers et les champs, et il y avait une autre bonne pente derrière Tchagguns, de l'autre côté de la vallée, où se trouvait une belle auberge avec une splendide collection de cornes de chamois accrochées aux murs de la buvette. Une fois que l'on avait dépassé le village de bûcherons de Tchagguns, à l'extrémité la plus éloignée de la vallée, on ne trouvait plus que de bons champs de neige propices au ski, jusqu'au-delà de la ligne des crêtes, s'il vous prenait l'envie de la traverser et de descendre par la Silvretta, dans la région de Klosters.

Schruns était un endroit très sain pour Bumby, dont s'occupait une belle fille à la chevelure sombre, qui le promenait au soleil dans sa luge, et Hadley et moi étudiions tout ce pays si nouveau pour nous, et tous ces nouveaux villages, et toute la population de la ville était très hospitalière. Herr Walther Lent, qui était l'un des pionniers du ski en haute montagne et avait été associé, pendant un certain temps, avec Hannes Schneider, le grand skieur de l'Arlberg, pour fabriquer des cires adaptées à toutes sortes de neiges, venait d'ouvrir une école de ski en montagne, où nous étions inscrits tous les deux. La méthode de Walther Lent consistait à sortir ses élèves des pistes d'entraînement le plus vite possible, pour les emmener faire des courses en haute montagne. Le ski n'était pas ce qu'il est devenu. Les fractures de la colonne vertébrale n'étaient pas monnaie courante et personne ne pouvait se permettre de se casser une jambe. Il n'y avait pas de patrouilles de secouristes et si vous descendiez une pente, vous deviez la remonter. Cela vous musclait suffisamment les jambes pour que vous puissiez descendre sans danger.

Walther Lent pensait que le plaisir de skier consistait à pénétrer dans les régions les plus élevées de la montagne, où l'on ne rencontrait personne, et où la neige était vierge, pour aller d'un refuge à un autre par-dessus les crêtes et les glaciers des Alpes. Il ne fallait pas utiliser de fixations perfectionnées, susceptibles de causer la fracture d'une jambe en cas de chute : le ski devait pouvoir se détacher avant de vous casser la jambe. Ce que Walther aimait par-dessus tout, c'était skier, sans être encordé, sur des glaciers. Mais pour cela nous devions attendre le printemps pour que les crevasses fussent suffisamment recouvertes.

Hadley et moi nous adorions skier depuis que nous avions fait nos débuts ensemble en Suisse, et plus tard, à Cortina d'Ampezzo, dans les Dolomites, alors que nous attendions la naissance de Bumby et que le médecin de Milan avait autorisé ma femme à skier si je lui promettais qu'elle ne tomberait pas. Il nous avait fallu, dès lors, choisir soigneusement les champs de neige et les pistes, et ne skier qu'en toute sécurité, mais elle avait de belles jambes merveilleusement fortes, et guidait ses skis à la perfection de sorte qu'elle n'était pas tombée. Nous connaissions tous, alors, toutes les sortes de neiges et chacun savait comment effectuer une descente dans la neige la plus poudreuse.

Nous adorions le Vorarlberg et nous adorions Schruns. Nous y arrivions au moment de la fête du Thanksgiving, vers la fin du mois de novembre, et nous y restions jusqu'à Pâques, ou presque. Nous pouvions skier tout le temps, bien que Schruns ne fût pas situé à une altitude suffisante pour devenir une station de sports d'hiver sauf quand il neigeait beaucoup. Mais il était amusant de se livrer à des ascensions et personne ne pensait à s'en plaindre en ce temps-là. Il vous fallait fixer à votre progression un certain rythme, bien en deçà de vos possibilités, et vous avanciez sans effort, et les battements de votre cœur étaient normaux, et vous étiez fier de sentir le poids de votre sac. Une partie de la pente qui menait au Madlener-Haus était raide et très dure. Mais dès la deuxième fois, l'ascension vous semblait plus aisée et, à la fin, vous vous en tiriez aisément, même avec un sac deux fois plus lourd.

Nous avions toujours faim et chaque repas était un événement. Nous buvions de la bière blonde ou brune, et de nouveaux vins et du vin de l'année, parfois. Le meilleur était le vin blanc. Nous buvions aussi du kirsch de la vallée, et du *schnaps* fabriqué avec la gentiane de la montagne. Parfois, au dîner, il y avait du civet de lièvre avec une bonne sauce au vin rouge, et parfois de la venaison avec une

sauce aux marrons, et nous buvions du vin rouge dans ces cas-là, bien qu'il fût plus cher que le vin blanc et coûtât vingt cents le litre, pour un cru de qualité. Le vin rouge ordinaire était beaucoup plus économique et nous en emportions par tonnelets quand nous montions au Madlener-Haus.

Nous avions tout un lot de livres que Sylvia Beach nous prêtait pour la durée de l'hiver et nous pouvions jouer aux boules avec les gens de la ville, dans l'impasse qui aboutissait au jardin d'été de l'hôtel. Une ou deux fois par semaine, on jouait au poker dans la salle à manger de l'hôtel, derrière les volets clos et la porte verrouillée. Les jeux de hasard étaient interdits en Autriche, à cette époque ; mes partenaires étaient Herr Nels, l'hôtelier, Herr Lent, de l'école de ski, un banquier de la ville, le procureur du tribunal et le capitaine de gendarmerie. Tout le monde était très digne et jouait fort bien sauf Herr Lent qui prenait trop de risques parce que l'école de ski ne rapportait pas suffisamment. Le capitaine de gendarmerie pointait un doigt vers son oreille quand il entendait les deux gendarmes s'arrêter devant la porte au cours d'une ronde, et nous restions silencieux jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés.

Dans le froid du matin, aussitôt qu'il faisait jour, la femme de chambre entrait, fermait les fenêtres, et allumait le feu dans le grand poêle de porcelaine. La chambre se réchauffait, et l'on nous servait le petit déjeuner : du pain frais ou des rôties, de délicieuses confitures, et de grands bols de café, avec des œufs frais et du bon jambon si nous voulions. Il y avait un chien, du nom de Schnautz, qui dormait au pied de notre lit ; il adorait nous suivre quand nous allions faire du ski et se tenir sur mon dos ou mes épaules dans les descentes. C'était aussi un grand ami de Mr Bumby et quand celui-ci allait se promener avec sa gouvernante, le chien marchait à côté de la petite luge.

Schruns était un bon endroit pour travailler. Je le sais pour y avoir fait le travail de réécriture le plus difficile que j'aie jamais réalisé, au cours de l'hiver 1925-26, quand il me fallut reprendre et transformer en roman le premier brouillon du *Soleil se lève aussi* que j'avais écrit d'un seul jet, en six semaines. Je ne peux pas me rappeler quels contes j'y ai écrits ; mais il y en avait plusieurs et ils étaient bons.

Je me rappelle la neige sur la route du village, toute crissante dans la nuit froide, quand nous rentrions avec nos skis et nos bâtons sur les épaules, nous guidant sur les lumières, avant de voir les maisons, et chacun, sur la route, nous disait « Grüss Gott ». Il y avait toujours des paysans à la *Weinstube*, avec leurs bottes cloutées, et leurs vêtements de montagnards, et l'air était enfumé et le plancher rayé par les clous. Beaucoup, parmi les jeunes gens, avaient servi dans les régiments alpins autrichiens et l'un deux, nomme Hans, qui travaillait à la scierie, était un chasseur fameux, et nous étions bons amis parce que nous nous étions trouvés dans les mêmes montagnes en Italie. Nous buvions ensemble et chantions en chœur des chansons de la montagne.

Je me rappelle les sentiers qui grimpaient entre les vergers et les champs des fermes accrochées à mi-pente, au-dessus du village, et les chaudes demeures des fermiers, avec leurs grands poêles et leurs gros tas de bois dans la neige. Les femmes travaillaient à la cuisine, cardant et filant la laine en fils gris et noirs. Les rouets étaient à pédales et le fil avait gardé la couleur de la laine : noir pour les moutons noirs. C'était de la laine naturelle dont le suif n'avait pas été éliminé, et quand Hadley s'en servait, les bonnets et les chandails et les longues écharpes qu'elle tricotait ne retenaient pas l'humidité dans la neige.

Un certain Noël, le maître d'école nous offrit la représentation d'une pièce de Hans Sachs. C'était une bonne pièce et j'écrivis pour un journal de province un compte rendu que traduisit l'hôtelier. Une autre année, un ancien officier de marine allemand, au crâne rasé et aux nombreuses cicatrices, vint nous donner une conférence sur la bataille du Jutland. Grâce à une lanterne magique nous pûmes voir les deux flottes faire mouvement et l'officier se servit d'une queue de billard pour désigner certains détails sur l'écran, quand il fit ressortir la lâcheté de Jellicoe, et, par moments, il était si furieux que sa voix se brisait. Le maître d'école craignait qu'il ne transperçât la toile avec la queue de billard. À

partir de là, l'ancien officier de marine fut incapable de recouvrer son sang-froid et tout le monde se sentait mal à l'aise dans la *Weinstube*. Le procureur et le banquier furent les seuls à trinquer avec lui, à une table séparée. Herr Lent, qui était rhénan, n'avait pas voulu assister à la conférence. Il y avait là un couple de Viennois qui étaient venus skier, mais ne tenaient pas à se hasarder en haute montagne, de sorte qu'ils allaient partir pour Zurs où, m'a-t-on dit, ils furent tués par une avalanche. L'homme dit que le conférencier était l'un de ces cochons qui avaient mené l'Allemagne à sa perte une première fois et recommenceraient dans vingt ans. La femme qui l'accompagnait lui dit, en français, de se taire, et elle ajouta : c'est un petit village et on ne sait jamais.

Ce fut l'année où tant de gens furent tués par des avalanches. Le premier accident vraiment meurtrier eut lieu à Lech, dans l'Arlberg, c'est-à-dire de l'autre côté de la montagne, par rapport à notre vallée. Quelques Allemands avaient projeté de venir skier avec Herr Lent pendant les vacances de Noël. La neige avait été tardive, cette année-là, de sorte que les hauteurs et le flanc des montagnes étaient encore imprégnés par la chaleur du soleil quand vint la première chute de neige. La neige était profonde et poudreuse et ne tenait pas du tout au terrain. Les conditions ne pouvaient être plus dangereuses pour des skieurs et Herr Lent avait télégraphié aux Berlinois de ne pas venir. Mais c'étaient leurs vacances et ils n'y connaissaient rien et ne craignaient pas les avalanches. Ils arrivèrent à Lech et Herr Lent refusa de les emmener. L'un des hommes le traita de lâche et ils dirent qu'ils allaient skier tout seuls. Finalement, il les emmena sur la piste la plus sûre qu'il put trouver, l'essaya lui-même d'abord et ils le suivirent et tout le pan de montagne s'effondra d'un seul coup, les emportant comme la vague d'un raz de marée. On dégagea treize victimes, et neuf avaient succombé. L'école de ski n'avait guère connu la prospérité auparavant, mais dès lors nous fûmes pratiquement ses seuls élèves. Notre attention fut alors requise par l'étude des avalanches, des différents types d'avalanches, des moyens de les éviter, et des moyens de s'en sortir si vous étiez pris dans l'une d'elles. La plus grande partie de ce que j'écrivis cette année-là fut rédigé au moment des avalanches.

Mon souvenir le plus terrible de l'hiver des avalanches fut celui d'un homme dont on put dégager le corps. Il s'était accroupi pendant sa chute et avait protégé son visage avec les bras comme on nous avait appris à le faire pour se ménager un espace où pouvoir respirer sous la neige. C'était une grosse avalanche et il fallut longtemps pour dégager toutes les victimes et cet homme fut le dernier qu'on ramena au jour. Il n'était pas mort depuis longtemps et son cou était si usé que les os et les tendons étaient à vif. Il avait tourné la tête, là-dessous, et le poids de la neige avait fait le reste. Il y avait sûrement de la vieille neige tassée, mêlée à la neige fraîche et légère de l'avalanche. Nous ne pûmes savoir s'il l'avait fait exprès ou s'il avait perdu la tête. De toute façon, le curé refusa de l'enterrer au cimetière, car il n'était pas prouvé qu'il fût catholique.

Quand nous vivions à Schruns, nous entreprenions traditionnellement une longue randonnée vers le haut de la vallée jusqu'à l'auberge où nous passions la nuit avant de grimper à la Madlener-Haus. C'était une très belle auberge ancienne, et les boiseries de la pièce où nous mangions et buvions étaient polies comme de la soie par les ans. Il en était de même pour les chaises et la table. Nous dormions serrés l'un contre l'autre dans le grand lit, sous la courtepointe de plume, devant la fenêtre ouverte et les étoiles proches et brillantes. Le matin, après le petit déjeuner, chacun prenait son barda avant de se mettre en route dans le noir, et nous commencions à grimper sous les étoiles proches et brillantes, avec nos skis sur les épaules. Les porteurs avaient des skis courts et soulevaient des poids énormes. Nous rivalisions à qui porterait les charges les plus lourdes, mais personne ne pouvait rivaliser avec les porteurs, des paysans courtauds et renfrognés qui ne parlaient que le patois de Montafon et grimpaient avec une régularité de bêtes de somme ; une fois arrivés au sommet, où le chalet du Club alpin se dressait sur une corniche, près du glacier couvert de neige, ils jetaient leur fardeau au pied du mur de pierre, demandaient un salaire supérieur à celui dont nous étions convenus, et quand on finissait par couper la poire en deux, ils redescendaient aussitôt comme des flèches, sur

leurs skis courts, comme des gnomes.

Parmi nos amis, se trouvait une jeune Allemande qui skiait avec nous. C'était une skieuse émérite, petite et merveilleusement faite, qui pouvait porter un sac aussi lourd que le mien et plus longtemps que moi.

« Ces porteurs nous regardent toujours comme s'ils s'attendaient à devoir ramener nos cadavres, disait-elle. Ils fixent un prix pour la course et je n'en ai jamais connu qui ne demandaient pas un supplément à l'arrivée. »

L'hiver, à Schruns, je portais la barbe pour me protéger du soleil qui me brûlait si cruellement le visage, sur les hautes neiges, et je ne me souciais aucunement de me faire couper les cheveux. Un soir, tard, alors que je descendais à skis la piste des bûcherons, Herr Lent me dit que des paysans que j'avais croisés sur les pistes, au-dessus de Schruns, m'avaient appelé « le Christ noir ». Il me dit que certains d'entre eux, qui fréquentaient la *Weinstube,* m'appelaient « le Christ noir au kirsch ». Mais pour les paysans de la région supérieure de Montafon, tous ceux qui, comme nous, louaient parmi eux des porteurs sur le chemin de la Madlener-Haus, étaient des démons étrangers attirés par les sommets dont tout le monde, au contraire, aurait dû s'écarter. Pis encore : nous nous mettions en route avant l'aube, et peu importait que ce fut pour pouvoir franchir les sites propices aux avalanches avant que le soleil eût réchauffé la neige. Cela prouvait seulement que nous étions rusés comme tous les démons étrangers.

Je me rappelle l'odeur des pins et les nuits passées sur les matelas de feuilles de hêtre, dans les huttes de bûcherons, et les randonnées à skis dans les forêts sur les traces des lièvres et des renards. En haute montagne, au-dessus de la zone des forêts, je me rappelle avoir suivi la trace d'un renard jusqu'à ce qu'il fût en vue, et avoir observé l'animal, debout, la patte droite levée, avançant ensuite pour s'arrêter encore et foncer soudain tandis qu'en un remue-ménage de plumes une perdrix blanche jaillissait de la neige, prenait de la hauteur et disparaissait au-delà du sommet.

Je me rappelle toutes les sortes de neiges, différentes selon le vent, et leurs différentes embûches, sous les skis. Et puis, il y avait les blizzards quand vous étiez dans quelque chalet alpestre, à grande altitude, et le monde étrange qu'ils faisaient surgir, où il fallait se frayer un chemin avec autant de précaution qu'en pays inconnu. Inconnu, certes, parce que tout neuf. Enfin, aux approches du printemps, il y avait la grande course sur le glacier, en douceur et droit devant soi, toujours tout droit aussi longtemps que les jambes tenaient bon, chevilles bloquées, et nous glissions, penchés très bas, penchés sur la vitesse, en une chute sans fin, sans fin, dans un silencieux sifflement de poussière crissante. C'était plus agréable que de voler ou que n'importe quoi et nous y avions préparé nos corps, nous nous étions préparés à en jouir au cours de nos longues ascensions, sous le poids des sacs. Il n'y avait pas de ticket à prendre pour atteindre les sommets et l'on ne pouvait pas s'y faire hisser pour de l'argent, mais la course de printemps était le prix des efforts de tout l'hiver et seuls les efforts de tout l'hiver nous en avaient rendus capables.

Au cours de notre dernier hiver en montagne, des nouveaux venus pénétrèrent profondément dans notre existence, et rien ne fut plus jamais comme avant. L'hiver des avalanches fut comme l'un des hivers heureux et innocents de l'enfance, comparé à celui qui suivit, un hiver de cauchemar déguisé en divertissement joyeux, et suivi d'un été meurtrier. Ce fut l'année où les riches firent leur apparition.

Les riches, comme les requins, ont une sorte de poisson-pilote qui les précède. Sa vue est parfois basse et son oreille dure, mais il a le nez fin. Le poisson-pilote parle ainsi, affable et hésitant : « Je ne sais pas trop. Non, bien sûr, pas vraiment. Mais je les aime. Je les aime tous les deux. Seigneur ! c'est vrai, Hem' ; je les aime pour de bon. Je vois ce que vous voulez dire, mais je les aime vraiment, et il y a quelque chose de merveilleux en elle. (Il l'appelle par son nom qu'il prononce avec amour.) Non, Hem', ne soyez pas stupide et ne faites pas d'histoires. Je les aime vraiment. Tous les deux, je vous le jure. Vous l'aimerez, lui (ici se place un surnom intime et puéril) quand vous le connaîtrez. Je les

aime tous les deux, vraiment. »

Puis les riches sont là et rien n'est plus comme avant. Le poisson-pilote s'en va, bien sûr. Il va toujours quelque part ou vient de quelque part, et il ne reste jamais longtemps. Il fait de la politique ou du théâtre ou cesse d'en faire, à peu près comme il traverse les pays ou les existences des autres, s'il est encore jeune. On ne l'attrape jamais et il n'est jamais attrapé par les riches. Il ne se laisse prendre par rien et seuls ceux qui lui ont fait confiance sont pris et tués. Il a la formation précoce et irremplaçable d'un enfant de salaud, et un amour latent, qu'il s'entête à nier, pour l'argent. Il finit lui-même dans la peau d'un riche, après avoir mis à gauche chaque dollar qu'il a gagné.

Les riches l'aimaient et lui faisaient confiance parce qu'il était timide, comique, insaisissable, éprouvé, et parce que c'était un poisson-pilote infaillible.

Lorsque deux êtres s'aiment, sont heureux et gais, et qu'ils font vraiment du bon travail, soit l'un, soit l'autre, soit tous les deux, les gens se sentent attirés vers eux aussi sûrement que les oiseaux migrateurs sont attirés, la nuit, par un phare puissant. Si tous deux sont aussi solidement construits que le phare, il n'y a guère de dommage, sauf pour les oiseaux. Mais ceux qui attirent les autres par leur bonheur ou leur valeur sont généralement inexpérimentés. Ils ne savent pas comment supporter le choc, ou comment l'esquiver. Ils ne se méfient pas toujours des riches, si bons, si sympathiques, si charmants, si séduisants, si généreux, si compréhensifs, qui n'ont aucun défaut, ou qui savent donner à chaque journée un air de fête, mais qui, après leur passage, lorsqu'ils ont prélevé l'aliment dont ils avaient besoin, laissent toute chose plus morte que la racine de n'importe quelle herbe qu'aient jamais foulée les sabots des chevaux d'Attila.

Les riches vinrent, guidés par le poisson-pilote. Un an plus tôt, ils ne seraient jamais venus. Rien n'était encore sûr, alors ; certes il y avait eu déjà du bon travail de fait, et le bonheur était même plus grand qu'il ne le fut ensuite, mais il n'y avait pas encore le roman, de sorte que les riches ne pouvaient miser à coup sûr. Ils ne gaspillaient jamais ni leur charme ni leur temps avec des gens qui n'étaient pas pour eux des valeurs sûres. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Picasso était une valeur sûre et l'avait été bien avant qu'ils eussent jamais entendu parler de peinture. Ils étaient très sûrs d'un autre peintre aussi. De beaucoup d'autres. Mais cette année-là ils acquirent une certitude à notre égard, avertis par leur poisson-pilote, qui les introduisit auprès de nous pour que nous ne les traitions pas en intrus, ni avec trop de réticences. Le poisson-pilote était un ami qui nous voulait du bien, naturellement.

En ce temps-là j'avais confiance dans le poisson-pilote autant que dans les *Instructions nautiques* corrigées du Bureau hydrographique pour la Méditerranée, ou dans les tables de l'*Almanach nautique Brown*. Sous le charme des riches, j'étais aussi confiant et aussi stupide que le chien de chasse prêt à suivre le premier fusil venu, ou le cochon savant qui, dans un cirque, vient de trouver enfin quelqu'un qui l'aime et l'estime pour lui-même, et sans autre raison. Il me semblait merveilleux de découvrir que chaque jour pouvait être une fête. Je lisais même à haute voix certains passages de mon roman que j'avais déjà récrits. J'étais donc tombé aussi bas qu'un auteur peut choir, mettant, par la même occasion, sa personnalité d'écrivain en danger plus grand que s'il skiait sur les glaciers sans être encordé, avant que les chutes de neige de l'hiver aient fini de combler les crevasses.

Quand ils disaient : « C'est bon, Ernest, c'est vraiment bon. Vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a là-dedans », je remuais la queue avec délectation et plongeais dans le tourbillon de la fête pour voir si je ne pouvais en retirer quelque paillette ou quelque personnage, au lieu de penser : « Si ces salauds aiment ça, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche. » C'est ce que j'aurais pensé si j'avais été un écrivain professionnel, mais si j'avais été un professionnel, je ne leur aurais jamais lu ce que j'avais écrit.

Avant l'arrivée de ces riches, nous avions déjà été investis par une autre sorte de riches, et grâce à la ruse la plus vieille du monde. Une jeune femme, célibataire, devient provisoirement la meilleure

amie d'une autre jeune femme, mariée ; elle va vivre avec le mari et la femme et là, innocemment et sans merci, entreprend d'épouser le mari. Quand ce dernier est un écrivain occupé, la plupart du temps, à une tâche difficile, et ne peut tenir compagnie à sa femme une grande partie de la journée, l'arrangement présente même certains avantages jusqu'à ce que vous compreniez ce qui s'est tramé. Le mari trouve deux femmes charmantes autour de lui lorsqu'il a fini son travail. L'une est nouvelle et, pour lui, inconnue, et s'il n'a pas de veine, il se surprend à les aimer toutes deux.

Dès lors ils ne sont plus deux (et l'enfant) mais trois. Au début la situation est amusante et troublante et il en va ainsi pendant un certain temps. Il n'est de mal qui ne soit engendré par quelque innocence. Vous vivez donc au jour le jour et jouissez de ce qui s'offre à vous, sans vous préoccuper outre mesure. Certes, vous mentez, vous détestez mentir et cela vous mine et chaque jour la situation devient plus dangereuse, mais vous vivez au jour le jour comme à la guerre.

Il me fallut quitter Schruns pour aller à New York afin de conclure de nouveaux accords avec des éditeurs. J'arrangeai mes affaires à New York et, dès mon retour à Paris, j'aurais dû prendre, à la gare de l'Est, le premier train en partance pour l'Autriche. Mais la fille dont j'étais tombé amoureux se trouvait alors à Paris et je ne pris ni le premier train, ni le deuxième, ni le troisième.

Quand je revis ma femme, debout au bord du quai, lorsque le train entra en gare entre les tas de bois, je souhaitai être mort avant d'avoir aimé une autre qu'elle. Elle souriait. Il y avait du soleil sur son beau visage hâlé par la neige et le soleil, sur ses traits merveilleux, sur ses cheveux cuivrés dans le soleil, longs et sauvages, épargnés par le coiffeur pendant tout un hiver, et Mr Bumby était debout à côté d'elle, blond et joufflu, avec ses bonnes joues d'hiver qui le faisaient ressembler à un petit gars du Vorarlberg.

« Oh ! Tatie, dit-elle, quand je la pris dans mes bras, tu es revenu et ton voyage a été un tel succès. Je t'aime et tu nous as tant manqué. »

Je l'aimais et n'aimais qu'elle et nous fûmes transportés, pour un temps, en pleine magie merveilleuse, tant que nous fûmes seuls. Je faisais du bon travail et nous entreprenions de longues excursions et je pensais que j'étais redevenu invulnérable, et il nous fallut quitter nos montagnes, vers la fin du printemps, pour rentrer à Paris, avant que l'autre chose ne recommençât.

Ce fut la fin de notre première période parisienne. Paris ne fut plus jamais le même. C'était pourtant toujours Paris, et s'il changeait vous changiez en même temps que lui. Nous ne retournâmes jamais au Vorarlberg, et les riches non plus.

Il n'y a jamais de fin à Paris et le souvenir qu'en gardent tous ceux qui y ont vécu diffère d'une personne à l'autre. Nous y sommes toujours revenus, et peu importait qui nous étions, chaque fois, ou comment il avait changé, ou avec quelles difficultés – ou quelles commodités – nous pouvions nous y rendre. Paris valait toujours la peine, et vous receviez toujours quelque chose en retour de ce que vous lui donniez. Mais tel était le Paris de notre jeunesse, au temps où nous étions très pauvres et très heureux.

) Les mots et expressions en italique sont en français dans le texte. (N.D.T.) ↵

) Ce titre est en français dans le texte. (N.D.T.) ↵

) « Monsieur Terriblement Gentil. » C’est le surnom que l’on donnait à Montparnasse au comte von Wedderkop, qui ne savait dire en anglais que ces deux mots (*awfully nice*) et les répétait constamment. ↲